



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

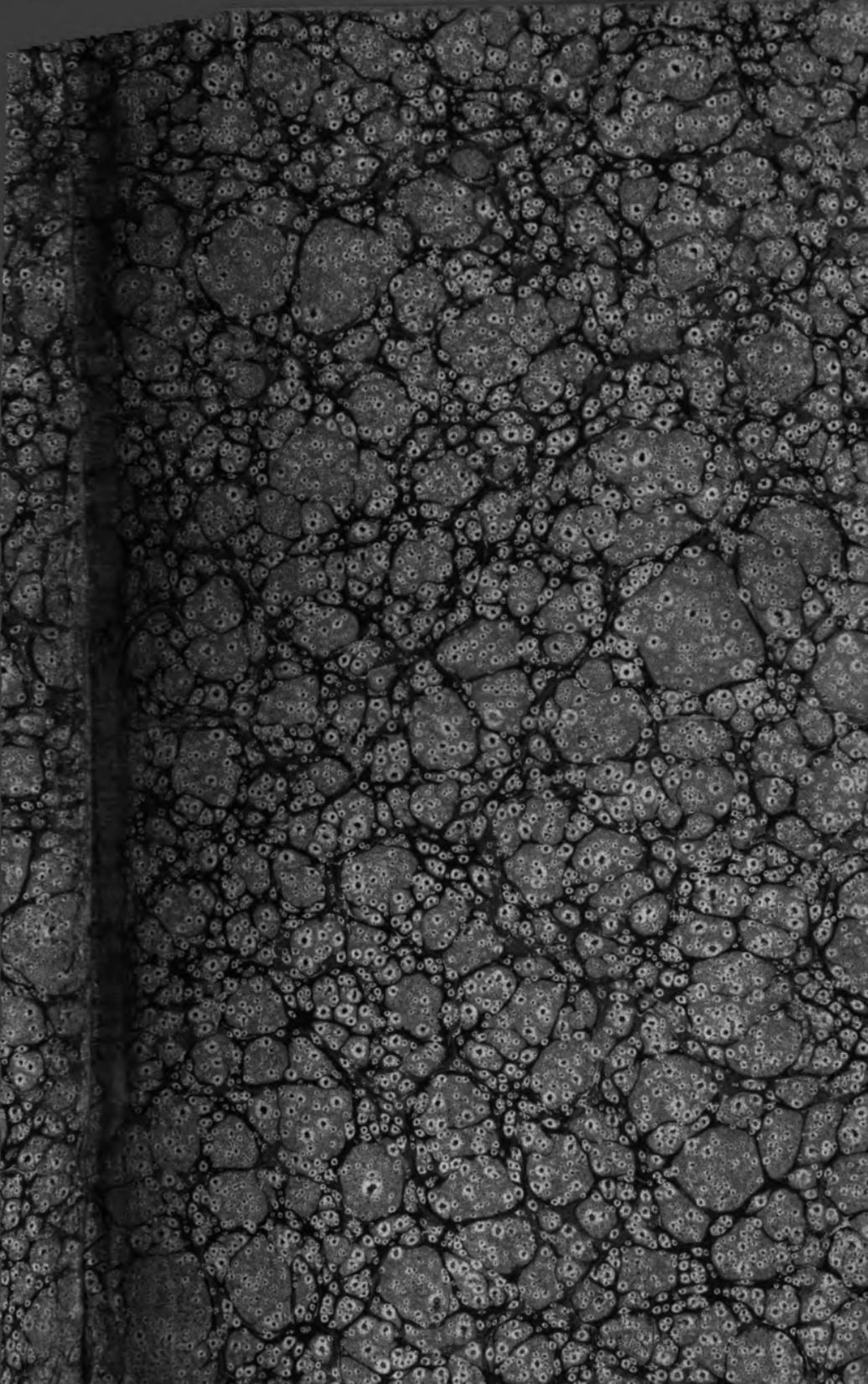
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



D.M.
J.

bliotheca S. J.
Les Fontaines
CHANTILLY

V300/
/104



V 300/104

SAINT PAUL DE LA CROIX.

L.S.J.



SAINT PAUL DE LA CROIX.

SAINT PAUL DE LA CROIX

ET

LES PASSIONISTES

OUVRAGE DÉDIÉ

A MONSIEUR LAURENCE,
Évêque de Tarbes,

ET PRÉCÉDÉ D'UNE LETTRE DE SA GRANDEUR;

PAR LE PÈRE

JÉAN PIERRE DE LA CROIX,

Passioniste, Missionnaire Apostolique en Valachie.



PARIS

F.-M. LAROCHE, LIBRAIRE-GERANT,
Rue Bonaparte, 66.

LEIPZIG

L. A. KITTLER, COMMISSIONNAIRE,
Querstrasse, 24.

H. CASTERMAN
TOURNAL.

1868

Tous droits réservés.

A SA GRANDEUR

MONSEIGNEUR LAURENCE

ÉVÊQUE DE TARBES.

MONSEIGNEUR,

Je viens de faire un modeste travail sur *saint Paul de la Croix et les Passionistes*. Bien des raisons me pressent de l'offrir à Votre Grandeur. Si je voulais les exposer toutes, je devrais écrire de nombreuses pages. Cependant un opuscule de courte haleine ne saurait comporter une longue dédicace. Je me borne donc à dire que, si ce petit livre n'est pas trop imparfait, s'il renferme quelque mérite, après Dieu, je le dois principalement à Votre Grandeur. Il m'est extrêmement facile, Monseigneur de prouver cette assertion : J'ai eu le précieux avantage de faire mes études dans les deux séminaires si florissants dont vous fûtes successive-

P. DE LA C.

*

ment supérieur avant votre promotion à l'épiscopat, et dont vous avez encore la haute direction ; j'ai reçu de votre main sacrée l'onction qui rend parfait chrétien et celle qui confère l'inestimable dignité du sacerdoce ; enfin lorsque, en 1856, je vous parlai pour la première fois de ma vocation à l'état religieux, vous eûtes la complaisance de m'encourager en m'écrivant que les Passionistes jouissaient d'une grande considération partout où ils étaient connus ; que le Souverain-Pontife avait pour eux une estime et une affection toutes particulières ; que vous aviez entretenu avec leur Supérieur-Général quelques relations dont vous gardiez un très-doux souvenir ; que vous aviez eu le bonheur de célébrer la sainte Messe dans la basilique où repose le corps de leur saint Fondateur, etc., etc.

Vous le voyez donc, Monseigneur, si j'ai eu l'heureuse facilité d'abord de devenir Passioniste, puis d'étudier à fond saint Paul de la Croix et l'Institut dont il est le glorieux Patriarche, c'est grâce à votre agrément et à vos encouragements charitables. D'autre part, si je suis à même d'exprimer assez convenablement ce que je sais, j'en suis redevable aux soins dévoués et intelligents que Votre Grandeur m'a fait donner par quelques-uns de ses prêtres. Voilà pourquoi vous avez un droit naturel et légitime à la dédicace de cet opuscule.

Toutefois, Monseigneur, je l'avoue en toute franchise, je me propose peut-être moins de rendre à Votre Grandeur un hommage qui lui est dû et de Lui

offrir un faible gage de mon immense gratitude, que de placer sous la protection d'un haut et bienveillant patronage cette trop imparfaite production de mon esprit et de mon cœur.

Bien des fois déjà, Monseigneur, j'ai ressenti l'heureuse efficacité de vos bénédictions paternelles. Si Votre Grandeur daigne accepter la dédicace de cet humble ouvrage, Elle le bénira, et, en le bénissant, Elle lui donnera la vertu de produire quelque bien.

Dans cet espoir, j'ai l'honneur d'être, avec la plus profonde vénération, Monseigneur, de Votre Grandeur le serviteur très-humble et très-reconnaissant.

JEAN-PIERRE DE LA CROIX,
Passioniste, natif du diocèse de Tarbes.

LETTRE DE S. G. MONSEIGNEUR LAURENCE
A L'AUTEUR.

Tarbes, le 28 juillet 1867.

Révérend Père et bien cher diocésain,

Vous avez fait un livre sur saint Paul de la Croix et sur son œuvre, l'Ordre des Passionistes dont vous faites partie.

Il y a de l'à-propos à faire connaître les Passionistes au moment où leur Fondateur est mis solennellement au nombre des saints.

Déjà l'Ordre des Passionistes occupe une place honorable dans l'Eglise; mettre en relief, dans cette circonstance, les vertus de leur Fondateur, c'est augmenter la confiance en ses enfants et décupler le bien que vous et les vôtres êtes appelés à faire.

Vous voulez bien vous souvenir des années que vous avez passées dans nos établissements diocésains, pour vous former aux sciences ecclésiastiques et aux

vertus sacerdotales, et c'est à ce titre que vous avez pensé à me dédier votre travail.

J'accepte volontiers cette dédicace et pour les motifs ci-dessus exposés et pour vous donner une nouvelle preuve de mon estime et de mon attachement.

Agréez, cher Père, l'expression de mes sentiments affectueux.

† B. S. Evêque de Tarbes.

APPROBATION

DU TRÈS-RÉVÉREND PÈRE PROVINCIAL.

Nous avons fait examiner par deux Théologiens de notre Congrégation l'opuscule intitulé : *Saint Paul de la Croix et les Passionistes, par le P. Jean-Pierre de la Croix*, et, sur le compte favorable qui nous en a été rendu, nous en permettons l'impression.

Donné dans cette Retraite de l'Immaculée-Conception,
le 20 septembre 1867.

BERNARDIN DU TRÈS-SAINT SACREMENT,
Provincial.

DÉCLARATION DE L'AUTEUR.

Pour nous conformer au décret du Pape Urbain VIII, nous déclarons n'avoir l'intention d'ajouter qu'une foi purement humaine aux faits prodigieux dont il est question dans ce livre, excepté en ce qui a été confirmé par la sainte Eglise.

Nous déclarons, en outre, qu'en qualifiant quelques personnages du nom de Saint, de Bienheureux ou de Vénérable, notre intention n'est pas de prévenir le jugement du Saint-Siège, reconnaissant que lui seul a autorité pour donner ces titres d'une manière authentique.

PRÉFACE.

Quand l'Eglise dépose sur le front de l'un de ses enfants la couronne de la sainteté et qu'elle le déclare solennellement parvenu au rang des élus immortels, les pieux fidèles désirent naturellement savoir quels ont été sur la terre les travaux de cet athlète de Jésus-Christ. Le Bienheureux Paul de la Croix vient d'être canonisé par le grand Pontife Pie IX ; Rome et la catholicité entière ont entonné l'hymne du triomphe en son honneur, et désormais on l'invoquera partout sous le nom glorieux de *Saint Paul de la Croix*. On a donc demandé et l'on demande encore : *Qu'a fait saint Paul de la Croix?* A cette question nous aurions pu répondre par des volumes ; il nous a paru plus simple d'y satisfaire par un modeste

opuscule. Pour connaître le soleil, il n'est point nécessaire d'en envisager le globe immense et brillant ; un seul rayon échappé à cet orbe resplendissant suffit pour faire apprécier sa chaleur et sa lumière. De même, pour connaître un saint, il n'est pas besoin absolument de considérer tous les traits de sa vie ; une seule de ses œuvres peut découvrir suffisamment les riches trésors de perfection que renfermait son âme.

L'œuvre principale du glorieux Paul de la Croix, celle qui a toujours été l'objet de son affection et de ses sollicitudes les plus vives, c'est la *Fondation de l'Institut des Clercs déchaussés de la très-sainte Croix et Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, communément appelés *Passionistes*.

Les Passionistes sont les enfants spirituels qui forment sa lignée immortelle ; c'est en eux qu'il a déposé son zèle brûlant, son immense charité et cet esprit qui pousse les cœurs aimants à propager partout la connaissance et l'amour de Jésus Crucifié. Voilà pourquoi nous nous sommes proposé de faire connaître cette Institution.

Ce travail nous a semblé d'autant plus opportun que, dernièrement encore, en lisant un ouvrage sur les Ordres religieux,

nous rencontrons, à l'article : *Passionistes*, des erreurs qui sont involontaires, sans doute, mais par trop nombreuses et par trop considérables. En les redressant, nous rendrons à Dieu et à l'un de ses plus grands serviteurs une partie de la gloire qui leur est due. Peut-être aussi serons-nous de quelque utilité aux fidèles de l'un et de l'autre sexe que leur vocation appellerait dans l'Institut dont nous allons tracer la notice historique. Après nous avoir lu, ils sauront exactement la vérité; une fausse terreur ne les arrêtera donc point à la porte; ils ne se laisseront pas non plus attirer imprudemment par de trop douces illusions. Et, si le Souverain-Maître parle à leur âme, si du haut du ciel le Patriarche des Passionistes les invite à entrer dans la carrière qu'il leur a ouverte, ils s'y engageront avec ce courage inébranlable et ces ineffables consolations qui animent toujours les vrais soldats de Jésus-Christ.

Le plan de notre opuscule est très-simple et tout à fait naturel. Nous exposons d'abord les PRÉPARATIFS et les ESSAIS qui précèdent l'établissement des Passionistes, puis la FONDATION elle-même, ses PERFECTIONNEMENTS avec ses DÉVELOPPEMENTS et SON AFFERMISSEMENT.

Ensuite nous racontons COMMENT SAINT PAUL DE LA CROIX GOUVERNAIT SON INSTITUT et comment il l'étendit aux personnes du sexe par la FONDATION DES PASSIONISTINES; et, une fois que l'œuvre est complètement achevée, nous assistons à la MORT de l'heureux Fondateur que nous suivons jusqu'au faite de la GLORIFICATION. Après cela, nous exposons en peu de mots les PHASES DIVERSES que la Congrégation a parcourues depuis la mort de son Patriarche, ainsi que l'état où elle se trouve actuellement. Enfin, jaloux de répondre, autant qu'il nous est possible, à la dévotion des catholiques envers saint Paul de la Croix, nous ajoutons à notre travail quelques-unes des PRIÈRES que l'Eglise a composées en l'honneur de cet illustre serviteur de Jésus Crucifié.

S. PAUL DE LA CROIX

ET LES PASSIONISTES.

CHAPITRE I.

LES PRÉPARATIFS (1694-1721).

I.

Parents de saint Paul de la Croix. — Sa naissance. — Ses premières années. — Sa dévotion à la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. (1694-1718.)

Contemporain de saint Alphonse de Liguori, Paul de la Croix devait, comme cet illustre Pontife, être rempli de l'esprit de Dieu, travailler au saint et pénible ministère des missions, enrichir l'Eglise d'un Institut religieux, et recevoir enfin les honneurs du culte catholique.

Luc Danei et Anne-Marie Massari furent les parents heureux qui lui donnèrent le jour. Luc était d'une très-haute origine ; natif de Castellazzo, dans le Montferrat, il descendait d'une des maisons les plus distin-

guées et les plus riches d'Alexandrie. Mais l'antique splendeur de cette noble race avait maintenant disparu à la suite de plusieurs revers, et Luc, pour faire honneur aux exigences de sa condition, avait dû s'adonner à un honnête négoce. En sa qualité de négociant, il parcourait fréquemment la Ligurie. Il avait même fini par prendre domicile dans un bourg considérable nommé Ovada.

Le 6 janvier 1692, il s'y unit par le mariage à la pieuse Anne-Marie qui appartenait à une honorable famille de Roveriolo, village situé non loin de Gênes, et ce fut seulement en l'année 1709 qu'il retourna dans sa maison de Castellazzo, avec sa femme et toute sa famille déjà nombreuse.

Admirablement bien assortis et foncièrement chrétiens, Luc et Anne-Marie eurent seize enfants garçons ou filles. Le futur Fondateur des Passionistes naquit le 3 janvier 1694. Sur les fonts baptismaux, on lui imposa les prénoms de Paul-François. Mais, plus tard, renonçant aux noms de ses illustres aïeux et voulant en prendre un autre plus conforme à sa sainte vocation, il se fit appeler humblement Paul de la Croix. Sa mère, pendant qu'elle le portait dans son sein, n'éprouva jamais aucun de ces malaises qui tourmentent ordinairement les femmes dans cette situation; elle ressentait, au contraire, un admirable bien-être dans son intérieur et dans son palais un suave parfum. Quand elle mit cet enfant au monde, pendant

la nuit, sa chambre fut miraculeusement illuminée d'un éclat si vif, d'une splendeur si brillante, que les flambeaux ordinaires pâlissaient devant cette lumière surnaturelle.

Nous ne parlerons ici ni de l'éducation soignée que le jeune Paul-François reçut de ses parents, ni des premiers germes de vertu qui se développèrent dans son tendre cœur, ni de l'ouverture précoce et de la vive pénétration de son intelligence. Nous nous bornons à dire qu'il eut le rare privilège de conserver, durant toute sa vie, l'innocence baptismale ; qu'il sentit, dès son enfance même, un goût très-prononcé pour l'oraison ; qu'il ne se livra jamais aux amusements du jeune âge, et que ses plus grandes délices étaient d'élever de petits autels, de prier et de faire pénitence avec son frère Jean-Baptiste, né le 17 avril 1695. De l'année 1704 à l'année 1709, il étudia les langues italienne et latine sous l'habile direction d'un prêtre de Cremolino, prima sur tous ses condisciples et dépassa bientôt les hautes espérances de son digne maître. Les études n'empêchèrent pas sa ferveur d'aller toujours croissant avec l'âge. Non content de se sanctifier lui-même, il travaillait autant que possible à la sanctification des autres.

Paul-François se distinguait tout spécialement par une grande dévotion à Jésus souffrant et humilié, dévotion qui devenait à chaque instant plus ardente. Aussi éprouvait-il le besoin de se rendre, tous les

jours, de plus en plus semblable au divin Modèle que le Père céleste nous a donné dans sa miséricorde. Jaloux, comme son illustre patron, de compléter dans sa chair ce qui manque aux souffrances du Christ¹, il affligeait fréquemment son corps par des disciplines, des veilles, des jeûnes et d'autres mortifications. Le vendredi, jour particulièrement consacré au souvenir de la Passion, il ne mangeait qu'un peu de pain qu'il implorait de sa sœur Marie-Thérèse à titre d'aumône, et ne buvait que du fiel mêlé de vinaigre. Afin que sa famille ne s'aperçût point de cette étrange boisson, il se servait, pour la prendre, d'une gourde qu'il avait soin de tenir bien cachée et qui ne permettait pas de discerner l'espèce de liquide qu'elle contenait.

II.

Saint Paul de la Croix parvient à connaître sa vocation, que Dieu lui révèle peu à peu par des visions miraculeuses. — Il reçoit l'habit de la Passion. (1718-1720.)

Ardemment désireux d'accomplir en tout point la volonté divine, Paul-François chercha toujours à la connaître. Dès son adolescence, il répétait souvent ces paroles du prophète royal : « *Notam fac mihi viam in qua ambulem*², montrez-moi la voie où vous voulez que je marche. » Néanmoins, bien qu'il

(1) Col. 1, 24.

(2) Ps. 142, 8.

demeurât constamment uni par l'amour le plus pur à l'Auteur de toute lumière et qu'il fût souvent favorisé de grâces extraordinaires, il arriva à sa vingt-quatrième année sans se douter de sa future vocation. Dieu le façonnait, pour ainsi dire, secrètement, et le préparait en silence, sans lui laisser même entrevoir l'œuvre importante dont il devait lui confier la fondation. Ce fut seulement dans le courant de l'année 1718 qu'il lui en donna une idée, mais encore bien vague, se réservant de la lui expliquer peu à peu, à mesure qu'approcherait le temps que sa providence avait fixé pour la réalisation.

Le pieux jeune homme voyageait un jour sur les bords du golfe de Gênes. Arrivé près de Sestri, au pied d'une montagne sur laquelle s'élevait, isolée et solitaire, une humble église dédiée à la très-sainte Vierge, il s'arrête tout à coup, fixe ses regards sur le monument sacré, et soudain, comme s'il eût entendu sortir de ce mystérieux sanctuaire les paroles que Dieu adressa jadis aux Père des Croyants : *Egre-dere de terra tua , et de cognatione tua , et de domo patris tui*¹, il éprouve un vif désir de quitter sa patrie, ses parents, tout enfin, pour se retirer dans ce lieu et y mener une vie pénitente. Cette pensée inondait son âme d'une telle suavité, qu'il l'aurait mise aussitôt à exécution, s'il n'eût craint de trop

(1) Genes. 12, 1.

affliger ses bons parents, qui le considéraient comme le soutien et l'espoir de toute la famille.

Quelque temps après, il lui vint à l'esprit de porter une tunique noire, de l'étoffe la plus grossière qu'il y eut, de marcher les pieds nus, et de vivre dans la pauvreté la plus rigoureuse en quelque endroit qu'il plût à Dieu, pourvu toutefois que ce fut loin du bruit et du tumulte, dans quelque désert.

Profondément dégoûté du monde, se sentant appelé à l'état religieux et impatient de s'offrir en holocauste au Souverain-Maitre, il implorait avec ferveur les lumières du Saint-Esprit et se livrait aux plus nobles efforts pour dégager son âme de tous les liens du siècle; il travaillait surtout à n'être plus nécessaire à ses parents. Mais, hélas! il n'y pouvait réussir. C'est pourquoi, tout en se soumettant à la volonté du Très-Haut, il redoublait néanmoins ses prières, et, plusieurs fois, il fut intérieurement pressé de vouer son existence tout entière au salut des âmes et de réunir des compagnons avec qui il mènerait une vie vraiment apostolique, en s'occupant à étendre la gloire de Dieu par la destruction du péché.

L'année suivante, pendant que Paul-François se livrait un jour aux exercices d'une oraison fervente, il fut subitement ravi en extase, et il lui sembla voir le Seigneur qui tenait dans ses mains une discipline dont chaque fouet portait à son extrémité le mot *amour*. Il comprit que le Père éternel voulait le fla-

geller par un effet de sa charité infinie ; il s'élançait avec joie vers cet instrument de pénitence, le serrait affectueusement contre son cœur et le couvrait de tendres baisers. Cette vision lui apparut à plusieurs reprises, et, chaque fois, elle lui laissait la certitude qu'il aurait de grandes souffrances à endurer.

Dans ces ravissements, Dieu révélait déjà à son cher Serviteur, mais d'une manière obscure seulement et comme en énigme, quelque chose touchant la future Congrégation de la très-sainte Croix et Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il lui montra en diverses circonstances une tunique de couleur noire et lui disait distinctement : « Mon fils, qui s'approche de moi, s'approche des épines. » Paul-François se croyait invité par là à réaliser le projet, qu'il méditait depuis quelque temps, d'aller vivre dans la solitude par les épines de la plus austère pénitence. Mais son Guide spirituel s'y opposait absolument, craignant ou feignant de craindre que tout cela ne fût qu'illusions. Quelle désolante anxiété pour le saint jeune homme ! se sentir puissamment attiré par le divin Epoux de son âme, et, en même temps, être fortement retenu par le directeur de sa conscience !

Enfin celui-ci, après avoir soumis son docile pénitent à de longues et rudes épreuves, resta profondément convaincu que le Très-Haut l'avait choisi pour établir un nouvel Institut religieux. Il le plaça lui-même sous l'habile et pieuse direction de l'Evêque

diocésain, Mgr Gattinara, qui habitait Alexandrie. Attendri jusqu'aux larmes en entendant le récit exact des grâces et des lumières abondantes que Paul-François avait reçues du Seigneur, le saint Prêlat, après lui avoir indiqué la méthode à suivre, lui prescrivit de noter minutieusement, à l'avenir, tout ce qui se passerait dans son intérieur, pour qu'il pût lui-même en prendre connaissance. Mais, afin que les voyages ne fussent pas trop multipliés, il voulut que le Serviteur de Dieu fit ses confessions ordinaires à un prêtre de Castellazzo.

En 1720, par un jour d'été, comme Paul-François venait de recevoir la divine Eucharistie dans l'église des pères Capucins, il entra dans un doux et profond recueillement où il était encore tout absorbé pendant qu'il retournait chez lui. Soudain, au milieu même de la route, il est ravi en Dieu : il oublie complètement toutes les choses créées, se perd dans le souverain Bien et sent couler sur son âme un torrent de suavités. En ce moment, il se voit revêtir d'une tunique noire, avec une croix blanche sur la poitrine et sous la croix le très-saint nom de Jésus en lettres également blanches ; et il entend la voix du Seigneur qui lui dit : « Ceci marque combien il faut que soit pur et candide le cœur qui doit porter gravé sur lui le très-saint nom de Jésus. » Bientôt il reprend ses sens ; mais il ne tarde pas à éprouver un nouveau ravissement, et la même tunique noire lui est présentée

ornée du même signe blanc ; et il l'embrasse avec une grande jubilation. Il ne saisissait aucune forme corporelle, mais il connaissait à n'en pouvoir douter, comme il le déclara plus tard, que c'était Dieu lui-même qui lui offrait le mystérieux habit.

Ces visions lui laissèrent dans le cœur un très-ardent désir de s'associer des compagnons et de former, avec l'approbation de l'Eglise, une Congrégation intitulée : *Les Pauvres de Jésus*. La forme de la règle qu'ils auraient à suivre avait été tracée dans son esprit.

Peu après, favorisé d'une nouvelle extase, il vit la Mère de Dieu tenant dans ses mains un vêtement semblable à celui qui lui avait été montré tant de fois, avec cette différence néanmoins qu'au mot JESU, étaient ajoutés ces deux autres : XPI PASSIO.

Paul-François eut soin de consigner toutes ces visions sur quelques feuilles de papier qu'il remit à son Directeur si digne de sa confiance. Celui-ci, dans sa prudente sagesse, différait de se prononcer ; il étudiait en silence. Mais ce silence livrait le jeune serviteur du Christ à des incertitudes, à des appréhensions douloureuses. Pour les dissiper, il songeait à entrer dans l'un des Ordres nombreux déjà reconnus par l'Eglise. Un jour qu'il s'abandonnait à cette pensée, marchant triste par un chemin solitaire, voilà que la très-sainte Vierge lui apparaît, revêtue d'une tunique noire et la poitrine ornée d'un cœur. Ce cœur

était surmonté d'une croix et portait cette inscription : **JESU XPI PASSIO**¹, avec les clous du crucifiement. Tous ces signes symboliques étaient d'une blancheur éclatante. La Mère de Dieu, dont l'auguste visage était empreint de douleur et le regard fixé sur Paul-François, lui adressa ces mots d'une affectueuse tristesse : « Mon Enfant, vois ce deuil dont je suis revêtue ! c'est en souvenir de la douloureuse Passion de Jésus, mon Fils bien-aimé. C'est ainsi que tu dois te vêtir toi-même, et fonder une Congrégation où l'on porte un habit semblable à celui qui me couvre en ce moment et où l'on ne quitte jamais le deuil de la Passion et de la Mort de mon bien-aimé Fils. » Cela dit, la vision disparut.

Après une révélation si claire, Mgr Gattinara ne pouvait plus avoir le moindre doute sur la vocation de son saint Pénitent. Néanmoins il ne voulut pas, dans une affaire si importante, se fier à son propre jugement. Il envoya Paul-François à Pontedecimo, consulter un grand serviteur de Dieu, le révérend père Colomban, religieux capucin également recommandable par sa science et sa sainteté. Le père Colomban connaissait déjà notre pieux jeune homme ; il l'avait dirigé pendant plus de deux ans. Aussi reconnut-il promptement l'opération évidente de l'Esprit-Saint et supplia-t-il instamment Mgr Gattinara de

(1) Passion de Jésus-Christ.

donner au plus tôt l'habit de la Passion à son enfant spirituel.

Celui-ci reçut immédiatement l'ordre de se préparer à la vêtue. Ce fut pour lui un grand sujet de joie ; il allait enfin obtenir une faveur qu'il avait depuis si longtemps appelée de tous ses vœux. Mais cette joie fut bientôt suivie de terribles épreuves. Saint Paul de la Croix en parle lui-même dans une lettre qu'il écrivit plus tard à un postulant : « Oh ! dit-il, si vous saviez quels redoutables assauts j'eus à soutenir avant d'embrasser la vie de Passioniste ! si vous connaissiez quelle extrême répugnance m'inspiraient le démon et la compassion que je ressentais envers mes parents dont toutes les espérances paraissaient reposer sur moi ! Et les désolations intérieures, et les mélancolies, et les craintes ! Le démon me persuadait que j'étais dans l'illusion ; que je pouvais servir Dieu tout autrement ; que cette vie ne me convenait point, et mille autres choses que je ne dirai pas. Ce qui m'était encore plus pénible, c'est que j'avais perdu tout sentiment de dévotion. Je me trouvais aride ; j'étais tenté de toutes façons ; le son même des cloches me faisait frissonner ; tous me semblaient heureux, excepté moi. Je ne parviendrais jamais à expliquer ces grands combats ; et j'en fus plus fortement assailli quand j'étais sur le point de prendre l'habit et de quitter ma pauvre maison. »

Cependant Paul-François triompha, grâce à Dieu,

de tous ces obstacles ; et, de concert avec son Directeur, il fixa le jour de la vêtüre. On était alors au mois de novembre. Il eût bien voulu se vouer au Seigneur le 21, anniversaire de la Présentation de Marie au Temple ; néanmoins, comme cette fête tombait un jeudi, il préféra attendre au lendemain, pour accomplir son sacrifice le jour même de la semaine où Jésus s'immola sur la croix pour le salut du monde. Mais il consacra la journée du 21 à la préparation prochaine. On le vit s'asseoir au banquet sacré, visiter toutes les églises de Castellazzo, se faire couper les cheveux en signe de renoncement aux choses du siècle, implorer de son père et de sa mère la permission de les quitter pour toujours, recevoir à genoux leur sainte bénédiction, se prosterner humblement devant sa famille réunie, demander pardon de ce qu'il appelait ses *manquements* et ses *mauvais exemples*, et prendre congé de tous.

Il avait désormais remporté le plus difficile des triomphes. Il en remercia Dieu par la récitation du *Te Deum*. Mais, après cette hymne, il dit immédiatement le psaume *Miserere*, afin d'obtenir pour ses parents éplorés et pour lui-même le courage et les consolations qui leur étaient nécessaires en ce moment.

Le lendemain matin, vendredi, 22 novembre 1720, Paul-François partit pour Alexandrie. Il s'était déjà procuré, au moyen de quelque argent reçu à titre

d'aumône, une tunique noire d'une étoffe grossière. Mgr Gattinara la bénit dans son oratoire privé et en revêtit le nouveau Religieux agenouillé aux pieds de l'autel. Mais ce premier Passioniste n'eut pas aussitôt le bonheur de pouvoir porter ostensiblement sur la poitrine le signe vénérable de la Passion ; le sage Prélat avait jugé prudent d'attendre que le Siège Apostolique eût donné son approbation.

III.

Saint Paul de la Croix se retire dans une petite cellule contiguë à l'église de Saint-Charles de Castellazzo. — Il voit, dans le Ciel ouvert, la bienheureuse vierge Marie, les Anges et les Saints, mais tout spécialement les fondateurs d'Ordres religieux, prier pour l'établissement de l'Institut de la Passion. — Il écrit les Règles. — Approbation donnée par Mgr Gattinara. (1720-1724.)

Derrière la sacristie de l'église Saint-Charles de Castellazzo, il y avait, au rez-de-chaussée, sous un escalier, une petite cellule de forme triangulaire. Elle était extrêmement humide et à peine éclairée par la faible lumière d'une fenêtre très-étroite. Paul-François demanda avec instance la permission de s'y retirer. Mgr Gattinara, en cédant à ses pieux désirs, lui prescrivit de faire une retraite de quarante jours et d'écrire les Règles de l'Institut de la très-sainte Croix et Passion de Jésus-Christ, conformément à

l'idée que Dieu lui en avait donnée dans ses diverses extases.

Le futur Patriarche entra dans cette cellule le 23 novembre 1720. Durant toute la quarantaine, il n'eut pour lit qu'un peu de paille étendue sur des fagots de sarment, avec une couverture, et pour tout aliment qu'un peu de pain sec reçu en aumône et de l'eau. Il ne prenait que quelques heures de sommeil, se levait à minuit pour réciter Matines et Laudes et faire ensuite deux heures d'oraison mentale, agenouillé devant le très-saint Sacrement. Le matin, il servait plusieurs messes à l'une desquelles il communiait ; le reste du jour, il l'employait soit à la prière, soit à des exercices de pénitence.

Il fut violemment assailli, à diverses reprises et de mille façons, par le malin esprit ; mais, d'autre part, il éprouva d'une manière très-sensible l'assistance divine. C'était une alternative continuelle de peines et de délices, de craintes et de confiance, de ténèbres et de lumières.

Le 28 novembre, après la sainte communion, il demandait amoureusement à Dieu, par l'entremise de la glorieuse vierge Marie et de tous les Elus, s'il devait encore commencer d'écrire les Règles pour les *Pauvres de Jésus*. Tout à coup un éclair de la gloire du Seigneur passe sous les regards de son âme ; il aperçoit le ciel ouvert et, dans le ciel, la glorieuse vierge Marie, les Anges et les Saints, mais princi-

pablement les Fondateurs d'Ordres, prosternés devant le trône de la Majesté infinie de Dieu, et priant pour l'établissement de l'Institut de la très-sainte Croix et Passion de Jésus-Christ. Assuré par là du bon plaisir du Très-Haut, il se disposa à écrire les Règles. Il commença le 2 décembre et acheva le 7 du même mois. Six jours avaient suffi pour cette œuvre importante, quoiqu'il n'y travaillât que dans l'intervalle de ses exercices ordinaires, dont jamais aucun ne fut omis : « J'écrivais, a-t-il dit lui-même, aussi vite que si quelqu'un m'eût dicté; je sentais les paroles me venir du cœur. Je fais cette déclaration, ajoute-t-il, afin qu'on sache que tout ce que j'ai écrit est le résultat d'une inspiration particulière de Dieu; car, pour ce qui me regarde, je ne suis qu'iniquité et ignorance. C'est pourquoi, je m'en rapporte totalement à l'examen de mes supérieurs. »

Sa retraite de quarante jours finit le 4^{or} janvier 1721. Le lendemain, il se rendit à Alexandrie pour soumettre les Règles à Mgr Gattinara, son évêque et son directeur. Du premier coup d'œil, ce savant et saint Prélat y découvrit les traces d'une sagesse toute céleste, et il pleurait de joie en admirant les divines opérations de l'Esprit-Saint dans l'âme d'élite de son cher fils en Jésus crucifié. Néanmoins, il ne voulut pas, dans une affaire de cette importance, s'en tenir à son propre sentiment; il envoya Paul-François à Pontedecimo consulter encore une fois le révérend

père Colomban. On était alors au cœur de l'hiver ; les monts Apennins qu'il fallait traverser étaient couverts de neiges et de glace ; des loups affamés les infestaient ; il y avait à parcourir plus de treize lieues. Toutefois, Paul-François n'hésita pas un seul instant à partir. S'il eût à souffrir beaucoup dans son voyage, il revint du moins avec la douce consolation de savoir que son projet et ses Règles étaient conformes à la volonté du Seigneur qui opérait en lui de si admirables choses.

Il serait naturel, ce semble, de faire ici une rapide analyse de ces Constitutions. Mais l'expérience montrera qu'en certains points elles sont trop austères pour des hommes livrés aux fatigues apostoliques ; et le Saint-Siège, avant de les sanctionner, exigera que le vénérable père Paul de la Croix lui-même y apporte plusieurs adoucissements, pour les mettre à la portée d'un plus grand nombre de sujets. Lorsque ces changements auront été effectués, nous exposerons le genre de vie qui s'observe chez les Passionistes. Ce sera le couronnement du chapitre cinquième. Maintenant, considérons les *Essais*.

CHAPITRE II.

LES ESSAIS. (1721-1728).

I.

Saint Paul de la Croix fixe sa demeure d'abord dans l'ermitage de la Très-Sainte-Trinité, puis dans l'ermitage de Saint-Etienne.

- — Il fait le catéchisme. — Il prêche sur les maximes fondamentales de la foi et sur le mystère de la Passion. — Il donne des missions. — Il a des postulants. — Il veut soumettre son projet au Souverain Pontife, mais il ne peut obtenir aucune audience. — Il va passer quelques jours sur le mont Argentario, dans le couvent de l'Annonciation. — Il se rend à Castellazzo pour s'adjoindre de nouveau son frère Jean-Baptiste. (1721-1722.)

A son retour de Pontedecimo, Paul-François, par un ordre de son évêque, fixa sa demeure dans le petit ermitage de la Très-Sainte-Trinité, à trois ou quatre kilomètres de Castellazzo. Il y passa environ quinze jours, dans la contemplation des choses divines et les exercices de la pénitence, sans jamais parler à personne. Mais comme il devait, d'après les règles, tra-

vailler au salut du prochain par l'exemple et la parole, Mgr Gattinara lui prescrivit de s'établir plus près de ses compatriotes, dans un autre ermitage qui était annexé à l'église de Saint-Etienne et de faire le catéchisme aux enfants dans l'église paroissiale de Saint-Charles. Paul-François entra dans sa nouvelle retraite le 25 janvier 1724. C'était un jeudi. Le dimanche suivant, il parcourait les rues de Castellazzo, agitant une clochette et criant : « Au catéchisme dans l'église de Saint-Charles ! Pères et mères, envoyez vos enfants au catéchisme ; sinon, vous rendrez au Seigneur un compte rigoureux. » Et les enfants accouraient de toutes parts comme attirés par une force secrète ; les adultes les suivaient, et, une fois qu'ils étaient réunis dans l'église, le servent catéchiste, tout en expliquant avec simplicité les vérités de la Foi, faisait des exhortations courtes mais chaleureuses qui touchaient et attendrissaient les cœurs. Aussi l'auditoire augmentait-il de dimanche en dimanche ; et ces humbles instructions produisirent de très-beaux résultats.

Succès oblige ! Le catéchiste dut se faire prédicateur par ordre de son Evêque, quoiqu'il ne fût pas même tonsuré. Il monta sur l'estrade dans les derniers jours du carnaval pour annoncer au peuple les maximes éternelles de la Foi. Les fruits dépassèrent toute attente : il n'y eut, cette année-là, ni travertissements, ni danses, ni festins ; l'époque des désordres se passa dans les gémissements, la prière et la pénitence.

Mgr Gattinara ne put retenir ses larmes à la nouvelle de ces changements inouïs. Il voulut que le jeune orateur continuât à instruire ses concitoyens et que, pendant tout le carême, il s'appliquât, plusieurs fois par semaine, à les enflammer d'amour pour Jésus crucifié en leur apprenant à méditer la Passion. Le serviteur de Dieu y consentit volontiers, trop heureux de pouvoir mettre en pratique le vœu particulier qui devait se faire dans son Institut, vœu de propager parmi les fidèles le souvenir des souffrances, des opprobres et de la mort du très-saint Rédempteur.

Après Pâques, il eut à prêcher plusieurs missions, toujours par ordre de l'Ordinaire ; et l'on vit, à sa voix, de nombreux pécheurs revenir à Dieu, les plus acharnés ennemis se réconcilier, les esprits les plus rebelles devenir dociles et traitables.

Cependant le futur Patriarche avait déjà deux postulants. Ils lui étaient arrivés avant le carême et il les avait employés à faire le catéchisme pendant la sainte quarantaine. C'étaient son frère bien-aimé, Jean-Baptiste, et un certain Paul Sardi. Le premier sera, jusqu'à la mort, son compagnon fidèle ; nous le verrons souvent à l'œuvre. L'autre, bien qu'il aimât la pratique de la vertu, dut renoncer à ce genre de vie trop austère pour son faible tempérament ; il devint prêtre séculier et chanoine d'Alexandrie.

Notre saint Religieux venait de perdre un compagnon ; mais il avait la confiance, disons mieux, il

avait la certitude que Dieu lui en enverrait d'autres ; et il roulait dans son esprit la pensée, qui lui était déjà venue dans sa retraite à Saint-Charles, d'aller à Rome se jeter aux pieds du Souverain-Pontife, Innocent XIII, pour lui soumettre son projet et lui demander l'autorisation d'en poursuivre l'accomplissement. Il partit seul avec la bénédiction et l'agrément de Mgr l'Evêque d'Alexandrie. Obligé de s'arrêter quelques jours à Gênes, il vit arriver son frère Jean-Baptiste qui n'avait pu se résoudre à vivre loin de lui. Paul le pria instamment de retourner à Castellazzo, Le vertueux jeune homme lui répliqua par une lumière prophétique : « Vous n'aurez pas de paix sans moi. » Néanmoins il obéit humblement mais non sans verser beaucoup de larmes, et Paul, de son côté, s'embarqua le 6 ou 7 septembre 1721 pour Civita-Vecchia et Rome. A mesure qu'il approchait de la Ville éternelle, il sentait redoubler la vivacité de sa foi. Aussitôt qu'il eut touché cette terre arrosée du sang d'innombrables martyrs, il se prosterna pieusement et la baisa avec un profond sentiment de joie. Dans sa visite à la basilique de Saint-Pierre, il pressentit que sa démarche n'aboutirait point cette fois. Cependant il se présenta le lendemain au palais apostolique pour solliciter une audience du Pape. Mais un des serviteurs, qui se tenaient aux antichambres, le prit pour un de ces mendiants importuns dont la présence fatigue et fait perdre un temps précieux. Il refusa de l'introduire.

Heureux de cette humiliation et persuadé que l'heure n'était pas encore venue pour le succès de son œuvre, mais profondément convaincu qu'elle sonnerait un jour, il se rendit à la basilique de Sainte-Marie-Majeure, se prosterna devant l'image sacrée qu'on vénère dans la chapelle Borghèse, et là, animé tout à la fois d'une pleine confiance et d'une grande ferveur, il fit le vœu distinctif des Passionistes d'employer tout son zèle à répandre l'amour et la dévotion envers Jésus crucifié. En même temps il se proposa de travailler à réunir des compagnons qui pourraient l'aider dans cette sainte entreprise. Ensuite ayant mis sa propre personne et la future Congrégation sous le haut patronage de la divine Mère, il quitta la capitale du monde catholique et se dirigea vers le mont Argentaro.

Le mont Argentaro est situé dans la Toscane non loin du patrimoine de Saint-Pierre, à 16 lieues environ de Civita-Vecchia. Plongeant ses racines dans la Méditerranée, il ne tient au continent que par deux langues de terre entre lesquelles s'étendent la ville et l'étang d'Orbetello.

Autant ce beau promontoire présente à l'œil du touriste un aspect doux et agréable, autant la profonde solitude en est utile et chère aux âmes qui aiment l'oraison et la pénitence. Aussi fut-il habité, dès le commencement du V^e siècle, par des moines dont la sainteté le rendit fameux.¹

(1) S. Greg. pp. Dialog. lib. 3, c. 17.

Notre Paul-François le connaissait depuis quelques jours. Il y avait pris terre le 8 septembre, quand il voyageait par mer de Gènes à Civita-Vecchia pour se rendre à Rome; et après l'avoir attentivement considéré, il l'avait jugé propre à son dessein. D'ailleurs, quelque temps auparavant, un jour qu'il priaient devant une image de la très-sainte Vierge, il avait entendu ces douces paroles: « Paul-François, viens au mont Argentaro, je suis seule. » Voilà pourquoi il y portait ses pas.

Arrivé à Portercole, il apprit du charitable archiprêtre de cette ville qu'il y avait sur la montagne, en un lieu élevé et solitaire, un ermitage dédié à l'Annonciation, occupé jadis par des Bénédictins et plus tard par des Augustins, mais maintenant abandonné et désert. Paul-François s'empressa de le visiter. Que vit-il? une maison et une chapelle plus que modeste. La maison ne se composait que de quelques cellules d'étroites dimensions et d'un genre tout à fait rustique. La chapelle était humide et sans autre ornement qu'un tableau grandement endommagé, qui représentait la très-sainte Vierge au moment où l'archange Gabriel vint lui annoncer qu'elle devait être la Mère du Messie. A la vue de cette religieuse image, le saint jeune homme se souvint plus vivement que jamais de la tendre invitation que la Reine du ciel lui avait adressée. Au reste, ce lieu béni lui paraissait bien conforme à son projet. Il y passa quelques jours. Si

son corps n'eut d'autre aliment qu'un peu de pain reçu en aumône et quelques grappes de raisin qui pendaient à une treille, son âme fut inondée des plus suaves délices dans les conversations intimes qu'elle eut avec l'Auteur de tout bien.

Néanmoins, la satisfaction de son cœur n'était pas encore pleine et entière; il sentait qu'il manquait quelque chose à sa félicité. Soudain les dernières paroles de son frère Jean-Baptiste: « Vous n'aurez pas de paix sans moi, » lui reviennent à l'esprit. Après quelques moments de réflexion, il se décide à retourner dans son pays pour prendre ce compagnon bien-aimé. Mais, auparavant, il veut s'assurer s'il lui sera permis de fixer sa résidence dans l'ermitage. Il va le demander à l'Ordinaire du lieu, Mgr Salvi, évêque de Soana, qui était alors à Pienza. Le prélat lui fait l'accueil le plus bienveillant et lui accorde de bonne grâce l'autorisation sollicitée.

Rempli d'une sainte joie, Paul-François partit pour Castellazzo. Chemin faisant, il se rendit chez Mgr Gattinara et lui raconta tout ce qui lui était arrivé. Cet excellent Evêque, ému jusqu'aux larmes, adressa les plus consolantes paroles à son cher fils en Jésus-Christ et l'assura que l'œuvre divine réussirait un jour. Ayant appris ensuite que Jean-Baptiste persévérerait dans le désir de recevoir l'habit de la Passion, il l'en revêtit le 28 novembre 1721. Et alors les deux frères s'enfermèrent de nouveau dans l'ermitage de Saint-

Etienne, avec l'intention d'y passer les mois les plus rigoureux de l'hiver. La vie qu'ils y menèrent ressemblait moins à celle des hommes qu'à celle des anges.

II.

Saint Paul de la Croix et son frère Jean-Baptiste partent pour le mont Argentaro. — Leur vie dans la solitude. — Ils vont dans le diocèse de Gaëte. — Prédication de saint Paul de la Croix. — Les deux frères sont appelés à Troie. — Sentiment de Mgr Cavalieri sur leur projet. — Ils se rendent à Rome où Benoit XIII approuve leur dessein. (1722-1725.)

Le premier dimanche du carême 1722, jour dont l'Évangile porte que *Jésus se retira dans le désert*,¹ Paul-François et Jean-Baptiste partirent pour le mont Argentaro. Ce voyage leur fournit mainte et mainte occasion de satisfaire leur soif de privations et d'opprobres : Ayant hâté leurs pas pour arriver à Portercole dans la matinée du Jeudi-Saint, ils y célébrèrent pieusement les trois derniers jours de la grande semaine et les fêtes de Pâques.

Avant de monter à l'ermitage de l'Annonciation, ils allèrent ensemble offrir leurs respectueux hommages à Mgr l'Évêque de Soana, pour obtenir de nouveau sa bénédiction, et, avec cette bénédiction, une assistance spéciale du Seigneur qu'ils vénéraient

(1) Matth. 4, 1.

dans sa personne sacrée. Le saint Prélat, qu'ils trouvèrent à Pitigliano, sa résidence habituelle, se montra fort sensible à leur attention et leur témoigna beaucoup de bienveillance.

En quittant Sa Grandeur, les deux jeunes ermites volèrent à la solitude tant désirée du mont Argentaro, que, dans la suite, le père Paul de la Croix appela : « *Mons sanctificationis*, montagne qui invite à la sanctification. » Ils y demeurèrent environ treize mois, se tenant toujours recueillis en la présence de Dieu, observant un silence presque continuel, se livrant à des austérités étonnantes, s'adonnant à l'étude assidue des saintes Ecritures, descendant, tous les jours de fête, l'un à Portercole, l'autre à Saint-Etienne, pour faire le catéchisme aux enfants et accomplir d'autres œuvres de piété.

La réputation de leur rare vertu se répandit bientôt au loin. Mgr Pignatelli, évêque de Gaëte, les invita à venir dans sa ville épiscopale. Son but était de mettre sous les yeux de ses chers diocésains l'exemple de la vie la plus édifiante. Les deux solitaires ne savaient se résoudre à quitter le mont Argentaro ; mais, ayant appris dans leur sainte oraison que Dieu le voulait, ils agréèrent l'invitation et partirent le 27 juin 1723, avec le consentement de Mgr Salvi, qui leur avait donné les certificats les plus honorables. A Gaëte, ils se concilièrent promptement l'estime de la cité tout entière. Bien qu'ils eussent pour demeure le palais pontifical,

ils étaient libres de vivre en ermites. Cependant poussés par l'amour de la solitude, ils ne tardèrent pas à solliciter et obtinrent facilement pour résidence un ermitage appelé Notre-Dame-de-la-Chatne, qui était situé à deux kilomètres de la ville et que l'on croit avoir été habité par l'abbé saint Nil. Si la plus grande partie de leur vie s'écoulait dans ce pieux asile, au milieu de la contemplation et des austérités, ils sortaient néanmoins de temps en temps, selon le désir de Mgr l'Evêque, soit pour enseigner la doctrine chrétienne dans la cathédrale, soit pour consoler les moribonds et les disposer à une sainte mort, soit pour pratiquer d'autres œuvres louables. Sa Grandeur voulut même que Paul-François, encore simple laïque, prêchât aux ordinands les exercices d'une retraite. Le prédicateur s'acquitta si bien de sa mission, qu'il dépassa l'attente du bon Prélat et ferma la bouche aux critiques indiscrets.

Pendant le carême de l'année suivante, il annonça la parole évangélique tous les vendredis, dans une des chapelles de la cathédrale, en présence du très-saint Sacrement exposé à l'adoration des fidèles. Ses discours avaient pour objet l'amour excessif que Jésus-Christ nous témoigne dans l'Eucharistie et la douloureuse Passion qu'il a soufferte pour le salut du genre humain. Il parlait avec tant de foi et d'onction, qu'il s'emparait de tous les esprits et remuait profondément tous les cœurs. Ses nombreux auditeurs se disaient les

uns aux autres : « Si nous ne devenons pas saints aux instructions de cet homme de Dieu, nous ne le deviendrons jamais. »

Mgr Emile Cavalieri, oncle maternel de saint Alphonse de Liguori et évêque de Troie, voulut à son tour avoir les deux solitaires pour inspirer à son troupeau une tendre dévotion envers le très-saint Sacrement de l'autel. Il eut la consolation d'être exaucé ; cédant à ses pressantes instances, ils lui arrivèrent au mois d'août 1724. Le Prélat les accueillit avec la plus grande cordialité et les logea dans son palais épiscopal. Leurs exemples et leurs discours enflammèrent bientôt une multitude de fidèles d'une ardente piété pour le plus auguste des mystères.

Paul-François, avant d'aller à Troie, connaissait déjà, de réputation, Mgr Cavalieri. On lui avait dit que c'était un prélat à la fois très-savant et très-pieux. Il lui fut facile de s'en convaincre. Il ne tarda pas à remarquer que ce vénérable Evêque avait une très-grande dévotion à Jésus crucifié. Jésus crucifié ! c'était l'objet continuel de ses pensées et de son affection, le sujet ordinaire de ses entretiens et de ses discours, le modèle bien-aimé qu'il s'efforçait de reproduire dans toute sa conduite et qu'il proposait sans cesse à ses chers diocésains. « Le type du vrai chrétien, avait-il coutume de dire, consiste à être une copie fidèle de Jésus crucifié, non-seulement à l'intérieur, mais encore à l'extérieur. » Pour porter dans son corps la morti-

fication du Sauveur, il se déchirait souvent par de rudes disciplines, ne prenait pour nourriture qu'un peu de pain et quelques fruits, ne dormait que sur des planches nues, etc.

Paul-François en était dans la stupéfaction. Regardant Mgr Cavalieri comme un vrai saint très-agréable au Seigneur, il lui manifesta le dessein que Dieu lui avait inspiré d'établir un Institut de la très-sainte Croix et Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ce fut comme un éclair subit de lumière pour le digne Prélat; il avait eu déjà la pensée d'une congrégation de prêtres qui travailleraient à propager la dévotion envers la Passion douloureuse du très-saint Rédempteur; il avait connu, par une inspiration surnaturelle, qu'il se formait dans l'Eglise une société d'hommes apostoliques qui, en imitant l'intérieur et l'extérieur de Jésus-Christ, s'appliqueraient à graver vivement cette image dans le cœur des fidèles. Mais qui devait l'instituer? lui-même ou un autre? c'est ce qu'il ne savait pas. Cette œuvre lui plaisait extrêmement, et néanmoins il ne se sentait pas porté à l'entreprendre. Tout à coup l'ouverture de Paul-François lui montre le vrai fondateur, et il s'écrie plein de joie: « C'est une œuvre toute de Dieu: vous verrez des choses admirables; quelle source de gloire! vous le verrez réussir par des voies secrètes et inconnues. »

Mgr Cavalieri ajouta qu'il désirait fonder dans son diocèse la première maison du nouvel Institut; qu'il

voulait déposer le redoutable fardeau de l'épiscopat et être l'un des premiers qui prendraient le saint habit de la Passion. Dès ce moment, il regarda Paul-François comme son supérieur, lui soumit sa manière de faire oraison, lui fit part des lumières qu'il avait reçues de Dieu et lui rendit compte de sa vie tout entière. Ces deux âmes d'élite se trouvèrent parfaitement harmonisées comme deux lyres célestes accordées et touchées par l'Esprit-Saint.

Un concile provincial devait s'ouvrir à Rome le dimanche in albis de l'année 1725. Mgr Cavalieri, comme tous les autres prélats qui relevaient immédiatement du Saint-Siège, y fut convoqué par une lettre apostolique du 23 décembre précédent. Il eût bien voulu se rendre à l'appel du Souverain-Pontife, il aurait pu gagner les indulgences du jubilé qui allait s'ouvrir et faire des démarches pour obtenir l'approbation de l'Institut de la très-sainte Croix et Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Mais une cruelle maladie vint l'assaillir et le retint dans son palais. En conséquence, il pressa les deux fils de Luc Danei, Paul-François et Jean-Baptiste, d'aller eux-mêmes se jeter aux pieds de Benoît XIII, qui gouvernait alors la barque de Pierre. Avant de les congédier, il leur dit qu'ils devaient recevoir les ordres sacrés, et qu'une fois prêtres, ils auraient de nombreux et saints compagnons propres à propager la gloire de Jésus crucifié; Dieu l'avait révélé à une personne pieuse. Il eut soin

aussi de leur donner des lettres de recommandation pour plusieurs cardinaux et d'autres personnages de distinction.

Ce fut au commencement de l'année 1725 que les deux frères prirent la route de la Ville éternelle. Ils y étaient arrivés déjà depuis quelques jours, lorsque Mgr Crescenzi, alors chanoine de la Basilique Vaticane, les rencontra pour la première fois dans la rue des Quatre fontaines. Vivement frappé de leur modestie, de leur recueillement et de tout leur extérieur, ce Prélat romain cède à une pieuse curiosité, s'approche des deux pèlerins et leur adresse diverses questions. Leurs réponses mesurées et modestes le satisfont pleinement ; il les quitte et poursuit son chemin. Un autre jour, il les voit prosternés devant le tombeau du Prince des apôtres. Profondément édifié de leur maintien et de leur ferveur, il sent un vif besoin et peut-être une inspiration divine de leur parler de nouveau. Il les tire à l'écart, s'informe poliment de leur condition, de leur vie passée et de leur dessein. Instruit de tout, il conçoit pour eux une haute estime et une affection singulière, leur voue une tendre amitié et s'engage à favoriser leurs désirs.

Il voulut les présenter lui-même au cardinal Corradini, prélat d'une rare perspicacité et d'une bonté touchante. Son Eminence découvrit bien vite les trésors de vertu, que possédaient les deux frères, et l'esprit surnaturel qui les animait. De concert avec

plusieurs de ses dignes collègues, Elle parla d'eux et de leur projet, en termes très-élogieux, au Souverain-Pontife, ne manquant pas de dire qu'ils étaient chaudement recommandés par Mgr Cavalieri. Cette raison était péremptoire ; d'après Clément XI, « il fallait accorder tout ce que l'Evêque de Troie demandait, parce que son grand savoir et la délicatesse de sa conscience ne lui permettaient de solliciter que des choses justes et raisonnables. » Aussi nos pèlerins obtinrent-ils facilement, sur la fin du mois de mai, une audience de Benoit XIII qui les accueillit bénignement, les écouta avec bienveillance et leur octroya volontiers, de vive voix, l'autorisation qu'ils désiraient.

III.

Les deux frères retournent à Gaète. — Leur projet d'aller se fixer à Rome. — Ils en sont détournés par Mgr Cavalieri. — Mort de ce saint Prélat. — Les deux frères partent pour la Ville éternelle. — Ils sont mis à la tête de l'hospice Saint-Gallican et promus au sacerdoce. — Ils apprennent la mort de leur bien-aimé père et font une visite à leur famille. — Ils reviennent à Rome, puis se retirent sur le mont Argentaro. (1725-1728.)

Remplis de consolation et de joie, Paul-François et Jean-Baptiste se décidèrent à s'adjoindre immédiatement des compagnons pour former l'Institut de la très-sainte Croix et Passion de Notre-Seigneur Jésus-

Christ. Conformément aux vœux de Mgr Cavalieri, ils auraient voulu fonder leur première maison dans son diocèse; mais, malgré de sérieuses et longues recherches, on n'y avait pas encore découvert un local convenable. C'est pourquoi, les deux frères retournèrent dans l'ermitage de Notre-Dame-de-la-Chatne, près de Gaëte. De là, ils écrivirent à l'évêque de Troie pour lui apprendre le succès de leurs démarches auprès du Vicaire de Jésus-Christ, et, en même temps, pour le remercier de ce qu'il avait daigné dire et faire en leur faveur. Le bon Prélat se hâta de leur répondre. Dans sa lettre tout affectueuse, nous lisons, entr'autres, les paroles suivantes : « Oh ! que je suis heureux de savoir qu'avec la bénédiction de Notre-Seigneur, vous pouvez vous réunir et vivre en communauté avec ceux qui voudront imiter votre conduite ! Sans être jaloux de Mgr de Gaëte qui vous possède dans son diocèse, j'envie cependant en Dieu son bonheur : mais j'espère contre toute espérance et la confiance ne me fait point défaut. » Qu'espérait-il ? Une autre de ses lettres nous le dit bien clairement : « Si mes idées ne sont pas téméraires, j'ai l'espoir et la confiance d'avoir, avant de mourir, quelqu'un des vôtres dans mon diocèse, puisque mes péchés me rendent peut-être indigne de vous avoir vous-même. »

Paul-François eût été certainement très-heureux de pouvoir donner satisfaction à Sa Grandeur ; volontiers il serait allé lui-même en personne faire la fondation

si vivement souhaitée. Mais il était retenu par de puissantes considérations : l'ermitage de Notre-Dame-de-la-Chatne lui paraissait très-propre à l'esprit de l'Institut qu'il devait établir ; d'ailleurs, il y avait déjà deux postulants : un prêtre et un jeune clerc. Nous n'avons pas de nombreux détails sur le premier ; nous savons seulement qu'il fut d'abord animé d'une ardente ferveur, mais qu'il s'attiédit peu à peu et finit par se dégoûter de ce nouveau genre de vie. Quant à l'autre, il s'appelait Thomas Ricinelli et déjà il était connu de nos deux Passionistes ; il avait été prié par Mgr Pignatelli de rester auprès d'eux et de pourvoir à leurs besoins pendant leur premier séjour dans cet ermitage. Maintenant, il désirait devenir à jamais leur compagnon.

Paul-François, heureux de voir se former une petite famille autour de lui, excitait les postulants à l'imitation de Jésus crucifié, les instruisant à la fois par ses paroles enflammées et par les exemples lumineux de son austère pénitence. Pour témoigner que l'esprit de solitude était l'esprit particulier de la Congrégation, il donna à l'ermitage le nom de *Retraite* ¹.

Mais il ne goûta pas longtemps cet heureux isolement dont il était si avide ; la bonne odeur de ses

(1) Le Fondateur des Passionistes voulut que toutes les maisons de sa Congrégation fussent placées, autant que possible, loin du bruit et du tumulte, dans des lieux écartés, et qu'on les appelât : Retraites, *Ritiri*.

vertus, le bruit de quelques-unes de ses prédictions qui s'étaient complètement réalisées, son habileté étonnante à pénétrer les consciences attirèrent bientôt presque tous les habitants de Gaëte qui se montraient affamés de le voir et de lui parler. D'autre part, les propriétaires de ce lieu apportèrent des obstacles à la formation d'une communauté religieuse, et plusieurs des personnes qui se trouvaient dans la maison, troublaient l'observance régulière. En outre, nous avons lieu de croire que les deux frères reçurent, à cette époque du cardinal Corradini, l'invitation de se rendre à Rome ; on voulait les mettre à la tête d'un hospice nouvellement bâti. En conséquence, ils songeaient à partir.

Paul-François cependant écrivit à Mgr Cavalieri pour lui exposer la situation dans laquelle ils se trouvaient et lui demander ses sages conseils. Le saint Prélat répondit : « Je pense que ce projet est diamétralement opposé à votre vocation et à ce que le Seigneur a montré vouloir de vous. » Pour leur inspirer des sentiments de confiance, il ajoutait : « Il faut espérer contre l'espérance même... Abraham, père de notre foi, au moment même où il sacrifiait son fils, demeurait convaincu qu'il serait toujours le père des croyants. Mais il y a un exemple plus sublime : Jésus, dans les opprobres de la croix, procura la gloire de son Père. De ces opprobres mêmes le Père tira la gloire du Fils : *Glorificavi et iterum glo-*

rificabo ; et le Fils dans ces mêmes opprobres se proposa et espéra la gloire du Père: *Manifestavi nomen tuum hominibus*. Ayez donc une constance qui ne cède point devant les difficultés. » Enfin il invita très-affectueusement les serviteurs de Jésus-Christ à venir dans son diocèse ; il avait soin de leur désigner quelques lieux qu'ils connaissaient et dans l'un desquels ils pourraient observer leur genre de vie jusqu'à ce qu'on en eût trouvé un autre plus convenable. Après la lecture de cette lettre , Paul-François abandonna la pensée de s'en aller à Rome ; mais il ne put se résoudre à accepter la bienveillante invitation de Mgr l'évêque de Troie. Avec la permission de Mgr Pignatelli, les deux Passionistes et leur postulant se retirèrent dans le pieux sanctuaire de la Madone *della Civita*, situé à deux lieues et demie de Gaëte, sur l'un des sommets escarpés de la montagne septentrionale. Sur ces hauteurs solitaires ils s'adonnèrent avec plus de ferveur que jamais à la contemplation des choses divines. Une lettre de Paul-François à son confesseur nous apprend de quels sentiments et de quels désirs ils étaient animés : « Que la très-sainte Croix de Jésus, notre amour, soit toujours plantée dans notre cœur, afin que notre esprit soit enté sur cet Arbre de vie et qu'ainsi il produise de dignes fruits de pénitence par les mérites de la mort du véritable auteur de la vie!... Quand donc imiterons-nous parfaitement ce divin Rédempteur qui s'est

anéanti lui-même? Quand serons-nous assez humbles pour nous glorifier d'être l'opprobre des hommes et l'abjection des peuples?... Quand nous sera-t-il vraiment pénible d'être estimés et honorés?... »

Pendant que nos trois ermites vivaient dans ces sublimes sentiments, Mgr Cavalieri tomba gravement malade. Après vingt-trois jours de souffrances aiguës qu'il supporta avec une résignation admirable, il entra dans une douce et paisible agonie, recommanda son âme à Jésus crucifié, et rendit le dernier soupir, tenant les lèvres pieusement collées sur un crucifix. C'était le 14 du mois d'août 1726. Ce jour-là même, Paul-François, pendant qu'il se livrait à l'oraison, fut ravi en extase. Il vit l'âme du saint évêque s'envoler au ciel, et, après les premiers élans de l'amour béatifique, adresser d'ardentes supplications à l'auguste Trinité pour l'établissement et les progrès de la Congrégation de la très-sainte Croix et Passion de Jésus-Christ. Et le Seigneur s'empressait de lui faire comprendre qu'il exauçait sa vive prière.

Si les Passionistes avaient perdu sur la terre un ami tendre et dévoué qui, très-probablement, serait devenu l'ornement de leur humble Congrégation, ils avaient désormais dans la cour céleste un puissant intercesseur de plus. Toutefois ils n'espéraient pas que leur œuvre s'implanterait et se développerait, du moins immédiatement, dans le royaume de Naples. Voilà pourquoi sans doute ils résolurent d'aller se

fixer à Rome où les institutions religieuses prennent racine, germent et fructifient comme les plantes dans le terrain qui convient à leur nature. Le 14 septembre, ils se rendirent chez Mgr de Gaëte. Sa Grandeur goûta les raisons qui leur faisaient quitter son diocèse et leur laissa, mais non sans vifs regrets, la liberté de partir.

L'abbé Thomas Ricinelli, peu de jours après son arrivée dans la Ville éternelle, fut atteint d'une maladie qui l'obligea à retourner dans sa famille. Il serait entré plus tard dans l'Institut de la Passion, s'il n'en eût été empêché par sa mère devenue veuve. Il se fit prêtre et vécut assez longtemps pour servir de témoin, quand il fut question d'établir que Paul de la Croix avait porté à un degré héroïque la pratique des vertus.

Quant aux deux frères, le cardinal Corradini les considéra comme des anges qui lui étaient envoyés de Dieu, pour avoir soin des pauvres infirmes dans l'hospice de Saint-Gallican, qu'on venait d'ériger et dont le Pape l'avait déclaré protecteur. Les instances qu'il fit, avec d'autres hauts personnages, furent si pressantes que Paul-François et Jean-Baptiste crurent y voir la manifestation de la volonté divine. « Dieu, écrivit le premier à son confesseur du sanctuaire *della Civita*, Dieu a disposé les choses d'une autre manière; nous nous fixons dans l'hospice de Saint-Gallican, qui nous fournira toujours plus de facilités pour nous sacrifier entièrement au divin Amour.

Chargés de veiller au soin des malades et de faire le catéchisme à toutes les personnes de l'établissement, ils s'acquittèrent de ces devoirs avec un zèle, une exactitude, une charité et un succès extraordinaires. Aussi le cardinal Corradini pensa-t-il naturellement qu'ils pouvaient devenir d'excellents prêtres. Après les avoir interrogés et entendus longuement, il demeura convaincu plus que jamais qu'ils étaient appelés à l'état ecclésiastique. Ils le savaient bien eux-mêmes ; Mgr Cavalieri le leur avait déclaré de la part du Seigneur, comme nous l'avons déjà dit ; mais ils avaient une idée si sublime du sacerdoce, et, en même temps, une si basse opinion de leur personne, qu'ils n'eussent jamais osé, de leur propre mouvement, monter à cette haute dignité. D'ailleurs, d'après une bulle de Benott XIII, ils auraient dû s'obliger par vœu à servir, durant toute leur vie, les pauvres infirmes : ce qui leur paraissait contraire à leur vocation.

Prévoyant les difficultés qu'ils ne manqueraient pas de faire, le cardinal Corradini leur commanda, en vertu de la sainte obéissance, de se préparer à la réception des ordres sacrés, et demanda lui-même à Mgr l'évêque d'Alexandrie les dimissoires nécessaires.

Contraints d'incliner la tête et d'obéir, les deux frères voulurent se perfectionner dans la science requise pour remplir dignement les emplois divers que leur imposerait la nouvelle condition où ils allaient parvenir d'une manière si inattendue. Déjà, grâce à

leur grande aptitude pour les belles-lettres et aux études sérieuses qu'ils avaient faites sous des maîtres habiles et pieux, grâce surtout à leur union intime avec Dieu et à leur méditation fréquente des saintes Écritures, ils avaient acquis la science des saints. Que de preuves n'en avaient-ils pas données ! Mais la théologie n'avait jamais été l'objet spécial de leurs travaux intellectuels. Ils se mirent à l'étudier sous la direction du R. P. Dominique-Marie, mineur observantin profondément érudit et véritablement savant. Et, après quelques mois d'une application soutenue, ils se trouvèrent à même de subir avec distinction les examens qui précèdent la collation des Ordres.

Tous deux reçurent la tonsure le 6 février 1727 ; puis, les ordres mineurs, le 23 et le 24 du même mois ; ils furent ensuite promus au sous-diaconat le 12 avril, et au diaconat le 1^{er} mai. Enfin, le 7 juin suivant, samedi des quatre-temps de la Pentecôte, ils furent ordonnés prêtres dans la Basilique du Vatican, par Benoît XIII lui-même. Paul-François était alors dans la trente-quatrième année de son âge. Le Pape, en lui imposant les mains et en prononçant les paroles : *Accipe Spiritum Sanctum* ¹, lui pressa la tête avec une ferveur extraordinaire. Après l'ordination, joignant les mains et rendant grâces à Dieu, il dit avec effusion de cœur : *Deo gratias!* bien que

(1) Reçois le Saint-Esprit.

ces mots ne se trouvent pas dans le Pontifical romain.

Quelque temps après leur promotion au sacerdoce, Paul-François et Jean-Baptiste apprirent que leur père avait cessé de vivre. Aussitôt ils écrivirent ensemble à leur bonne mère une courte lettre dont voici les principales phrases : « La nouvelle de la mort de notre père nous a causé une grande affliction. Nous avons la ferme confiance qu'il jouit de la gloire du Paradis. Aujourd'hui même nous demandons la permission d'aller passer quelque temps auprès de vous... Demain et les jours suivants, nous dirons la sainte messe pour le repos de l'âme de notre père bien-aimé... » Cette affectueuse lettre était datée du 16 août 1727. Peu après, les deux Passionistes se trouvaient au sein de leur famille, versant la consolation dans les cœurs affligés, donnant des conseils salutaires, recommandant surtout la dévotion à la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Sur la fin du mois de janvier 1728, ils rentrèrent dans l'hospice de Saint-Gallican. Ils ne devaient y séjourner qu'un mois. Atteints tous deux de la fièvre tierce, ils se consumaient peu à peu ; les médecins déclarèrent bientôt que le changement d'air et de demeure leur était absolument nécessaire pour guérir. Dans le même temps, Paul-François et Jean-Baptiste se sentaient puissamment poussés à la solitude, et le premier croyait entendre dans son esprit une voix qui lui disait : « Au mont Argentaro, au mont Argentaro ! »

Instruit de tout cela, le cardinal Corradini y découvrit l'intervention de Dieu et demeura persuadé que les deux frères devaient sortir de l'hospice pour aller enfin établir l'Institut de la Passion. Il demanda lui-même pour eux et obtint la dispense du vœu qu'ils avaient fait, de servir, durant toute leur vie, les malades pauvres. « Son Eminence, écrivait Paul-François, ayant vu que nous n'avions pas de vocation pour cette œuvre, a bien voulu, dans sa grande charité, nous obtenir un bref du très-saint Père, afin que nous puissions nous retirer dans la solitude, reprendre et continuer notre genre de vie. »

Ainsi dégagés de tout lien, pressés par l'attrait de la grâce et obéissant, d'ailleurs, aux autorités les plus respectables, les deux frères prêtres, Paul-François, qui s'appellera désormais Paul de la Croix et Jean-Baptiste, partirent pour le mont Argentario, où ils arrivèrent dans les premiers jours de mars. Ils allaient établir la *Fondation des Passionistes*.

CHAPITRE III.

LA FONDATION. (1728-1746).

I.

Saint Paul de la Croix et son frère s'établissent dans l'ermitage de Saint-Antoine où ils jettent les fondements de la nouvelle Congrégation. — Il leur vient des postulants. — La très-sainte Vierge révèle à saint Paul de la Croix où il doit bâtir la première Retraite. — Commencement des constructions. — Source d'eau miraculeuse. — Les travaux sont suspendus. — Ils sont repris. — Cris et tentatives de l'enfer. — Intervention de l'archange saint Michel. — Les Passionistes sont solennellement installés dans la nouvelle Retraite. — Missions. (1728-1738.)

En quittant la ville de Rome, les PP. Paul de la Croix et Jean-Baptiste avaient l'intention d'aller établir leur résidence dans l'ermitage de l'Annonciation où déjà ils avaient goûté d'ineffables délices. Mais le trouvant occupé, ils se fixèrent, avec l'agrément de l'Ordinaire du lieu, dans un autre ermitage peu distant de celui-là et dédié à saint Antoine. Composé

seulement de deux chambres et d'une chapelle, il était plus petit et par conséquent encore plus incommode que le premier. Néanmoins c'est là que les deux Passionistes jetèrent les fondements de la nouvelle Congrégation, lui donnant pour base l'esprit de pauvreté, de pénitence et de retraite.

Dieu leur envoya bientôt des postulants. Il s'en présenta huit dès la première année. Dans ce nombre il y avait des prêtres, de simples clercs et des laïques. Les deux fondateurs accueillirent ces premiers enfants avec toute la tendresse de leur charité ; et, les considérant comme les pierres fondamentales de leur Institut, ils les travaillaient avec le plus grand soin. Cependant, hélas ! ils n'eurent pas la consolation d'en voir même un seul entrer dans la construction de leur saint édifice, car tous s'en allèrent après un temps plus ou moins long ; ceux-ci, parce qu'ils manquaient de générosité, ceux-là, parce qu'ils n'avaient pas assez de constance ; les autres, parce que leur santé était trop délicate.

Si Paul de la Croix et Jean-Baptiste furent profondément affectés de perdre leurs premiers compagnons, ils ne se laissèrent pas néanmoins abattre ; mais, regardant ce coup comme une épreuve que la Providence leur avait ménagée, ils redoublèrent de confiance, et ils supplièrent humblement le Très-Haut de leur envoyer des sujets qui fussent animés d'une véritable vocation. Leurs vœux si légitimes furent exau-

cés ; après quelques jours, il leur vint des jeunes gens en qui l'on ne savait ce qu'il fallait le plus admirer, des qualités du cœur ou des dons de l'esprit.

Dans cette nouvelle recrue se trouvait un excellent prêtre du diocèse de Soana, qui prit en religion le nom de P. Fulgence de Jésus. Natif de Pereta, il avait eu, quand il n'était que simple laïque, le bonheur d'assister aux prédications du P. Paul de la Croix, et de faire une confession générale aux pieds de ce fervent missionnaire. Depuis lors, il avait éprouvé le désir de se joindre à lui. Doué d'un caractère doux et suave, avide d'austérités, il joua un grand rôle dans la fondation de l'Institut naissant. Il nous sera donné plusieurs fois de le voir à l'œuvre.

Quand le P. Paul de la Croix crut pouvoir compter sur la persévérance de ses nouveaux enfants en Jésus crucifié, il songea à bâtir un édifice plus vaste que l'ermitage de Saint-Antoine, où il était difficile de bien faire l'observance religieuse et de célébrer dignement les cérémonies sacrées. C'était en l'année 1731. Un jour qu'il roulait cette pensée dans son esprit en se promenant seul sur le versant de la montagne qui regarde Orbetello, il s'arrête tout à coup, se tourne vers la ville et se met à genoux pour adorer, comme il en avait la coutume, Jésus-Hostie renfermé dans le tabernacle des églises qu'il aperçoit ; puis, poussé par les inspirations de sa dévotion à la très-sainte Vierge, il se prend à réciter les litanies de Notre-Dame de

Lorette. Soudain, il se sent ravi en une douce extase; la Reine du Ciel lui apparut et lui révèle clairement *que la première maison et la première église des Passionistes doit se construire en ce lieu même.*

Assuré désormais de la volonté divine, le P. Paul de la Croix s'empresse d'en informer les autorités et les notables d'Orbetello et de leur adresser une humble supplique. Il implorait de leur charité la concession du terrain nécessaire, et, avec cette concession, des secours aussi abondants que possibles. Les représentants de la cité se réunirent immédiatement en conseil, délibérèrent sur le projet qui leur était soumis et résolurent, d'un commun accord, de le mettre à exécution.

Cependant deux ans s'écoulèrent sans qu'on fit autre chose que préparer quelques matériaux. Mais en 1733 on se mit très-activement à l'œuvre. Voici à quelle occasion : le P. Paul de la Croix venait de donner une mission à Orbetello; ses prédications avaient été accompagnées de grands prodiges et couronnées du succès le plus complet : tout scandale avait cessé; les femmes, même les plus légères et les plus éhontées, étaient devenues graves et modestes; tous les pécheurs avaient été gagnés à Jésus-Christ, si endurcis et si invétérés qu'ils fussent dans le vice : de nombreux témoins l'ont attesté juridiquement. Après un tel résultat, chacun pensait que le P. Paul de la Croix était un vrai saint et qu'il y

avait grand avantage à l'avoir pour voisin. Aussi n'eut-il qu'à dire quelques mots, le jour même où il termina les exercices spirituels, et tous les habitants d'Orbetello se montrèrent jaloux de répondre à son appel. Une somme très-considérable fut bientôt recueillie, provenant d'offrandes volontaires ; toutes les autorisations nécessaires furent obtenues, et la pose de la première pierre put se faire solennellement, le 4 mars 1733.

Saint Paul de la Croix était déjà parti pour une mission qu'il avait promis de prêcher à Piombino, pendant le carême. Le P. Jean-Baptiste, son frère, dut surveiller les travaux. Voyant qu'il fallait aller puiser l'eau à une grande distance et que, partant, le transport causait à la fois beaucoup de dépenses et de retard, il eut recours au Seigneur. Animé d'une foi vive, sûr, pour ainsi dire, d'obtenir un miracle, il prit un jour la croix et se rendit en procession avec ses religieux auprès des constructions commencées ; là, après avoir adressé une fervente prière au Tout-Puissant, il ordonna de creuser la terre. Chose merveilleuse ! il en jaillit à l'instant une source abondante d'eau limpide, qui, depuis lors, a toujours coulé sans interruption. Encouragé par la vue de ce prodige, les ouvriers redoublèrent d'activité ; et déjà, lorsque le P. Paul revint de Piombino, les murs s'élevaient à plus de deux mètres au-dessus du sol.

Mais, hélas ! quelque temps après, l'autorisation de bâtir fut retirée, et les Passionistes reçurent l'ordre formel de cesser immédiatement leurs constructions. La cour de Naples, de qui relevait alors le mont Argentaro, avait changé de vice-roi. Or, le nouveau prince s'opposait à la continuation des travaux commencés. En vain le P. Paul de la Croix se rendit-il lui-même au palais royal, pour solliciter la permission de conduire sa bâtisse à bon terme ; son humble supplication ne fut point prise en considération. D'ailleurs l'Italie presque tout entière devint le théâtre d'une guerre effrayante. Occupée par les Autrichiens, elle fut attaquée en même temps, au nord par la France et la Sardaigne, et au sud par l'Espagne.

Contraint, durant plus de deux années, de renoncer à toute construction matérielle, le fondateur des clercs déchaussés de la Passion ne s'occupa plus que des âmes qui sont les temples spirituels de Dieu. Il eut la consolation d'évangéliser plusieurs diocèses et de ramener au bercail du souverain Pasteur une multitude considérable de brebis égarées.

Mais, à partir du mois de février 1735, il ne s'éloigna plus d'Orbetello ; il pensait que son ministère y était très-utile, sinon absolument indispensable.

Marchant de victoire en victoire, l'Infant d'Espagne avait conquis tout le royaume de Naples et s'était fait couronner solennellement roi des Deux-Siciles, sous le nom de Charles III. Non content de cet éclatant

triomphe, il voulut aussi s'emparer des villes de la Toscane que les Autrichiens occupaient encore. Déjà l'armée espagnole était campée au pied du mont Argentaro; déjà elle assiégeait Orbetello et la forteresse du mont Philippe.

Etranger à tout esprit de parti, heureux de pouvoir exposer sa vie pour sauver des âmes, saint Paul de la Croix accourut tour à tour au milieu des Autrichiens et des Espagnols pour prodiguer ses soins aux malades et aux blessés, mais surtout pour entendre leurs confessions et les préparer à paraître devant le Souverain Juge. Il se conduisit avec tant d'impartialité, il se livra si uniquement au ministère sacré, qu'en se conciliant l'estime et l'affection des assiégeants, il ne perdit point celles de leurs ennemis.

Sur la fin de juillet, ceux-ci furent contraints de déguerpir et la paix fut rendue au pays. Alors le fondateur des Passionistes songea à reprendre les constructions interrompues. L'autorisation fut accordée, grâce au général De las Minas, et les travaux recommencèrent immédiatement.

Comme il fallait encore de fortes dépenses et que la guerre avait ruiné les contrées voisines, le P. Paul de la Croix résolut de recourir à la munificence royale de Charles III; il partit sur-le-champ pour Naples avec son frère Jean-Baptiste. L'excellent monarque leur fit l'accueil le plus gracieux, approuva hautement leur fondation et leur donna mille francs. Cette

somme était suffisante à l'achèvement de la maison et de l'église. Pleins de reconnaissance et de joie, les deux frères revinrent promptement au mont Argentaro, et, afin d'accélérer les travaux, ils apportaient eux-mêmes, avec leurs novices, les matériaux nécessaires.

Pendant la malveillance tenta de s'opposer, à son tour, aux constructions et même de démolir celles qui étaient faites. Bien que le P. Paul de la Croix fût universellement estimé et vénéré, le démon, auquel cette œuvre déplaisait souverainement, parvint à lui susciter des ennemis. Quelques-uns cherchèrent à le discréditer auprès du cardinal Altieri, abbé commandataire du lieu ; d'autres, plus criminellement audacieux, voulaient à la fois faire disparaître et la fondation et le fondateur.

Pour apprécier la peine que le P. Paul de la Croix souffrit en cette occurrence, et sa parfaite soumission à la volonté divine, il suffit de lire quelques fragments de deux lettres qu'il écrivit à des personnes d'une haute vertu : « O Dieu ! disait-il dans l'une, qu'elle n'est pas la rage du démon ! Quel fracas ne font pas les mauvaises langues ! Je ne sais où me tourner et le Seigneur sait en quel état je suis. Les démons, disait-il dans l'autre, nous persécutent par malice et les hommes avec de bonnes intentions, j'aime à le croire. Il suffit ; il faut prier beaucoup, parce que les tempêtes s'élèvent de toutes parts et qu'il souffle beau-

coup de vents contraires. Que Dieu soit béni ! Oh ! si vous saviez dans quels flots orageux le pauvre Paul est plongé ! Ah ! la verge divine me frappe d'une manière indicible, et je crains que cela n'aille toujours croissant... Priez le Seigneur de me châtier avec miséricorde et de sauver mon âme qui lui a tant coûté. »

Cependant enfin Dieu allait mettre un terme aux épreuves de saint Paul de la Croix. Deux fois, il est vrai, des hommes furieux gravirent la montagne, bien résolus d'incendier la bâtisse et de mettre à mort l'architecte ; mais deux fois aussi ils s'enfuirent à toutes jambes ; car l'Archange Michel leur avait apparu tenant dans sa main une épée flamboyante et prenant ouvertement la défense du saint Fondateur, ainsi que de son œuvre.

Quand l'édifice fut terminé, le P. Paul de la Croix en donna connaissance à Mgr Crescenzi qui lui conservait toujours une très-grande affection. Grâce aux instances de cet illustre Prélat et du cardinal Corradini, le Souverain Pontife Clément XII expédia, le 31 août 1737, un Bref par lequel il reconnaissait comme oratoire public l'église des Passionistes dédiée à la Présentation de la très-sainte Vierge, sur le mont Argentaro, et donnait à ces Religieux, dans l'intérêt du peuple, l'autorisation d'y administrer les sacrements et d'y célébrer toutes les fonctions ecclésiastiques. De son côté, le cardinal Altieri pria son vicaire général d'Or-

betello de vouloir bien faire la bénédiction solennelle du nouvel établissement. La cérémonie fut fixée au 14 septembre, fête de l'Exaltation de la très-sainte Croix. La nouvelle s'en répandit très-rapidement dans tout le voisinage. Aussi vit-on accourir une multitude considérable de personnes de tout âge et de toute condition. Les officiers espagnols voulurent y assister eux-mêmes à la tête de leurs troupes, et les échos de cette sainte solitude, qui devaient bientôt ne plus répéter que les pieux accents de la prière, résonnèrent alors du bruit imposant d'une musique guerrière.

A l'heure convenue, le P. Paul de la Croix sortit de l'ermitage Saint-Antoine, portant la croix, ayant une corde au cou et sur la tête une couronne d'épines. Il était suivi de huit autres Religieux, dont quatre prêtres et quatre frères laïcs, ainsi que d'un postulant qui désirait prendre le saint habit. Ils marchaient tous d'un pas lent et grave, les pieds nus, la tête découverte, les yeux baissés vers la terre, chantant les litanies des saints. Chacun des assistants était profondément ému, quelques-uns même jusqu'à verser des larmes. Arrivé dans l'église, le pieux Fondateur fit un discours analogue à la solennité. Toutes ses paroles témoignaient de la sainte allégresse qui remplissait son cœur et de la vive reconnaissance qu'il éprouvait à la fois envers le Dieu de toute bonté et envers tous ceux qui avaient concouru à son œuvre. Après cette touchante allocution eut lieu la bénédic-

tion de la chapelle, ensuite l'oblation de l'auguste sacrifice. Enfin les Religieux firent leur entrée dans la nouvelle retraite, qui fut bénite à son tour.

Pendant les dix années que nous venons de parcourir, les P.P. Paul de la Croix et Jean-Baptiste ne s'étaient pas exclusivement consacrés à former des Novices et à leur préparer un logement convenable. De temps en temps aussi, ils étaient descendus de leur chère montagne, tantôt l'un, tantôt l'autre, et tantôt tous deux à la fois, pour exercer le saint ministère. Après avoir prêché dans tous les alentours, ils avaient évangélisé les diocèses de Soana et d'Acquapendente, presque tout le littoral du patrimoine de Saint-Pierre et de la Toscane, ainsi que les îles d'Elbe, de Giglio, de Caprera, etc. Toutes leurs missions avaient été accompagnées de bénédictions abondantes et avaient produit beaucoup de bien dans les âmes. Souvent le Très-Haut avait opéré de vrais miracles pour confirmer et rendre plus efficace la parole de ses ministres dévoués. Informé du succès prodigieux de leurs innombrables travaux, le Souverain-Pontife, Clément XII, voulut leur témoigner sa vive satisfaction ; le 22 janvier 1733, il leur adressa un Rescrit par lequel il les décorait tous deux du titre de Missionnaires Apostoliques.

II.

Benott XIV approuve les Règles par un rescrit, et fait l'éloge de la Congrégation. — Première cérémonie de la profession religieuse. — Nouvelle fondation. (1738-1744.)

Tout en s'appliquant à former des Novices, à bâtir une Retraite et à prêcher des missions, saint Paul de la Croix n'avait pas négligé une autre affaire encore plus importante pour le Fondateur d'un Institut religieux. Désireux de donner à sa Congrégation naissante les garanties les plus solides de succès et de stabilité, il avait fait tout ce qui dépendait de lui pour obtenir l'approbation des Règles. Mais Clément XII, qui pourtant l'estimait et l'affectionnait beaucoup et qui lui avait accordé de grands privilèges, ne voulut jamais lui octroyer celui-ci. Une telle faveur devait être chèrement achetée. Vainement le pauvre Père avait accompli jusqu'à cinq fois le voyage *ad limina apostolorum*; toujours ses démarches avaient échoué. Seulement, la dernière fois, il avait aperçu un rayon lointain d'espérance; pendant qu'il était en oraison dans l'église de Saint-Charles *al corso*, il avait entendu au fond de son âme une voix mystérieuse qui lui disait : « Cette fois encore tu n'obtiendras rien, mais ensuite tu réussiras à la première tentative nouvelle. » Et il était revenu à sa chère retraite de la Présentation.

Là, il attendait avec patience, tout en l'appelant avec ardeur, le jour marqué dans les décrets éternels, lorsqu'au mois d'août 1740, il apprit que le cardinal Prosper Lambertini venait d'être élevé sur la chaire de Saint-Pierre sous le nom de Benoit XIV. Aussitôt, il éprouva en lui-même un sentiment ineffable de consolation dont nous trouvons l'expression dans une lettre qu'il s'empessa d'écrire au comte Garagni, digne prêtre de Turin, qui résidait à Rome : « Pour parler en confiance à votre Illustrissime Seigneurie, lui disait-il, je lui assure que, lorsque j'ai reçu l'heureuse nouvelle de l'exaltation du cardinal Lambertini, quoique je ne connaisse point ce personnage, j'ai senti dans mon cœur un mouvement extraordinaire, que je n'avais jamais éprouvé en pareille conjoncture, et qui m'a rempli d'une très-vive espérance. » Qu'espérait le grand serviteur de Dieu ? Que ce Pape *relèverait la piété si déchuë au sein du christianisme et qu'il accorderait les faveurs nécessaires à l'établissement et à la propagation de l'humble Institut.* Aussi se hâta-t-il d'écrire au cardinal Charles Rezzonico qui l'honorait d'une singulière bienveillance, et avec lequel il avait lié connaissance par l'intermédiaire de Mgr Crescenzi. Il le suppliait de vouloir bien parler au très-saint Père en faveur de la nouvelle Congrégation. Peu de jours après il reçut cette précieuse réponse : « J'allai hier me jeter aux pieds de Sa Sainteté et lui donnai en raccourci une idée de votre pieux Institut, ainsi

que de la fin pour laquelle il se fonde et du grand bien qu'il fait. J'ajoutai que l'extension en serait fort utile et qu'elle s'effectuera certainement quand le Saint-Siège aurait approuvé vos Constitutions. Le Pape entendit cet exposé avec un extrême plaisir ; puis il me chargea de mander à Rome quelqu'un de vous avec votre manuscrit, et il me dit qu'il espérait pouvoir vous donner satisfaction. »

Ravi de joie à la lecture de ces courtes lignes, saint Paul de la Croix courut lui-même à Rome, où il arriva le 13 novembre. Admis à l'audience du Souverain-Pontife, il se présenta avec les sentiments de la plus profonde humilité et de la plus respectueuse vénération. L'examen des Règles fut confié à une Congrégation spéciale qui se composait des cardinaux Corradini et Rezzonico et du comte Garagni. Le suppliant ne pouvait désirer une meilleure chose ; chacun de ces prélats avait une affection toute particulière pour lui, et tous trois étaient également remarquables par leur savoir et leurs vertus. Assuré, pour ainsi dire, que ses vœux allaient être enfin exaucés, mais sachant que l'examen de son manuscrit prendrait un temps assez considérable, il repartit pour sa bien-aimée solitude.

Quelques mois après, il apprenait que les examinateurs avaient discuté chaque point de ses Constitutions avec toute la maturité, toute l'application et toute la sagesse requises pour une affaire de si haute

importance ; qu'ils avaient apporté quelques légers adoucissements à certaines austérités qui leur avaient paru par trop pénibles, et que, le 30 avril 1744, ils avaient émis un vote favorable ; qu'ensuite le Vicaire de Jésus-Christ avaient ordonné des prières publiques et privées à faire dans la ville de Rome, selon ses intentions, pendant quinze jours ; qu'enfin le 15 mai, il avait approuvé, par un Rescrit Apostolique, les Règles des Passionistes, et qu'à cette occasion, il avait fait le plus bel éloge de l'Institut, car il avait déclaré qu'il le regardait comme très-utile à la gloire de Dieu et à la sanctification des âmes, à cause de son vœu spécial de propager parmi les fidèles la dévotion aux opprobres et aux souffrances du très-saint Rédempteur et il avait ajouté : « Cette Congrégation de la Passion aurait dû être établie la première et elle a été la dernière à venir. »

Après une si haute approbation, tous les Religieux qui portaient le saint habit déjà depuis plus d'un an, se préparèrent, par une retraite de dix jours, à prononcer les vœux perpétuels. Ce fut le 4 juin 1744, qu'ils eurent la douce consolation de se consacrer irrévocablement à Dieu.

Quand les Novices prêtres eurent dit leurs messes, à l'une desquelles les autres Novices firent la sainte communion, ils se rangèrent tous autour de l'autel, s'étendirent par terre pour marquer leur mort au monde et restèrent dans cette touchante position

pendant la lecture de la Passion selon saint Jean. Aux paroles *Tradidit spiritum*¹, le P. Paul de la Croix se leva et prononça, en pleurant, les trois vœux de Pauvreté, de Chasteté et d'Obéissance, ainsi que la vœu d'exciter dans le cœur des fidèles la dévotion à la Passion du très-saint Rédempteur. Ensuite, il reçut la profession de ses chers fils en Jésus crucifié.

Lè P. Paul de la Croix était le seul qui eut déjà renoncé au nom de sa famille pour en prendre un autre plus conforme à sa vocation. Ses compagnons firent un pareil échange dès ce moment solennel.

Enfin le pieux Fondateur décora sa poitrine et celle de ses enfants d'un *Signe* sacré semblable à celui que la très-sainte Vierge portait lorsqu'elle lui apparut et qu'elle lui dit : « C'est ainsi que tu dois te vêtir toi-même, et former une Congrégation. »

A l'exemple de leur saint Patriarche, les Passionistes n'attachent ce *Signe vénérable* à leur habit que dès le jour de leur profession religieuse.

A partir de cette époque, les vocations furent plus nombreuses, et quelques sujets de grand mérite vinrent, entr'autres, s'enrôler dans la jeune légion des soldats de Jésus crucifié. Nous ne citerons que le P. Marc-Aurèle du très-saint Sacrement dont le nom se mêlera plus d'une fois encore à notre récit.

(1) Joan. 19, 30.

C'était un prêtre très-pieux et très-savant, toujours altéré de mortification et de pénitence, quoiqu'il fût d'une complexion fort délicate. Saint Paul de la Croix a dit de lui dans une de ses lettres : « Croyez-moi, c'est un excellent ouvrier propre aux missions et à tout. Oh ! quelle grande providence ! »

Animés par les discours des deux frères et plus encore par leurs exemples, ainsi que par ceux des autres profès, ces novices menaient une vie si fervente et si austère, si retirée et si silencieuse, que l'on croyait voir reflourir, sur le mont Argentaro, la sainteté des anciens Anachorètes.

Cependant les Pères qui étaient à même d'exercer le saint ministère, allaient de temps en temps donner des missions. Pendant le mois d'avril 1742, le saint Fondateur fut appelé Vetralla, et il obtint des résultats si éclatants, qu'on se montra jaloux de faire une fondation pour fixer les Passionistes dans le pays. A cette fin, le conseil général se réunit en séance le 20 mai, et l'un des principaux membres harangua ses collègues en ces termes : « Chacun de nous, Messieurs, sait parfaitement bien quels avantages spirituels notre peuple a retirés de la mission que nous a prêchée le célèbre missionnaire Paul de la Croix. Par là, nous pouvons juger combien nous gagnerions, si, comme on peut l'espérer, ce bon Père consentait à s'établir près de nous avec les siens, et qu'il daignât accepter pour une de ses Retraites notre ermitage de Saint-

Ange. C'est pourquoi je serais d'avis que MM. les premiers Magistrats lui fissent connaître le désir général de cette population, et qu'en même temps, ils employassent tous les moyens capables de le déterminer à venir dans notre solitude avec ses religieux. »

Déjà, avant même que cet orateur eût pris la parole, tous les autres conseillers partageaient son sentiment. Aussi fut-il unanimement décidé qu'on écrirait immédiatement au Fondateur des Passionistes. L'ermitage qu'on lui proposait, avait été jadis habité par des Bénédictins. Composé d'une maison et d'une chapelle qu'environnait une vaste forêt, et dédié à l'archange saint Michel, il était situé à une lieue de Vetralla, sur le mont Fogliano. Nulle position n'était plus propre que celle-là à favoriser l'esprit d'oraison et de solitude. Quoique saint Paul de la Croix prévît qu'il serait très-difficile d'obtenir toutes les autorisations nécessaires pour cette fondation, il l'accepta, plein de confiance en Dieu, et résolu d'user de tous les moyens humains qui seraient à sa disposition.

Les obstacles ne manquèrent point, aussi s'écoula-t-il près de deux années sans que l'affaire se conclût. Mais les puissantes protections ne firent pas défaut non plus ; on vit, entr'autres, les cardinaux Colonna di Sciarra et Rezzonico, le respectable chanoine dom Biagio Pieri, natif de Vetralla, et le comte Garagni adresser au zélé Fondateur des Clercs déchaussés de la Passion les lettres les plus encourageantes et user

de toute leur influence pour assurer le succès de son œuvre. Enfin, le 29 décembre 1743, Benott XIV lui-même chargea la Congrégation du bon Gouvernement d'écrire à M. le Gouverneur de Vetralla. Aussitôt que celui-ci connut le désir bien formel du Vicaire de Jésus-Christ, il céda l'ermitage de Saint-Michel au P. Paul de la Croix.

Pendant que cette fondation se négociait, le cardinal Albani en avait proposé une autre à établir dans le diocèse d'Orte, sur le territoire de Soriano, qui était un des nobles fiefs relevant de sa famille.

Après s'être assuré l'assentiment du pieux Instituteur de la jeune Congrégation, Son Eminence, de concert avec le cardinal Alexandre, s'était adressé au Souverain-Pontife. Benott XIV avait pris l'affaire à cœur, autant par intérêt pour l'Institut qu'il venait d'approuver que par condescendance pour les illustres suppliants ; sur ses ordres, le cardinal Valenti, secrétaire d'état à Rome, avait écrit, le 11 décembre 1743, deux lettres de recommandation, dont l'une au Gouverneur de Soriano et l'autre à l'Evêque d'Orte. Nous citons la seconde parce qu'elle indique l'origine de la fondation dont il s'agit ici. En voici la teneur : « Le très-saint Père a été informé que le cardinal Saint-Clément avait préposé des prêtres séculiers de l'administration spirituelle de l'église de Saint-Eutice qui se trouve sur le territoire de Soriano, dans votre diocèse d'Orte, mais que ces Messieurs ont dû partir

après avoir fait beaucoup de bien dans les environs. Pour continuer le soin des âmes dans ce béni sanctuaire, Sa Sainteté a résolu d'y établir des Religieux d'une Congrégation naissante, appelée de la Passion de Jésus-Christ. Toutefois, avant de rien exécuter, elle a voulu connaître le sentiment du susdit Cardinal, lequel a témoigné combien il était heureux et reconnaissant de cette sainte détermination. C'est pourquoi le très-saint Père m'a chargé d'en instruire Votre Grandeur, et de déclarer qu'il supplée, en vertu de son autorité Apostolique, à tous les consentements qu'on prétendrait nécessaires et particulièrement à celui des Religieux mendiants qui vivent dans le voisinage... Votre Grandeur devra donc, par son autorité propre, ordonner, favoriser et établir cette sainte œuvre, et accomplir promptement la volonté de Sa Béatitude. »

Mgr l'évêque d'Orte éprouva une indicible consolation en apprenant que le Seigneur daignait envoyer de bons ouvriers dans sa vigne mystique. Il exprima sa profonde gratitude d'abord au Souverain-Pontife, puis au P. Paul de la Croix ; et, avant même d'avoir vu les Religieux destinés à la Retraite de Saint-Eutice, il leur donna la faculté d'entendre les confessions et de distribuer le pain de la parole divine. De son côté, Monsieur le Gouverneur de Soriano avait répondu aussi favorablement qu'on pouvait le désirer.

Toutes ces négociations étant heureusement terminées, le saint Fondateur des Passionistes entreprit, au mois de janvier 1744, le voyage de Rome. Il allait offrir ses remerciements les plus humbles et les plus sincères au Pape qui se montrait si bienveillant pour l'humble Institut de la Passion, ainsi qu'aux éminents cardinaux qui mettaient tous leurs soins à le propager. Il implora en même temps et obtint de Sa Sainteté la faveur de pouvoir admettre à la profession religieuse certains Novices qui n'avaient pas encore une année entière de probation et que pourtant il se proposait d'envoyer à l'une ou à l'autre des deux nouvelles Retraites. Puis, pressé par le cardinal Saint-Clément, dont le désir était qu'une mission fût prêchée à Soriano avant la fondation arrêtée, il se rendit, avec le P. Jean-Baptiste, chez Mgr l'évêque d'Orte qui leur témoigna la plus vive affection, et de là à Soriano où les fatigues de ces excellents apôtres furent couronnées du plus consolant succès.

Leurs travaux achevés, les deux frères partirent, sans délai, pour le Mont-Argentaro; le 4^{er} mars, les fervents Novices eurent le bonheur de prononcer leurs vœux perpétuels entre les mains de leur bien-aimé père, Paul de la Croix. Le lendemain, celui-ci descendit la montagne emmenant une colonie de neuf Religieux; ils voyageaient tous à pied. Dans la matinée du 6, ils arrivèrent à Vetralla, et entrèrent dans l'église collégiale de cette ville pour y adorer le très-

saint Sacrement. De là, ils se dirigèrent processionnellement, suivis d'une foule considérable, vers l'ermitage Saint-Ange; ils en prirent possession après la messe chantée. La moitié de la colonie devait y rester avec le P. Jean-Baptiste de Saint-Michel qui en était établi supérieur. L'autre moitié partit le jour suivant pour Soriano, conduite par le vertueux Fondateur lui-même. L'installation solennelle eut lieu, dans la soirée, au milieu d'un concours immense. Cette Retraite de Saint-Eutice eut pour premier supérieur le P. Marc-Aurèle, qui plus d'une fois y trouva l'occasion d'étancher son inextinguible soif de mortifications et de pénitences.

III.

Saint Paul de la Croix se rend à Rome pour demander un Bref apostolique en confirmation de son Institut. — Il reprend la route du mont Argentario avec un postulant. — Il tombe malade. — Sa correspondance avec les cardinaux chargés de l'examen des Règles. — Il part de nouveau pour Rome. — Les Règles sont confirmées par un Bref. — Approbation des rites usités pour la vêtue et la profession religieuse. — Armoiries des Passionistes. — Actions de grâces. (1744-1746.)

Heureux de voir son Institut se multiplier et s'étendre sous la haute protection du Vicaire de Jésus-Christ et de plusieurs autres grands personnages, saint Paul de la Croix voulut en consolider encore davantage l'établissement. Il pensait, avec

raison, qu'un simple Rescrit ne suffirait pas pour le constituer d'une manière stable et permanente, et il désirait obtenir un Bref Apostolique qui le confirmât définitivement. Il se rendit donc à Rome. Là, il recourut tout d'abord, avec autant de confiance que d'humilité, à la puissante bienveillance du cardinal Albani qui lui avait déjà donné des marques éclatantes de son affection et de son dévouement. Ce charitable Prélat se chargea volontiers de parler au très-saint Père et de lui présenter la supplique qu'avait rédigé le pieux Fondateur des Passionistes. Benoit XIV parut plus que jamais disposé à favoriser la Congrégation naissante. Il pria immédiatement le cardinal Albani lui-même de faire, de concert avec les cardinaux Gentili et Besozzi, un nouvel examen des Règles, encore plus profond et plus rigoureux que le premier.

Quand Mgr Crescenzi, qui était devenu évêque de Ferrare et cardinal de la sainte Eglise, eut connaissance de ce choix, il écrivit à celui qu'il aimait toujours bien tendrement depuis qu'il l'avait vu dans la Basilique de Saint-Pierre. « Vous n'avez, lui disait-il, qu'à vous applaudir de ce que le Souverain-Pontife a confié la révision et l'examen de vos Constitutions à Leurs Eminences les cardinaux Albani, Gentili et Besozzi. Remplis de vertu et de piété, ces trois Prélats recevront de Dieu une assistance toute spéciale dans cette affaire. J'ai écrit au second en votre fa-

veur, le priant de communiquer ma lettre à ses éminents collègues. »

Cependant de nombreuses difficultés surgirent sous les yeux des savants examinateurs. Pour les résoudre ou les aplanir, saint Paul de la Croix dût séjourner longtemps à Rome, faire une infinité de courses, écrire une foule de lettres et s'exposer à beaucoup de souffrances.

L'année 1744 venait de finir, et les trois cardinaux n'avaient pas encore achevé leur consciencieux travail. Néanmoins, l'auteur des Règles se décida à retourner parmi les siens. Il venait d'acquérir un sujet distingué qu'il voulait lui-même conduire au Noviciat. C'était Dom Tommaso Struzziéri, issu d'une illustre famille de Sinigaglia, prêtre très-instruit et très-pieux, qui avait déjà prêché beaucoup de missions et qui savait admirablement bien s'insinuer dans les cœurs pour les exciter au repentir et les gagner à Jésus-Christ. En religion il fut nommé P. Thomas du Sacré-Côté de Jésus.

Ils partirent à l'époque la plus rude de l'hiver. Comme saint Paul de la Croix était très-légerement vêtu, il souffrit excessivement du froid. A peine arrivé sur le mont Argentaro, il fut assailli de douleurs atroces dans tout son corps et spécialement dans les flancs et dans les reins. Ses fils craignaient de le perdre. Pour lui procurer tous les remèdes et les soulagements possibles, ils consentirent à se passer

de sa présence qui leur était si chère. Ils le transportèrent à Orbetello, chez un pieux et dévoué bienfaiteur. Le pauvre malade dut y rester six mois entiers, cloué sur un lit de souffrances. Pendant ce laps de temps, il eut toujours une peine extrême à prendre tant soit peu de nourriture ; durant quarante jours et quarante nuits, il lui fut absolument impossible de trouver un seul instant de repos ; d'autant plus qu'aux douleurs corporelles s'ajoutaient d'effroyables délaissements d'esprit dans lesquels Dieu paraissait se plaire à le plonger. Cependant le pauvre patient supportait tout cela avec résignation et amour, soit pour accrottre ses mérites, soit pour attirer sur son œuvre les bénédictions du Seigneur.

Il semblait même oublier ses propres maux pour ne s'occuper que de son cher Institut. Bien qu'accablé par la maladie, il écrivait fréquemment aux cardinaux examinateurs, tantôt pour leur donner des éclaircissements sur quelques articles dont ils ne saisissaient pas toute la portée, tantôt pour appuyer et maintenir des points qu'ils auraient voulu retrancher ou modifier. Sa Règle portait, entr'autres choses, que, « en vertu du vœu de pauvreté, il ne serait jamais permis de posséder, à quelque titre que ce fût, d'autre immeuble, qu'un jardin, une prairie et une forêt ou un bosquet, annexés à la maison, ni d'avoir, soit en commun, soit en particulier, d'autres revenus certains et stables. »

Or, il apprit un jour qu'il était question d'accorder aux maisons d'étude la faculté d'avoir des rentes fixes. Soudain, dans son zèle et son affection pour la sainte pauvreté, il écrivit au cardinal Albani une lettre, pleine de déférence, il est vrai, mais en même temps si forte de raisonnement et si persuasive, qu'on ne songea plus à faire le changement projeté.

Aussitôt que le vénérable malade put quitter le lit et marcher un peu, il se retira sur le mont Argentaro parmi ses bien-aimés enfants, avec lesquels il passa quelques mois ; ensuite, quoiqu'il fût à peine convalescent, il partit de nouveau pour Rome, au mois de janvier 1746. Pendant deux mois encore, il fut obligé à beaucoup de démarches qui lui offrirent maintes occasions de souffrir. Enfin, pourtant, le 31 mars, tout était réglé, et le pieux fondateur avait la douce consolation de pouvoir écrire au P. Fulgence : « Grâce à Dieu, le lundi de la Passion, 28 de ce mois, jour dont l'Évangile contient ces paroles : *Si quis sitit, veniat ad me et bibat*, le Vicaire de Jésus-Christ a apposé sa signature à la minute du Bref qui confirme nos Règles... J'allai hier de nouveau me jeter aux pieds du très-saint Père pour le remercier... Je le priai de nous exempter de tous frais ; il me répondit qu'il en parlerait au cardinal Passionei, secrétaire des Brefs. Je ne vous dis rien de cette providence admirable de Dieu qui n'a pas permis, malgré les démarches les plus actives, que cette faveur nous fût octroyée

avant la semaine de la Passion. Ceci est bien mystérieux. Que Votre Révérence se le rappelle : il en fut de même pour l'ouverture de notre Retraite sur le mont Argentaro. Malgré tous nos efforts, il ne nous fut possible d'y faire notre entrée solennelle et d'y célébrer l'auguste sacrifice que le jour de l'Exaltation de la très-sainte Croix. *Nos autem gloriari oportet in cruce Domini nostri Jesu Christi.* Pour nous, nous devons mettre notre gloire dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ : voilà ce qui fut chanté la première fois dans notre église. Ce sont là des choses merveilleuses dont il faut garder la mémoire comme de plusieurs autres... Le Bref ne pourra être expédié que le dimanche de Quasimodo. Son Eminence me l'enverra... Tout ira bien, nous aurons les indulgences... Dieu est venu à mon aide, et, je peux le dire, c'est un vrai miracle de sa divine miséricorde que cette affaire se soit traitée si favorablement et si vite. Je songerai à fixer les jours d'actions de grâces solennelles. Ne laissons pas, en attendant, de louer et de remercier tous le Très-Haut. »

Le bref, qui commence par ces mots : *Ad pastoralis*, fut expédié le 18 avril, et le P. Paul de la Croix, qui se trouvait dans la retraite de Saint-Eutice près de Soriano, le reçut vers le milieu du mois de mai, des mains mêmes du cardinal Albani.

Les rites usités pour la vêtue et la profession religieuses devinrent bientôt l'objet d'un examen spécial et furent approuvés à leur tour.

Saintement fier de ces hautes approbations, le pieux Fondateur pensa que sa Congrégation était, par la grâce de Dieu, assez noble et assez considérable pour avoir des armoires et une devise particulière. Il prit pour devise ces paroles : *Passio Domini nostri Jesu-Christi sit semper in cordibus nostris* : Que la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit toujours dans nos cœurs ; et pour armoires un sceau semblable au *signe* qu'il portait déjà lui-même sur la poitrine, avec une branche de palmier à droite et une branche d'olivier à gauche. Tout est significatif dans ce pieux blason. Le cœur et la croix qui le surmonte, ainsi que les trois clous et les mots qu'il enserme, sont de couleur blanche, « pour marquer combien il faut que soit pur et candide le cœur qui doit porter écrit le très-saint nom de Jésus. ¹ » Ils reposent sur un fonds noir, couleur de la tunique et du manteau, parce que tout Passioniste « est tenu de porter le deuil en mémoire de la Passion et de la mort de Jésus, dont il ne doit jamais manquer de conserver un continuel et douloureux souvenir. ² » Quant aux branches, elles expriment, l'une, la victoire que le divin Rédempteur a remportée en mourant sur la croix ; l'autre, la paix qu'il a portée au monde en le réconciliant avec Dieu.

Au mois de juin, le vénérable Fondateur ordonna

(1) Paroles de Dieu à saint Paul de la Croix (voir page 8).

(2) Paroles de saint Paul de la Croix (Préface des Règles).

le Triduum d'action de grâces à faire dans chacune des trois retraites déjà établies. Nous citons une partie de la lettre qu'il adressa, dans ce but, au P. Fulgence, en date du 23 juin : « Le jour de la commémoration de saint Paul, 30 du courant, ayez la charité de commencer le Triduum solennel *pro gratiarum actione*, avec exposition du très-saint Sacrement. Que tous les Religieux s'approchent du banquet sacré chacun de ces trois jours; et le jour de la Visitation de la très-sainte Vierge, qui sera le dernier du *Triduum*, veuillez chanter la messe pour remercier le Seigneur. Priez tous avec beaucoup de dévotion et de ferveur pour obtenir que notre Institut s'étende et se propage, et qu'en même temps il soit animé de l'esprit Apostolique, de l'esprit d'une grande sainteté ! En un mot, priez Jésus de nous accorder à tous son Saint-Esprit. »

CHAPITRE IV.

PERFECTIONNEMENTS ET DÉVELOPPEMENTS.

(1746-1769).

I.

Le noviciat est établie sur une base solide. — Saint Paul de la Croix est élu Prévôt-Général. — Sa manière de gouverner. — Deux nouvelles fondations. — Epreuves. — Quatre autres fondations. — La solennité des vœux est demandée et refusée. — Fondation d'une seconde Retraite sur le mont Argentario. — Saint Paul de la Croix se livre aux fatigues de l'apostolat jusqu'à l'année 1762. (1746-1762.)

La Congrégation des Passionistes était régulièrement constituée. Le saint fondateur avait été désigné par Benoît XIV pour remplir la charge de Prévôt-Général jusqu'au premier chapitre qui ne devait se tenir que dans un an. Son premier soin fut d'établir le noviciat sur une base solide, car il était persuadé que de là dépend tout le bien d'un Institut. Il en confia la direction au P. Marc-Aurèle, dont il connaissait la doctrine, la piété et la prudence extra-

ordinaires. Les douze novices auxquels il donna l'habit le jour de la Pentecôte 1746, prouvèrent, par leurs progrès rapides et constants dans les voies de la perfection, l'excellence du choix que le saint fondateur avait fait en mettant un tel maître à leur tête.

Le mois d'avril 1747 était l'époque fixée par les constitutions apostoliques pour la tenue du Chapitre, où il fallait procéder à l'élection canonique des Supérieurs. Ce fut le dixième jour que les RR. PP. capitulaires se réunirent dans la Retraite de la Présentation sous la présidence de leur saint instituteur. Celui-ci fut unanimement élu Prévôt-Général pour trois ans. A l'expiration de ce terme, il fut réélu, encore à l'unanimité, et quelque effort qu'il fit dans la suite pour se décharger de ce fardeau qui pesait tant à son humilité, il dut le porter toute sa vie ; à la fin de chaque semestre, les religieux qui n'avaient qu'à se louer et se féliciter de son gouvernement, demandaient les dispenses nécessaires pour pouvoir le confirmer de nouveau dans les hautes et importantes fonctions dont il s'acquittait avec tant de sagesse, de dévouement et de charité. Il avait beau les supplier de nommer à sa place quelque autre Père plus digne et plus capable ; il avait beau donner sa démission quand on publiait le résultat du scrutin : il avait beau répandre d'humbles larmes, il fallait toujours qu'il finit par courber la tête et se soumettre.

Au reste, une fois sa nomination définitivement arrêtée, il ne songeait plus qu'à bien remplir les devoirs innombrables et difficiles qu'elle lui imposait. Avant de prendre une décision quelconque, avant de donner un ordre tant soit peu important, avant de dire ou de faire quoi que ce fût, il avait soin de consulter Dieu dans l'oraison. Mais aussi, lorsqu'il avait jugé une chose nécessaire ou simplement utile, ou seulement convenable, il fallait qu'elle s'accomplît. Comme il savait user également de douceur et de fermeté, de charité et de prudence, il s'insinuait admirablement dans le cœur de ses enfants, et nul n'osait résister à ses désirs.

Il fut toujours très-exact à faire la sainte visite dans les diverses Retraites, au moins une fois par an. Dans ces occasions, il s'entretenait particulièrement avec chacun des religieux, les écoutant avec une patience et une bonté plus que paternelles, leur donnant des avis opportuns, leur recommandant de se tenir continuellement unis à Dieu de la manière la plus intime, d'apprendre dans la sainte oraison, à l'école du Souverain Maître, ce qui pouvait contribuer à leur sanctification, de ne jamais agir que pour des motifs surnaturels, etc., etc. S'il découvrait quelque abus, il le déracinait promptement et le détruisait sans respect humain.

Enfin, avant de terminer la visite, il prêchait lui-même la retraite annuelle qui produisait les plus heu-

reux résultats. Et, quand il parlait, il avait la consolation de pouvoir se dire : « Mes enfants sont parfaitement unis par les liens si doux et si forts de la charité fraternelle ; je les laisse remplis d'une nouvelle ferveur et plus que jamais désireux d'avancer dans les voies de la perfection religieuse. »

Quand saint Paul de la Croix fut canoniquement élu Prévôt-Général de la Congrégation, il n'avait encore que trois Retraites à gouverner. Mais, dès le commencement de l'année 1748, il en fonda deux autres dont il nous faut dire ici quelques mots.

La bonne réputation des Passionistes s'était étendue, surtout depuis l'approbation solennelle de leurs Règles, jusque dans la Campagne romaine. Le clergé et le peuple de Ceccano, diocèse de Ferentino, avaient entendu parler du bien que ces religieux faisaient dans les lieux où ils étaient établis. Ils pensèrent donc à les appeler et à les fixer dans un ancien monastère, nommé *Badia*, qui se trouvait à trois kilomètres de leur ville, et dont la chapelle était dédiée à Sainte-Marie de Corniano. Ils écrivirent dans ce but au R. P. Paul de la Croix. Lorsque l'évêque du diocèse, Monseigneur Borgia, connut leur dessein, il lui écrivit à son tour en 1747, pour le prier instamment d'accepter cette offre. Le pieux fondateur commença par implorer l'Esprit de toutes lumières ; puis, convaincu que cette fondation était conforme aux vues de la divine Providence, il délè-

gua le P. Thomas du Sacré-Côté de Jésus, avec un autre de ses religieux, pour aller examiner le local, conclure l'affaire s'ils le jugeaient à propos, et préparer ce qui serait indispensable pour l'installation d'une communauté. L'ermitage fut trouvé très-favorable à l'esprit de retraite, de recueillement et de pénitence : les deux Passionistes s'y établirent, sans aucune cérémonie solennelle, le 27 septembre 1747.

Sur le commencement de l'année suivante, le R. P. Paul partit lui-même de Saint-Ange avec un petit nombre de ses enfants ; il passa par la Retraite de Saint-Eutice, où il s'adjoignit encore quelques sujets, et se remit en route vers Ceccano. Ils marchaient tous nu-pieds, malgré les rigueurs de l'hiver et les difficultés du chemin. Il serait superflu de dire qu'ils souffrirent excessivement durant ce long voyage pour lequel ils n'étaient pourvus que d'une grande confiance en Dieu et d'un ardent désir de se rendre semblables à celui qui a dit : « *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum et tollat crucem suam.*¹ » Arrivés sur le territoire de Ceccano, ils virent venir à leur rencontre le clergé de cette ville avec la population presque tout entière ; ils furent reçus avec les plus vives démonstrations de joie. A Ceccano, Monseigneur Borgia les attendait : il s'y était rendu pour

(1) Matth., 16, 24. Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même et porte sa croix.

prendre part à la commune allégresse et présider la cérémonie de l'installation solennelle. Il leur fit l'accueil le plus cordial. C'était le 13 janvier, un samedi. Le lendemain matin, Fête du Très-Saint Nom de Jésus, les bons religieux montèrent à leur nouvelle Retraite, ayant à leur tête Mgr l'Evêque diocésain et suivis d'un peuple immense. Le R. P. Paul de la Croix offrit l'auguste sacrifice pendant lequel il répandit beaucoup de larmes ; puis il prononça un discours qui produisit les plus heureuses impressions, et, à la grande satisfaction de tous les assistants, les Passionistes furent mis solennellement en possession *della Badia di santa Maria di Corniano*, dont le R. P. Thomas du Sacré-Côté de Jésus était nommé supérieur.

Quelque temps après, le vénérable fondateur quittait cette nouvelle retraite pour en aller fonder une autre à la Madone-du-Hêtre, près de la ville de Toscanella, dans le diocèse de Viterbe. On l'en avait prié déjà dès l'année 1743, après une mission qui lui avait acquis l'estime et l'amour de tous les habitants ; mais il s'était élevé une foule de contradictions et d'obstacles qui avaient toujours retardé cet établissement. Enfin, l'illustre protecteur des Passionistes, Benoît XIV, était intervenu lui-même en 1747, et avait réglé l'affaire *motu proprio*.

Le R. P. Prévôt-Général devait prendre au Mont-Argentario les sujets qu'il avait destinés à la Retraite de la Madone-du-Hêtre. Quoiqu'il eût éprouvé, pen-

dant son séjour à Ceccano, une forte maladie qui l'avait laissé dans une extrême faiblesse, il parcourut encore à pied ce long et pénible trajet, ne s'accordant à lui-même d'autre soulagement que l'honneur d'offrir ses respectueux hommages au Souverain-Pontife, en traversant la Ville éternelle, et la consolation de passer quelques jours dans la solitude de Saint-Ange, au milieu de ses bien-aimés enfants. Parvenu au couvent de la Présentation, berceau de l'Institut, il choisit quelques Religieux, et s'achemina, à leur tête, vers la cité de Toscanella. Les maladies et les voyages l'avaient tellement affaibli qu'il s'évanouit en chemin. Quelle affliction pour ses affectueux compagnons ! Cependant il recouvra bientôt ses sens et continua la marche. Toute la population et Mgr l'Evêque du diocèse lui-même attendaient impatiemment la pieuse colonie. Mais, hélas ! on n'avait rien préparé pour son installation. L'ermitage qu'on leur destinait, était dans un état de délabrement complet. Situé au milieu d'une vaste forêt de hêtres, depuis longtemps abandonné aux injures de toutes les saisons, on ne l'avait ni approvisionné ni même restauré.

Le P. Paul de la Croix craignit d'exposer ses bien-aimés Fils à de graves souffrances et peut-être à la mort, s'il les laissait dans un lieu si désert et si malsain. Il voulait donc se retirer avec eux dans la Retraite de Saint-Ange. Mais on le supplia instamment de ne pas prendre ce parti. En même temps, on promit de faire

tout de suite les réparations les plus urgentes et l'on s'offrit à loger les Religieux en ville jusqu'à ce que la Retraite de la Madone-du-Hêtre fût en bon état.

Enfin, après un mois de la plus grande activité, la prise de possession put se faire avec les cérémonies que les Passionistes avaient déjà employées dans de pareilles circonstances. Elle eut lieu le 27 mars 1748.

A propos de cette fondation, qui fut la cinquième, saint Paul de la Croix écrivit le lendemain au Père Fulgence de Jésus, son confident intime : « Outre les souffrances corporelles que j'ai ressenties pendant ce voyage, j'ai été en proie à d'affreux tourments spirituels... sans parler des contradictions... Nous n'avons pas encore fondé de Retraite aussi pauvre que celle-ci, et moi, je n'ai jamais éprouvé de telles peines intérieures. Je n'en ai pas été exempt dans les autres, mais ici, *Deus scit*; j'ai grande confiance. Les Religieux sont contents et joyeux... Hier, je célébrai la messe solennelle pour toutes nos Retraites, que je remis entre les mains de la très-sainte Vierge, afin qu'elle les offrît à son divin Fils. »

Au moment où le pieux Fondateur traçait les dernières lignes de cette lettre, savait-il combien lui était nécessaire la puissante protection de la Mère de Dieu? Savait-il que l'enfer avait déjà suscité, dans la Campagne romaine, une affreuse tempête qui allait durer deux ans et qui menaçait de renverser la Retraite de Ceccano, d'empêcher trois autres fondations déjà

promises pour cette province, et même d'anéantir l'Institut tout entier ? Le savait-il ? Je l'ignore. Mais ce que personne n'ignore, c'est que les œuvres de Dieu rencontrent ordinairement de grands obstacles, et qu'elles sont furieusement combattues par l'esprit du mal. Aussi, ne sera-t-on point étonné d'apprendre que des croix lourdes et horribles, les croix de la calomnie la plus révoltante, furent jetées sur les épaules de ceux qui s'étaient fait un devoir et un honneur de prendre la Croix pour drapeau, et pour devise ces remarquables paroles : « *Passio Domini Nostri Jesu-Christi sit semper in cordibus nostris.* »

Poussées sans doute par l'esprit de jalousie, ou par une fausse crainte de voir diminuer leurs bénéfices temporels, ou bien par une ardeur excessive de maintenir certains privilèges, ou plutôt cédant à des tentations diaboliques d'autant moins connues qu'elles se cachaient sous les apparences du zèle, beaucoup de personnes se prirent à attaquer les clercs déchaussés de la Passion. Le Souverain-Pontife reçut plusieurs mémoires où ils étaient traités *d'imposteurs, de loups dangereux cachés sous la peau de brebis, de gens scandaleux et suspects en matière de religion, semant la zizanie sur leurs pas, discréditant la hiérarchie ecclésiastique, portant le trouble dans les communautés religieuses, dépouillant les séculiers de leurs biens, ravissant aux ordres mendiants les secours de la charité publique, etc.*

De telles inculpations étaient par trop fortes et par trop noires pour que Benoît XIV ne les crût pas inexactes et fausses. Néanmoins, dans sa haute prudence, il députa une Congrégation secrète formée de quatre Cardinaux qui devaient s'informer minutieusement de la conduite des Passionistes, étudier soigneusement leur caractère particulier, et examiner scrupuleusement leur genre de vie, ainsi que leur façon de prêcher, etc.

Pendant ce temps-là, saint Paul de la Croix exhortait ses enfants à prendre patience, à se confier en la bonté de Dieu, à prier pour leurs persécuteurs. Il leur dit entre autres choses : « Il arrive quelquefois que la foudre, en éclatant, frappe le sommet dépouillé d'une montagne et découvre une mine d'or : vous verrez que la foudre dont nous sommes menacés, découvrira cette mine pour nous. Le Seigneur tirera un grand bien de cette redoutable épreuve. »

Ces paroles étaient prophétiques ; car les accusations, en donnant lieu à des informations rigoureuses, ne servirent qu'à faire connaître de mieux en mieux les admirables vertus pratiquées par les Religieux de la Passion : leur esprit de détachement et de pauvreté, leur amour pour la retraite et la mortification, leur fidélité à l'observance et à l'oraison, la pureté de leur doctrine, leur zèle infatigable pour la sanctification des âmes, et plus spécialement leur héroïque patience à supporter de bon cœur les calomnies les plus atroces

et leur excessive charité qui s'étendait aux auteurs mêmes de ces infâmies.

Aussitôt que Benoît XIV connut l'heureux résultat des perquisitions faites par les cardinaux délégués, aussitôt qu'il fut bien sûr de la fausseté de toutes les inculpations, il voulut donner au R. P. Paul de la Croix et aux siens un témoignage solennel de sa haute estime et de sa grande affection ; il daigna les appeler à Rome et leur confia l'honneur de prêcher dans l'église de Saint-Jean-des-Florentins, pour préparer les fidèles au jubilé de 1750. Quelque temps après, le vingtième jour d'avril, en vertu de son autorité suprême, il défendit à qui que ce fût de les troubler dans la possession de la Retraite de Ceccano, ou de s'opposer à l'érection des autres qu'ils avaient promis d'établir dans la campagne romaine.

Heureux d'avoir obtenu une faveur si ardemment désirée, le saint Fondateur écrivit à ses Religieux une lettre ainsi terminée : « Demain je pars de Rome, content comme si je portais une grande bulle de privilèges pour toutes les fondations du monde ; car j'ai une grande confiance que celui qui a commencé l'œuvre l'achèvera : *qui cœpit opus, ipse perficiet.*¹ »

A partir de ce moment, les Passionistes ne furent plus molestés, et ils purent faire encore quatre fondations sous le glorieux pontificat de Benoît XIV, leur illustre défenseur et protecteur.

(1) Phil. 1, 6.

La première eut lieu le 2 avril 1751. C'est la Retraite de Saint-Sosius martyr, érigée sur le flanc d'une montagne, tout près de Falvaterra dans le diocèse de Veroli. Elle est devenue fameuse à cause de plusieurs miracles qui se sont opérés dans son sanctuaire et des innombrables grâces que les pèlerins y ont obtenues.

La deuxième eut lieu le 6 février 1752. C'est la Retraite de Notre-Dame-des-Douleurs, construite non loin de Terracine, à l'endroit même où s'élevait autrefois le palais de l'empereur Sergius Galba ; les ruines païennes servent de fondements à la maison religieuse.

La troisième eut lieu le 23 novembre 1755. C'est la Retraite de Sainte-Marie-de-Pugliano, bâtie, à une lieue de Paliano, sur le sommet d'un monticule.

Enfin la quatrième eut lieu le 19 mars 1758. C'est la Retraite de la Très-Sainte-Trinité sur le mont Albano, appelé communément Monte-Cavi ; on voit cet édifice majestueux assis à l'endroit même où les Gentils avaient érigé jadis un temple magnifique en l'honneur de Jupiter-Latiale.

Après cette dernière fondation, l'Institut des Passionistes fut divisé en deux provinces : la province de la Présentation de la très-sainte Vierge, dans le patrimoine de Saint-Pierre, et la province de Notre-Dame des Douleurs, dans la Campagne romaine.

Saint Paul de la Croix avait vu se réaliser les

belles espérances qu'il avait conçues, au mois d'août 1740, en apprenant l'exaltation du cardinal Lambertini sur le siège de Saint-Pierre : confirmée d'abord par un simple rescrit, et par un Bref apostolique, sa chère congrégation s'était ensuite multipliée et propagée, grâce à la haute et bienveillante protection de l'illustre pontife, Benoît XIV. Aussi fut-il profondément affligé lorsqu'on lui annonça que ce grand Pape, à qui il devait tant de reconnaissance, avait cessé de vivre le 3 mai 1758. Mais il ne tarda pas à recevoir une immense consolation; l'un de ses amis les plus dévouées, le cardinal Rezzonico, fut élevé au souverain pontificat le 6 juillet de la même année. A la nouvelle de cette nomination, le zélé fondateur pensa que le moment était venu de solliciter deux faveurs auxquelles il songeait depuis quelque temps et qu'il croyait utiles à la prospérité de son œuvre : *La solennité des vœux et une fondation dans la capitale du monde chrétien*. Il partit donc pour Rome avec le P. Jean-Baptiste, son digne frère. Le nouveau pape, Clément XIII, leur fit l'accueil le plus gracieux, et se montra disposé à leur donner pleine satisfaction. Mais, dans sa sagesse, il voulut prendre du temps pour réfléchir, pour implorer les lumières divines et demander conseil.

En attendant, il leur recommanda de rédiger une supplique quand ils seraient rentrés dans leur Retraite, et de l'expédier au Vatican par l'intermédiaire du cardinal Crescenzi.

Ce fut seulement au mois de février 1760 qu'il forma une congrégation de cinq cardinaux. Ils devaient examiner les règles des Passionistes avec la plus sévère attention, et lui dire ensuite ce qu'ils auraient jugé le plus expédient pour cet Institut, des vœux solennels qu'on désirait, ou des vœux simples qu'on y avait observés jusqu'alors. L'examen et les délibérations durèrent neuf mois. Pendant ce temps-là, plus encore qu'auparavant, Saint Paul de la Croix faisait tout ce qui dépendait de lui pour obtenir une décision favorable. Toutefois il ne souhaitait que l'accomplissement de la volonté divine. « Je suis indifférent, » disait-il dans une de ses lettres, « que l'on nous accorde ou que l'on nous refuse cette faveur ; je serai également content que l'on me refuse, ou qu'on m'exauce, parce que Dieu me donne la grâce de ne vouloir et de ne désirer autre chose que son bon plaisir. » Quelque temps après, il était ballotté par des sentiments qui se combattaient. Il écrivait au père Jean-Marie de Saint-Ignace : « Je me trouve en butte à de grandes contradictions intérieures. J'éprouve des doutes, des craintes... et une grande répugnance à intervenir personnellement dans cette affaire. » Enfin, le 23 novembre, jour où les cardinaux devaient tenir leur dernière séance, il dit : « On n'en fera rien, vous le verrez. »

On n'en fit rien, en effet ; sur le rapport motivé de leurs Eminences, le Vicaire de Jésus-Christ voulut

que les Passionistes ne fussent liés à l'avenir, comme par le passé, que par des vœux simples, mais perpétuels et irrévocables de la part de celui qui les prononce.

Cependant si Clément XIII n'accorda pas à son bien-aimé et bien vénéré P. Paul de la Croix la faveur que celui-ci avait d'abord désirée, il lui donna en cette circonstance des preuves nouvelles de son ancienne bienveillance ; il lui octroya beaucoup de grâces et de privilèges et lui promit de faire honneur à la seconde demande en lui procurant une maison à Rome.

Le prévôt-général des Passionistes devait pourtant établir une autre fondation avant celle-là. Déjà dès l'année 1753, il avait supplié le roi de Naples de lui concéder une portion de terrain, sur le mont Argentaro, à un kilomètre et demi plus haut que la retraite de la Présentation, pour y bâtir une maison de Noviciat qui serait encore plus solitaire et plus saine que la première. Cette concession lui avait été faite dès le 5 décembre de la même année, la divine Providence avait fourni peu à peu les secours nécessaires, et le cardinal Prosper Colonna, abbé commendataire du lieu, avait donné les autorisations requises. Aussi le vénérable fondateur, eut-il, le 16 juillet, la douce consolation d'installer les jeunes recrues dans sa dixième Retraite qu'il plaça sous le haut patronage de saint Joseph.

Malgré les obligations, les sollicitudes et les fatigues incalculables de la charge de prévôt-général, le zélé serviteur de Dieu se livrait au ministère des missions pour lequel il avait une vocation toute spéciale. Appelé par des Evêques, par des curés et par des supérieurs de communautés religieuses, il ne savait refuser nulle demande. Jusqu'à l'âge de 68 ans, il travailla, pour ainsi dire sans interruption, et toujours avec des succès prodigieux dans la vigne du Seigneur. Mais il dut y renoncer dès l'année 1762. « Je suis habituellement si malade, écrivait-il lui-même à cette époque, que je peux à peine me traîner dans la maison. J'abandonne les missions et tout autre exercice utile au prochain, parce que je n'en puis plus. Ah ! s'il m'était encore possible, je voudrais être en campagne, car les besoins du monde sont grands et innombrables. »

II.

Saint Paul de la Croix perd son frère Jean-Baptiste. — Il visite les Retraites de la Campagne romaine et fait une fondation à Rome. — Il tombe malade. — Mort de Clément XIII. — Fondation à Corneto. — Saint Paul de la Croix présente une supplique au nouveau pape Clément XIV. — Il apprend que ses vœux seront exaucés. — Sa reconnaissance. — Il prêche une mission à Rome. — La Congrégation des Passionistes est canoniquement approuvée et érigée en état religieux. (1762-1769.)

En 1765 le saint Fondateur des Clercs déchaussés

de la Passion eut la douleur de perdre le P. Jean-Baptiste, ce digne objet de son affection la plus tendre et de sa plus haute estime. Ce n'était pas seulement un frère et un co-religieux qui lui était ravi, mais un homme d'oraison et de pénitence, un prêtre profondément versé dans les saintes Ecritures et brûlant de zèle pour la sanctification des âmes, un directeur éclairé de sa conscience, un prudent conseiller dans toutes ses affaires, un excellent missionnaire à qui il avait coutume de confier le soin de prêcher les retraites ecclésiastiques, un compagnon fidèle qui avait partagé toutes les peines et les fatigues qu'il avait fallu soutenir pour fonder et gouverner l'Institut. Le P. Jean-Baptiste avait pu se préparer à la mort par une douloureuse maladie de deux mois, qu'il avait supportée avec la plus héroïque patience. Ce fut le 30 du mois d'août qu'il rendit paisiblement à Dieu son âme enrichie de mérites.

Saint Paul de la croix fut très-sensible à cette grande perte. Cependant il ne se découragea point; il sembla plutôt redoubler de zèle afin de combler le vide immense qu'elle laissait dans la Congrégation. Se rappelant que Clément XIII était disposé à établir les Passionistes dans la ville de Rome, il alla, dès le printemps de l'année 1766, se jeter aux pieds de ce bon Pontife et lui renouvela la demande qu'il lui avait déjà faite en 1758. Voyant que le moment n'était pas encore venu de fonder une Retraite dans la capitale

du monde chrétien, il songea à y ouvrir du moins un hospice où il pût placer quelques-uns de ses religieux et trouver lui-même un asile lorsque d'importantes affaires l'appelleraient à Rome. L'agrément du Vicaire de Jésus-Christ lui fut bientôt assuré, et, après de nombreuses recherches, il découvrit enfin un local assez convenable. Composé d'une maison fort modeste et d'un petit jardin adjacent, il était situé non loin de la basilique de Saint-Jean-de-Latran, sur la route qui conduit à ce monument splendide. Un gentilhomme romain, M. Antoine Frattini, se chargea d'en faire l'acquisition pour le P. Paul de la Croix, et celui-ci revint dans sa chère Retraite de Saint-Ange.

Bien qu'accablé sous le poids de la vieillesse et rempli d'infirmités, le zélé Fondateur voulut visiter encore une fois tous ses religieux. S'adressant d'abord à ceux qui se trouvaient dans la Province de la Campagne romaine, il leur écrivit : « Mes infirmités et ma vieillesse m'annoncent une mort prochaine ; c'est pourquoi j'ai résolu dans le Seigneur d'aller vous faire mes derniers adieux et embrasser tous mes frères bien-aimés qui sont dans les Retraites de la Campagne. » Il commença cette visite sur la fin de novembre 1766 et la termina l'année suivante après Pâques. Persuadé que ce serait la dernière, il donnait ses instructions suprêmes à chacun de ses Fils en Jésus crucifié, et leur recommandait instamment à tous la ferveur dans le service de Dieu, l'amour de l'observance, la pratique

de toutes les vertus, la persévérance dans le saint état qu'ils avaient embrassé, en un mot, une parfaite correspondance à leur précieuse vocation. Il serait superflu de dire que les Religieux pendant ces entretiens étaient souvent attendris jusqu'aux larmes ; cet attendrissement redoublait surtout le jour où il les quittait. Un père si bon et si saint avait tant d'affection et de tendresse pour chacun de ses enfants, et ceux-ci, de leur côté, avaient tant d'amour et de vénération pour lui !

Le généreux Patriarche savait néanmoins s'arracher aux embrassements les plus affectueux. Mais c'était pour trouver ailleurs d'autres témoignages de respect et d'attachement. Dans tous les lieux qu'il eut à traverser, on accourait à sa rencontre ; on voulait le voir, toucher ses vêtements, baiser ses mains, avoir quelque objet qui eût été à son usage, et on lui rendait des honneurs extraordinaires. On ne saurait s'imaginer combien son humilité profonde souffrit au milieu de telles démonstrations. A Anagni, il fut contraint de traverser la ville entre deux évêques. Cela lui fut si pénible, qu'il dit plus tard à son confesseur : « Jamais de ma vie, je n'ai éprouvé pareille confusion. »

Enfin, après avoir visité successivement les Retraites de Monte-Cavi, de Terracine, de Falvaterra, de Ceccano et de Paliano, il se rendit à celle que le Souverain-Pontife venait de lui accorder dans la ville de

Rome. C'était l'hospice du Très-Saint-Crucifix, hospice qui se composait d'une maison, d'un oratoire et d'un petit jardin adjacent. Il était situé non loin de la Basilique de Saint-Jean-de-Latran, sur la route qui conduit à ce monument splendide. Les Passionistes y avaient été installés le 9 janvier de cette même année 1767, en attendant qu'on trouvât un local plus convenable. Leur Révérendissime Père Général y arriva le 7 mai. Il ne différa point d'aller offrir à Clément XIII, le tribut de sa reconnaissance bien légitime. Puis, le 15 du même mois, il partit pour sa chère solitude de Saint-Ange. Là, il fut bientôt atteint d'une grave maladie qui mit ses jours en péril. Ses religieux éplorés craignirent, à plusieurs reprises, de le perdre ; le saint Viatique lui fut administré jusqu'à trois fois. Cependant le danger finit par disparaître ; mais, durant deux années entières, le vénérable vieillard eut à supporter toutes sortes de souffrances corporelles et de peines spirituelles. Il les endura avec de si saintes dispositions, qu'il attira sur son œuvre, en même temps que sur sa propre personne, l'abondance des bénédictions célestes. Aussi l'année 1769 fut-elle très-heureuse, tant pour sa Congrégation que pour lui-même.

Il est vrai qu'il eut l'affliction de perdre un grand protecteur, le Souverain-Pontife, Clément XIII, qui passa au repos éternel le deuxième jour de février. Aussitôt qu'il apprit cette triste nouvelle, il s'empres-

de satisfaire aux pieux devoirs que lui dictaient sa profonde gratitude et son affection particulière pour l'illustre défunt.

Bien que souffrant encore, il voulût chanter lui-même une messe solennelle de *Requiem*, et il écrivit courrier par courrier à un de ses Religieux de Rome, au P. Jean-Marie de Saint-Ignace, qui lui avait annoncé le douloureux événement : « La mort du Pape, disait-il, me cause une vive peine ; ce matin, j'ai célébré la messe pour le repos de son âme. »

Cependant la douleur qu'il ressentit dans cette occasion fut bien adoucie par la pensée que le cardinal Laurent Ganganelli, dont il connaissait les hautes vertus et l'esprit si distingué, serait bientôt élevé sur la chaire de Saint-Pierre et qu'il ferait beaucoup de bien à l'Institut de la Passion.

Déjà dès l'année 1767, le serviteur de Dieu avait eu, à ce sujet, des inspirations particulières qu'il avait communiquées à plusieurs personnes, entr'autres au R. P. Jean-Marie de Saint-Ignace, à M. Frattini, l'un de ses bienfaiteurs romains, à Mgr Charles Angeletti, chanoine de la basilique patriarcale de Sainte-Marie-Majeure, et au cardinal Ganganelli lui-même.

Mais le zélé Fondateur allait goûter une autre consolation avant celle-là. Le 17 mars, ses religieux prenaient possession de la Retraite de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs que les habitants de Corneto leur avaient bâtie, à deux kilomètres environ de la ville,

dans une forêt appelée *la Bandita di S.-Pantaleo*. C'était la douzième fondation. Elle avait été demandée en 1759 après une mission très-fructueuse prêchée par le R. P. Paul de la Croix et quelques-uns de ses compagnons.

Le vénérable Fondateur, malgré ses humbles prières et ses nombreuses protestations, fut encore réélu Prévôt-Général le 9 mai 1769.

De plus en plus persuadé, en dépit des prévisions contraires du public, que le cardinal Ganganelli succéderait à Clément XIII, et que ce nouveau Pape confirmerait ses Règles, il s'occupa d'y insérer les additions et les explications qu'on avait faites dans les divers chapitres généraux, conformément au pouvoir donné par le pape Benoît XIV de sainte mémoire.

Enfin, le 25 mai, il apprit que la première partie de sa prédiction s'était réalisée, et il partit ce jour-là même pour Rome. Le vicaire de Jésus-Christ, Clément XIV, fut bientôt averti de son arrivée. Il lui fit connaître aussitôt le pressant désir qu'il éprouvait de lui parler et envoya une voiture du palais pontifical le prendre à l'hospice du Très-Saint-Crucifix. C'était le 19 mai.

Accueilli avec une bonté inexprimable, honoré d'une longue et cordiale audience, et sûr des bienveillantes dispositions du Souverain-Pontife, le saint Fondateur des Passionistes, présenta à Sa Sainteté un mémoire par lequel il la conjurait de vouloir bien

ériger canoniquement son Institut en congrégation religieuse avec des vœux simples, en lui accordant la participation à toutes les grâces et à tous les privilèges des autres congrégations. Le très-saint Père se montra plein de bénignité, donna la bénédiction apostolique au vertueux suppliant et le renvoya dans sa Retraite près la Basilique de Saint-Jean-de-Latran, avec le doux espoir d'être bientôt exaucé.

Mais quelques jours après, le Pape Clément XIV chargeait son propre confesseur, le P. Maître Saint-Georges, d'aller demander un autre mémoire au Fondateur des Passionistes ; le premier avait été égaré. Quel trait de la divine Providence ! Saint Paul de la Croix était mécontent de la supplique qu'il avait remise. Craignant sans doute que l'affaire ne traînât en longueur, ou plutôt, ayant dû trop se presser, il avait omis plusieurs choses nécessaires, et déjà, à diverses reprises, il avait dit au P. Jean-Marie de Saint-Ignace : « Ce mémoire ne va pas bien ; j'éprouve un vif et continuel désir d'en faire un autre. » Aussi bénit-il le Seigneur en entendant le délégué du Saint-Siège.

Il se réjouissait d'avoir à rédiger un nouveau Mémoire, car il voulait profiter de cette circonstance pour placer les saintes Règles sous les yeux du Souverain-Pontife. Il ordonna donc qu'on les transcrivit proprement, et, lorsque les deux manuscrits furent achevés, il les porta lui-même au Vicaire de Jésus-Christ.

Deux savants prélats qui étaient au courant des affaires de la Congrégation furent chargés d'examiner avec soin ce qu'il convenait de faire. C'était Mgr Zelada, secrétaire de la congrégation du Concile, et Mgr Garampi, secrétaire des Brefs. Après avoir consacré quarante jours à l'examen des Règles, ils représentèrent à Sa Sainteté qu'il leur semblait expédient de les adoucir sur deux points; ils voulaient : 1° qu'il y eût, toute l'année, cinq heures de repos avant Matines; 2° que le jeûne quotidien fût restreint à trois jours par semaine. Par là on satisferait aux besoins des tempéraments faibles, on conserverait les robustes, et l'Institut tout entier deviendrait plus stable et plus permanent. Le Pape trouva ces dispositions très-sages. Néanmoins, avant de rien changer, il désira connaître le sentiment du vénérable Fondateur. Celui-ci comprit les raisons qu'on lui exposa et accepta de grand cœur les modifications proposées. Cette affaire importante se conclut le 14 août, veille de la glorieuse Assomption de Marie.

Le lendemain était l'anniversaire du jour, où, cinquante ans auparavant, humblement prosterné devant l'image miraculeuse de la très-sainte Vierge, qui est exposée à la vénération des catholiques dans la chapelle Borghèse de Sainte-Marie-Majeure, le R. P. Paul de la Croix avait fait vœu, pour la première fois, de propager parmi les fidèles la dévotion à la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ et d'employer tous ses

soins à former une société dans ce but. Combien donc ne fut-il pas heureux lorsque, le 15 août 1769, de grand matin, le P. Maître Saint-Georges vint, de la part du Souverain-Pontife, lui certifier que l'érection de son Institut en congrégation religieuse était déjà résolue et que toutes les faveurs demandées dans son mémoire lui seraient octroyées ! Plein de reconnaissance et d'amour, il partit aussitôt pour la basilique de Sainte-Marie-Majeure. Là, il voulut assister à toutes les cérémonies de la chapelle pontificale, presque toujours debout, malgré sa grande vieillesse et ses infirmités, rendant grâces à Dieu et à la très-sainte Vierge, pleurant de joie, d'attendrissement et de gratitude.

Ensuite il adressa à tous les Recteurs une lettre circulaire par laquelle il ordonnait de chanter dans chaque Retraite une messe solennelle et un *Te Deum* en action de grâces.

Au mois de septembre, il lui fallut faire un acte de reconnaissance auquel il ne s'attendait pas. Il dut, suivant les désirs de Clément XIV, qui avait été si bienveillant pour lui et qui venait de publier un jubilé extraordinaire, il dut, dis-je, prêcher une mission à Rome dans la basilique de Sainte-Marie du Transtévère. Quoique cassé de vieillesse et rempli d'infirmités, quoique incapable de monter sur l'estrade sans l'aide de plusieurs personnes, ce prédicateur célèbre, qu'on n'entendait plus depuis l'année 1762, parla dans ces

circonstances , comme autrefois , avec autant de vigueur et de feu que de bonté et de tendresse. S'il portait souvent la frayeur dans les âmes, il y laissait toujours la confiance en la miséricorde d'un Dieu mort pour le salut de tous. L'église, malgré ses vastes dimensions, ne put suffire au concours immense des fidèles de tout rang qui désiraient assister aux instructions.

Quelque temps après, le Souverain-Pontife eut soin de faire rédiger un acte renfermant deux pièces d'une haute importance pour l'Institut de la Passion : 1° un Bref par lequel il confirmait les saintes règles du vénérable Fondateur ; 2° une Bulle par laquelle il louait hautement les Passionistes, érigeait leur Institut en état religieux, avec des vœux simples mais perpétuels ; renouvelait la confirmation de leurs règles et constitutions, mettait à jamais sous sa protection spéciale et sous celle du Saint-Siège, non-seulement la Congrégation tout entière, mais encore et en particulier chaque maison ou Retraite et chaque religieux qui existaient alors ou existeraient dans la suite des temps ; leur octroyait un grand nombre de grâces et de faveurs particulières ; leur accordait en même temps tous les Privilèges, Indults, Indulgences, Facultés et grâces spirituelles dont jouissaient ou jouiraient toutes les autres congrégations de clercs tant séculiers que réguliers ; leur donnait part aux mérites de toutes les bonnes œuvres qui se font dans tous les Ordres régu-

liers ; puis les recommandait instamment à ses vénérables frères, les patriarches, les archevêques, les évêques et les ordinaires des lieux, qui avaient déjà ou qui auraient à l'avenir, dans le territoire soumis à leur juridiction, des couvents, des maisons et des hospices de Passionistes ou qui appelleraient ces clercs déchaussés de la très-sainte Croix et Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans leurs diocèses respectifs, pour l'exercice du ministre évangélique, etc.

Le Bref est daté du quinze novembre mil sept cent soixante-neuf et la Bulle porte la date du jour suivant¹.

(1) Nous avons cru être agréable à nos lecteurs en plaçant ici sous leurs yeux quelques fragments textuels de cette Bulle *Supremi Apostolatus*, dont ils connaissent déjà les principales dispositions.

« ... Ex certa scientia, deque apostolicæ potestatis plenitudine, tenore præsentium, universam eorum Congregationem, et personas eidem nunc adscriptas, et in posterum in eam recipiendas, eidemque adscribendas, cum suis domibus ubilibet constitutis, quas possident et possidebunt in futurum sub speciali nostra et sedis apostolicæ protectione recipimus et perpetuo constituimus : Eorumque Institutum, utpote nobis ex regulis et constitutionibus, ut infra examinatis et approbatis, necnon ex fructuosa plurium retro annorum abunde testata experientia, penitus exploratum, pari scientia et auctoritate, laudantes et approbantes; ipsorumque corpus et societatem in unam congregationem clericorum discalculatorum sanctissimæ crucis et Passionis D. N. J. C. nuncupandam, cujus sectatores in quatuor votorum simplicium, videlicet paupertatis, castitatis, obedientiæ, ac promovendi inter christifideles venerationem sanctissimæ

Mais Clément XIV, pour célébrer sa fête, ne voulut les envoyer que le vingt-trois novembre, fête du glorieux martyr saint Clément, son patron. Il chargea un Prélat du palais pontifical d'aller, en personne, à l'hospice du Très-Saint-Crucifix, remettre la Bulle au

crucis, et gratam memoriam Passionis ejusdem D. N. J. C., necnon infrascriptarum regularum et constitutionum observantia, omnipotenti Deo, Ecclesiæque utilitati sedulo famulentur, erigimus et instituimus; supplicantes omnes et singulos juris et facti defectus, si qui forsitan in ejus primaria institutione atque erectione intervenerint.

» Ipsius autem Congregationis Regulas atque constitutiones jampridem a fel. record. prædecessore nostro Benedicto XIV per suas apostolicas litteras, datas apud sanctam Mariam majorem sub annulo piscatoris 18 aprilis 1747, incipientes : *Ad pastoralis*, approbatas et confirmatas; nuper vero unacum ampliationibus, additionibus, correctionibus et explationibus, quas dicti præpositus et clerici (Paulus a cruce et Passionistæ), juxta facultatem ipsis a præfato Benedicto Prædecessore Nostro tributam, in eorum comitiis generalibus adjiciendas esse censuerunt, iterum de mandato nostro expensas, examinatas et opportune reformatas, et a nobismetipsis per similes litteras nostras hesternæ die, nimirum 15 currentis mensis novembris datas, novo approbationis et confirmationis nostræ munimine roboratas, earumdem præsentium tenore laudamus et approbamus ..

» Denique omnia et singula privilegia, indulta, indulgentias et peccatorum remissiones, facultates et gratias spirituales, quibus similes clericorum seu secularium, seu etiam Regularium Congregationes, earumque domus etiam Regulares, necnon generales alique superiores, officiales, ministri et personæ ex concessione apostolica seu alias quomodolibet utuntur, fruuntur et gaudent, ac uti, frui et gaudere possunt in futurum, eidem

R. P. Paul de la Croix lui-même. Avec quels sentiments de vénération et de reconnaissance ne fut-elle pas reçue ! Le saint vieillard la baisa pieusement et après avoir remercié humblement le délégué du Souverain-Pontife, il la plaça sur l'autel de l'oratoire où

Congregationi clericorum discalceatorum sanctissimæ Crucis et Passionis D. N. J. C., illiusque Domibus ac præposito generali, aliisque superioribus, officialibus, ministris et aliis quibuscumque personis, nunc et pro tempore existentibus, eadem apostolica auctoritate ac præsentium tenore concedimus, et ad illam et illas extendimus et ampliamus, illaque omnia et singula perinde ac si principaliter ipsis, ac specialiter et expresse, non autem ad instar concessa, et præsentibus expressa, ac de verbo ad verbum inserta fuissent : Omniumque præterea orationum, jejuniorum, pœnitentiarum aliorumque spiritualium, et bonorum operum, quæ in universis ordinibus Regularibus peraguntur merita, dictæ Congregationi clericorum discalceatorum, ejusque personis prædictis, ac respective domibus plenarie communicamus. Decernentes præsentis litteras nostras semper et perpetuo validas, firmas et efficaces existere et fore, suosque plenarios et integros effectus sortiri et obtinere debere.....

» Quocirca venerabiles Fratres nostros Patriarchas, Archiepiscopos et Episcopos, ac dilectos filios locorum ordinarios, in quorum diœcesibus et territoriis cœnobîa, domus et hospitia dictorum clericorum discalceatorum erecta jam sint, et benedictente Domino erigi contigerit, necnon quibus iidem cleri discalceati, de superiorum suorum licentia, præcipue ad evangelica munera peragenda sese exhibebunt, enixe in Domino hortamur ut illos tanquam strenuos in vinea Domini operarios recipiant et ab aliis recipi faciant, atque habeant eos pro nostra et apostolicæ sedis reverentia plurimum commendatos... »

il réunit la petite communauté religieuse pour rendre de nouvelles actions de grâces au bon Dieu qui se montre si libéral dans ses faveurs, et pour remercier la très-sainte Vierge dont les mains sont le canal de tout bienfait céleste.



CHAPITRE V.

AFFERMISSEMENT. (1770-1775).

I.

Saint Paul de la Croix fixe sa demeure à Rome. — Il visite les Retraites de Corneto et du mont Argentario. — Il revient à Rome. — Il est atteint d'une maladie mortelle. — Guérison miraculeuse. (1770-1773.)

La solitude de l'hospice du Très-Saint-Crucifix ne suffisait pas à l'humble Paul de la Croix ; il lui fallait une retraite plus profonde où il pût vivre inconnu, loin de toute estime et de tout honneur. Aussi, résolut-il d'aller s'ensevelir dans le couvent de Saint-Ange, près de Vetralla. Cependant il ne voulut pas quitter la Ville sainte sans visiter les sept principales basiliques : Saint-Pierre-au-Vatican, Saint-Paul-*extra-muros*, Saint-Sébastien, Saint-Jean-de-Latran, Sainte-Croix-de-Jérusalem, Saint-Laurent-*extra-muros* et Sainte-Marie-Majeure. La vue de ces sanctuaires bénis ranima encore son ardent désir de ne plus s'occuper que de Dieu.

Il était sur le point de partir, lorsque le Souverain-Pontife le pria de fixer son séjour à Rome. « P. Paul, lui dit-il, je sais ce que vous feriez dans votre retraite de Saint-Ange ; vous prierez, vous vous livreriez à l'oraison pour vous, pour nous et pour l'Eglise. Or cela, vous pouvez le faire également et même mieux ici. » Le saint vieillard avait coutume de reconnaître la volonté du Très-Haut dans celle du chef de l'Eglise. Il courba la tête et sacrifia ses saintes inclinations.

Une telle obéissance plut extrêmement à Clément XIV, cet excellent appréciateur de la vraie vertu. Aussi le Fondateur des Passionistes étant venu, le 24 décembre, lui souhaiter la bonne Noël, il lui témoigna une affection extraordinaire et lui dit : « P. Paul, puisque vous vous êtes rendu si promptement à notre désir, il faut qu'on pense à vous procurer une maison et une église pour la congrégation naissante ; *oportet*, c'est justice, donnez du temps. »

Au mois de mars 1770, Saint Paul de la Croix se décida à entreprendre la visite des six maisons qui formaient la province de la Présentation dans le patrimoine de Saint-Pierre. Il en demanda la permission au très-saint Père. Après l'avoir obtenue, avec la bénédiction apostolique, mais à condition qu'il serait de retour à Rome pour la Saint-Jean-Baptiste, il visita le tombeau des bienheureux Apôtres saint Pierre et saint Paul, afin de se mettre sous leur protection ; le 27 mars, il prit la route de Civita-Vecchia. Il souffrit

beaucoup parce que les chemins étaient mauvais et le vent très-froid. Il devait souffrir encore davantage à cause des témoignages d'estime et de vénération qu'on allait lui prodiguer dans la plupart des localités qu'il traverserait, particulièrement à Montalto et à Orbetello. On l'entendra s'écrier : « Ah ! malheureux que je suis ! il faut que je me serre sous clef parce que je trompe le monde. Je n'ai pas, il est vrai, cette détestable intention de le tromper ; mais néanmoins il se trompe, me croyant ce que je ne suis pas. »

Les religieux de Corneto eurent le bonheur de le posséder durant une partie du carême et toute la Semaine-Sainte. Pendant ces jours si chers à sa tendre piété, il montra par ses exhortations et ses conférences, comme dans la célébration des saints offices, à l'exemple de son illustre homonyme, qu'il ne désirait et n'aimait qu'une seule chose : *Jesum Christum et hunc crucifixum*,¹ Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié. Il prêcha les exercices spirituels à ses bien-aimés enfants. Ce fut au grand profit de chacun.

Après les fêtes de Pâques, il s'achemina vers le Mont-Argentaro. Comme les voies avaient été fort endommagées par les rigueurs de la saison, et qu'elles étaient presque impraticables, le pauvre vieillard fut obligé de faire environ dix lieues à cheval, par une pluie froide et pénétrante. Quelle épreuve pour la faiblesse de ses reins et pour son tempérament tout délabré !

(1) 1 Cor. 2, 2.

Aussitôt que les religieux l'aperçurent de loin, gravissant la montagne, ils descendirent à sa rencontre, ivres d'une sainte allégresse, et lui firent l'accueil à la fois le plus affectueux et le plus enthousiaste. A peine fut-il entré dans la retraite, qu'il ouvrit les exercices de la visite. Il déploya dans ce pieux office autant de zèle et de ferveur que si c'eût été son premier début. Aussi tous les membres de la Communauté se sentirent-ils plus portés que jamais à la pratique de la vertu et de l'union avec Dieu.

De la maison des profès il passa à celle des novices. Ceux-ci, à leur tour, vinrent au devant de lui rangés en procession et chantant les louanges divines. A ce spectacle, le bon Père sentit un torrent de douces larmes jaillir de ses yeux. Comme on lui en demanda la cause, il répondit : « Comment pourrais-je retenir mes pleurs en pensant que lorsque je vins pour la première fois sur ce mont, je n'apportai avec moi que quelques fragments de gâteau et quelques grains de raisin sec, et qu'à présent j'y vois deux retraites convenablement pourvues de tout et remplies de religieux qui louent le Seigneur jour et nuit ? »

Pendant quelques jours, il se consacra tout entier à cette jeune famille. Il leur parlait avec les sentiments de la plus vive tendresse comme à des enfants qui sont encore à la mamelle et qui ont besoin de lait. Dans une occasion il leur fit un discours si touchant qu'en pleurant lui-même il arracha des

larmes de tous les yeux : larmes abondantes et précieuses, qui réjouissaient le ciel tout en remplissant de consolation ceux qui les répandaient.

Tandis que le saint Fondateur ressentait ces ineffables délices, il reçut du Souverain-Pontife, à qui il avait écrit pendant son séjour dans la retraite de Corneto, un Bref dont voici la traduction.

« Clément XIV Pape.

» Fils bien-aimé, salut et bénédiction Apostolique. Par les autres preuves de Notre amour paternel à votre égard, vous pouvez facilement comprendre avec quel plaisir nous avons reçu votre lettre qui exprime si bien vos sentiments distingués de foi, de dévouement et de respect pour Nous et ce Siège Apostolique, et surtout Nous garantit de plus en plus votre affectueuse reconnaissance et celle de votre Congrégation à Notre égard ; car vous Nous y assurez que vous ne cessez jamais de prier la clémence du Dieu Tout-Puissant pour qu'il daigne diriger et appuyer Notre faiblesse dans la charge si grave du Souverain-Apostolat. Vous ne pouvez Nous donner une meilleure preuve de votre amour filial, ni rien faire de plus conforme à la fin de votre Institut et aux besoins de Notre charge qui n'a d'autre appui que le secours et la protection de Dieu. Courage donc, cher fils, continuez ainsi à bien mériter, toujours de plus en plus, de Nous et de l'Eglise entière ; et, par les prières réunies de tous vos religieux, ne cessez de demander

pour Nous ce divin secours dont Nous avons un si profond besoin. C'est principalement par là que vous répondrez dignement à la paternelle confiance que Nous avons en vous, et que vous accroîtrez encore davantage Notre bienveillance toute spéciale pour vous et pour les vôtres, bienveillance qui, Nous vous le promettons, ne manquera jamais de vous faire sentir ses effets les plus signalés. Telle est la disposition de notre cœur envers vous et votre Congrégation, que Notre plus grand désir est de voir grandir chaque jour dans les vertus chrétiennes et enrichir le trésor de ses mérites. Il Nous a donc été très-agréable de recevoir votre exposé sur l'état de votre Institut dans ce pays et Nous Nous réjouissons d'apprendre qu'il se propage et s'accroît en répandant le parfum de la sainteté. Pour assurer de plus en plus ce succès, vous pouvez toujours compter sur Notre secours, sur Notre autorité et sur Notre faveur qui vous est acquise. Quoique Notre bienveillance vous soit parfaitement connue, Nous voulons encore vous en assurer davantage. Que cette lettre soit donc un monument de Notre singulière tendresse à votre égard. Nous demandons en retour, avec instance, qu'en persévérant dans la voie de la vertu où vous êtes entrés et en Nous aidant de vos prières continuelles, vous vous efforciez d'entretenir et d'augmenter toujours Notre zèle paternel pour vous, zèle qui se trouve uni à la vive joie que nous ressentons de vos progrès.

Accompagnant, favorisant de tous nos vœux et plaçant sous les auspices de la bonté divine les commencements et les accroissements de votre Congrégation, Nous vous accordons avec amour la bénédiction Apostolique à vous bien-aimé fils, ainsi qu'aux vôtres qui vous sont unis dans l'esprit d'humilité et de charité.

» Donné à Rome, à Sainte-Marie-Majeure, sous l'anneau du Pêcheur le 21 Avril 1770, la première année de notre Pontificat. »

Après avoir lu ce Bref, le saint Fondateur des Passionistes s'écria en versant des larmes de tendresse et d'humilité : « Ah! malheureux que je suis! je crains beaucoup que le Seigneur ne me dise à la fin : *Recepisti bona in vita tua*¹. » Ses enfants ne purent le rassurer qu'en lui faisant observer que Dieu permettait tout cela pour le bien et le progrès de la Congrégation.

Le 5 du mois de Mai, il quitta le Mont-Argentaro pour retourner à Rome. Ce voyage fut très-pénible, encore plus pour son humilité que pour sa déplorable santé. Dès son arrivée dans la Ville éternelle, il s'empressa d'aller offrir ses hommages au Souverain-Pontife et au Cardinal-Vicaire. Peu de jours après, la goutte, la sciatique, des douleurs articulaires et une cruelle ophtalmie vinrent l'assaillir. Se voyant désor-

(1, Luc. 16, 25 : Tu as reçu ta récompense pendant la vie.

mais dans l'impossibilité de faire la visite des deux autres Retraites, il délégua un Père pour remplir cet important office.

Cependant les souffrances qui le dévoraient diminuèrent bientôt. Le 4^{or} juillet, il put se procurer la consolation d'aller voir le Pape. Depuis lors, sa santé se maintint assez bien pendant cinq mois. Mais, dans la nuit du 7 au 8 décembre, il fut violemment assailli par une troupe de démons, et dès le lendemain, il était en proie à une fièvre dévorante que les médecins déclarèrent mortelle. Durant plus de huit semaines, la maladie parut toujours incurable, bien que la mort ne semblât pas toujours également imminente. Trois fois le péril se montra plus menaçant ; trois fois aussi le saint vieillard communia en viatique avec les sentiments de la piété la plus édifiante. Néanmoins, à l'approche du printemps de l'année 1771, le pieux malade éprouva un léger soulagement ; pendant quelques mois, il jouit d'une trêve dans ses souffrances, bien qu'il fût presque continuellement retenu sur son lit de douleurs. C'est alors qu'il eut le bonheur de conduire à bonne fin la fondation des Passionnistes, dont nous parlerons dans le chapitre septième.

Mais dans les premiers jours de juillet, la maladie reprit son caractère désespérant. D'après l'avis d'habiles médecins, le pauvre infirme n'avait pas même une semaine à vivre. Pénétrés de la plus vive douleur, deux Passionnistes allèrent annoncer au Pape cette

triste nouvelle. Clément XIV en fut profondément affligé, mais soudain il leur adressa ces paroles : « Je ne veux pas qu'il meure encore ; dites-lui que je lui donne un répit, et qu'il n'oublie pas la sainte obédience ; je ne veux pas qu'il meure cette fois. »

Le vertueux moribond, quand ce langage lui fut rapporté, se souleva sur sa couche, joignit pieusement les mains, se tourna vers le crucifix et dit en pleurant de dévotion : « Mon Jésus crucifié, je veux obéir à votre Vicaire, » et à l'instant même, ô miracle ! il se sentit guéri. Néanmoins les forces ne lui revinrent que peu à peu ; il resta toujours rempli d'infirmités, et ce ne fut qu'assez longtemps après qu'il eut la consolation de pouvoir faire une visite au Souverain-Pontife. « Saint Père, dit-il en l'abordant, si je vis encore, après Dieu, c'est à votre Sainteté que j'en suis redevable ; j'ai eu grande foi au délai prescrit, et le Seigneur a exaucé votre Béatitude. »

II.

Les Passionistes sont transférés de l'hospice du T.-S. Crucifix au couvent des SS. Jean et Paul. — Clément XIV les honore d'une visite. — Mort de ce Pape. — Bienveillance de Pie VI, son successeur, pour saint Paul de la Croix et l'Institut de la Passion. — Nouvelle et dernière modification des Règles. — Nouvelle bulle d'approbation (1773-1775.)

Après cette audience, le vertueux vieillard revint s'enfermer dans l'humble hospice du Très-Saint-Cruci-

fix. Cependant Clément XIV n'oubliait pas qu'il avait promis de lui procurer une maison plus vaste et plus convenable. Ayant appris que le P. Paul avait eu un frère religieux nommé Jean-Baptiste, il résolut de lui donner la basilique des Saints-Jean-et-Paul, avec la maison contiguë, sur le mont Célius. Lorsque tout fut disposé pour l'exécution de ce projet, il en avertit le Fondateur des Passionistes. Celui-ci fut très-sensible à une telle faveur. Il écrivit aussitôt : « Très-saint Père,.... le front prosterné dans la poussière, je rends des actions de grâces infinies à Votre Béatitude de ce qu'Elle a bien voulu, dans son extrême charité, nous assigner pour demeure l'église et la maison des Saints-Jean-et-Paul. Je me réjouis en Dieu que Votre Sainteté daigne fonder dans cette Métropole du monde une maison où l'on fera continuellement mémoire de la très-sainte Passion de notre divin Rédempteur. Cette fondation sera pour tout le christianisme un monument perpétuel de la grande piété et du zèle très-saint avec lesquels Votre Béatitude a excité, dans le cœur des fidèles, le pieux souvenir de la très-sainte Passion, afin que cette dévotion soit pratiquée jusqu'à la fin des siècles. »

Ce fut le 9 décembre 1773 que les enfants de saint Paul de la Croix, immédiatement après avoir psalmodié les premières vêpres de la Translation de la Maison de Lorette, allèrent, leur vénérable Patriarche en tête, prendre possession de cet antique couvent.

Le 26 juillet de l'année suivante, Clément XIV daigna les honorer d'une visite. C'était la fête des saints Jean et Paul. Le Souverain-Pontife commença par vénérer les reliques des deux frères martyrs dans la basilique qui leur est dédiée, ensuite il entra dans la nouvelle Retraite des Passionistes. Après avoir admis toute la communauté religieuse au baiser des pieds, il s'entretint longtemps seul à seul avec le vénérable fondateur : leur conversation roula tout entière sur l'amour de Dieu et le bonheur du ciel. Après le départ du Vicaire de Jésus-Christ, saint Paul de la Croix répétait souvent : « Le Pape est un saint. Oh ! comme il est humble ! Oui, le Pape est un saint. » Cette sainteté ne tarda pas à recevoir la récompense qu'elle méritait ; Clément XIV passa à la vie éternelle le 22 septembre.

Le Prévôt-Général de l'Institut de la Passion avait fait une grande perte : c'était un fils à qui la mort venait de ravir un bon et tendre père. Aussi paraissait-il inconsolable. Il se hâta d'ordonner qu'on fit un service solennel et d'autres suffrages dans toutes les Retraites de la Congrégation. Bien qu'il fût rempli d'infirmités et accablé de souffrances, il voulut assister en personne à l'office et à la messe qui se célébrèrent dans la basilique des Saints-Jean-et-Paul.

Ce devoir accompli, il se mit à prier et à faire prier pour l'élection du nouveau Pape. La vacance du Saint-Siège dura près de cinq mois. Enfin, dans la

journée du 15 février 1775, le cardinal Braschi fut élevé sur la chaire apostolique. Ce fut un grand sujet de consolation pour saint Paul de la Croix ; connaissant les hautes vertus et les qualités rares de ce nouveau Pontife, il espérait que l'Eglise entière, et, tout particulièrement, les clercs déchaussés de la très-sainte Croix et Passion de Jésus-Christ n'auraient qu'à s'applaudir de ce choix. Il ne se trompait point. Qui ne sait tout ce que l'illustre Pie VI entreprit et souffrit pour la gloire de Dieu et le maintien de la religion ? Nous nous bornerons ici à parler de ses bontés pour les Passionistes.

Peu de jours après son couronnement, le premier dimanche du carême, il voulut bien monter à leur couvent, sur le mont Célius, et visiter dans sa modeste cellule leur Fondateur, que la maladie avait derechef cloué sur son grabat. Après avoir salué l'humble vieillard, il lui prit affectueusement les mains et les pressa contre son cœur ; puis, il lui parla avec une bonté et une bienveillance toutes paternelles, et lui donna plusieurs autres marques de haute estime et de vive tendresse. Enfin, avant de le quitter, il lui recommanda instamment de recourir à sa personne toutes les fois qu'il aurait besoin de quelque chose pour lui-même ou pour la congrégation.

Heureux de trouver des dispositions si favorables dans le vicaire de Jésus-Christ, saint Paul de la Croix se promit d'en profiter. Il n'avait pas encore suffisam-

ment modifié ses règles ; en 1769, il s'était hâté de saisir une heureuse occasion pour les présenter à Clément XIV, bien qu'il n'eût pas eu le temps d'y introduire toutes les additions, les explications ou les changements qui lui paraissaient nécessaires.

Il désirait pourtant consommer son œuvre et pouvoir dire à Jésus crucifié : *Opus consummavi quod dedisti ut faciam.*¹ Après la visite et les paroles si bienveillantes de Pie VI, il lui sembla que le moment propice était venu d'y mettre la dernière main et d'obtenir ensuite une nouvelle bulle apostolique qui approuverait toutes les modifications. Malgré l'accablement de l'âge et l'aiguillon de nombreuses douleurs, il consacra les mois de mars et d'avril au travail le plus sérieux : se faisant lire tous les jours un ou plusieurs chapitres des règles ; examinant chaque article avec la plus grande attention et priant en même temps les saints fondateurs des divers ordres religieux de lui obtenir les lumières dont il avait besoin ; dictant ensuite les additions, les explications et les changements qu'il jugeait opportuns ; puis, soumettant le tout à l'appréciation des Pères de la maison les plus recommandables par leur savoir, leur vertu et leur expérience, et les suppliant de lui adresser toutes les observations qui se présenteraient à leur esprit.

(1) J'ai consommé l'œuvre que vous m'aviez donné à faire.
(Joan. XVII, 4.)

Tant de précautions semblaient plus que suffisantes. Cependant saint Paul de la Croix ne s'en contenta point. Comme le chapitre général et les chapitres provinciaux devaient se tenir au mois de mai suivant, il assigna pour leur réunion la Retraite de Rome ; et, avant de les clôturer, il prescrivit des sessions spéciales dans lesquelles tous les Pères capitulaires, c'est-à-dire tous les Supérieurs de l'Institut, liraient attentivement les règles et constitutions, d'un bout à l'autre, chapitre par chapitre, pour voir s'il y avait encore quelque chose à ajouter, à retrancher, à expliquer ou à changer, etc., etc. Quoiqu'il fut épuisé de force et qu'il éprouvât parfois des évanouissements, il se fit un devoir d'assister à toutes les séances. Enfin il dicta lui-même le Mémorial par lequel il suppliait le très-saint Père de vouloir bien corroborer, de son autorité suprême, les deux brefs de ses prédécesseurs Benoit XIV et Clément XIV, ainsi que la bulle : *Supremi apostolatus* de ce dernier, en confirmant de nouveau l'Institut des clercs-déchaussés de la très-sainte Croix et Passion de Jésus-Christ, et en approuvant leurs règles dans l'état actuel.

Pie VI lut avec une extrême complaisance la supplique qui lui était adressée. Jaloux d'exaucer les vœux qu'elle exprimait, il confia l'examen des règles aux éminentissimes cardinaux delle Lanze et de Zelada. Ces pieux et savants personnages, après avoir consacré plus de trois mois à ce consciencieux travail,

furent le rapport le plus élogieux. Aussi le Souverain-Pontife s'empessa-t-il d'expédier au P. Paul de la Croix une Bulle par laquelle il déclarait confirmer et approuver, en vertu de son autorité Apostolique, la nouvelle collection des règles des Passionistes ainsi que les lettres émanées de Benoit XIV et de Clément XIV pour établir et ériger canoniquement en Etat religieux la Congrégation de ces Clercs déchaussés. Il maintenait tous les privilèges, grâces, facultés, concessions et indults octroyés par ses devanciers; plaçait, comme eux, sous sa protection spéciale et sous celle du Saint-Siège, chacun des Passionistes présents et futurs ainsi que chacune de leurs Retraites et les recommandait vivement à la sollicitude de ses vénérables frères les patriarches, les cardinaux, les archevêques et évêques. En outre, voulant autant que possible favoriser le ministère apostolique de ces missionnaires, il accordait une indulgence plénière aux fidèles de l'un et de l'autre sexe qui se confesseraient et communieraient aux missions prêchées par eux. Enfin il permettait et même prescrivait aux susdits missionnaires de donner, au dernier jour de leurs missions, retraites ou triduums, la bénédiction papale à la réception de laquelle est attachée une indulgence plénière.¹

(4) Voici deux petits fragments de cette précieuse Bulle qui

III.

Costume et genre de vie des Passionistes.

Maintenant que les règles et constitutions des Passionistes sont définitivement établies, et qu'elles ne doivent plus recevoir de modification, il est temps de faire connaître le costume complet de ces religieux et leur genre de vie.

Le costume des Passionistes est conforme à celui que leur saint Fondateur vit plusieurs fois dans ses extases : un *habit noir*, de laine commune, d'une coupe modeste et grave, descendant jusqu'à terre et serré au milieu du corps avec une ceinture de cuir à laquelle est suspendu le saint Rosaire ; — par-dessus cet habit, un *manteau à collet*, de même couleur et

commence par les mots : *Præclara virtutum exempla*, et qui est datée du 15 septembre 1775.

« ... In primis tam Benedicti quam utrasque præfati Clementis prædecessoris litteras super erectione et institutione dictæ Congregationis, cum omnibus et singulis gratiis, facultatibus, privilegiis, concessionibus et indultis in eis contentis et elargitis, perinde ac si integer, ac de verbo ad verbum, illarum tenor præsentibus foret insertus, apostolica auctoritate, per ipsas præsentibus nostras litteras, confirmamus et approbamus... »

» Porro novam hanc Regularum et Constitutionum collectionem... apostolica auctoritate perpetuo confirmamus et approbamus, illisque apostolicæ firmitatis vim et robur adjicimus... »

de même étoffe, et arrivant aux genoux ; — sur l'un et l'autre de ces vêtements, du côté gauche de la poitrine, un *signe* au fond noir et orné de caractères blancs qui représentent un cœur surmonté d'une croix et portant cette inscription : JESU XPI PASSIO, avec trois clous ; — sous ce costume, une *chemise de flanelle blanche* et un *caleçon de lin* ; — aux pieds, des *sandales* ; sur la tête une *calotte* et un *chapeau* à la romaine, au dehors de la maison ; dans l'intérieur, une *calotte* et une *barrette*. — Les *frères convers* se distinguent des Pères et des confrères, en ce qu'ils ne portent ni le signe sur le manteau, ni la barrette. — Toutes les cellules sont meublées d'une manière fort simple : une table avec quelques livres, trois chaises, quatre ou cinq gravures, une paille sur des planches ou dans un bois de lit, et des couvertures de laine selon les exigences de la saison et le besoin de chacun.

Les vœux que les Passionistes font après une année de noviciat sont *simples* mais *perpétuels*, et suffisent, d'après la bulle : *Ascendente Domino* de Grégoire XIII, pour constituer véritablement l'état religieux. Ils sont *rigoureusement obligatoires* et *irrévocables* de la part de celui qui les a prononcés. Aux trois vœux ordinaires de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, les Clercs déchaussés de la très-sainte Croix et Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ ajoutent le *vœu de propager*, par toutes sortes de

moyens, dans le cœur des fidèles, *la dévotion à Jésus souffrant*, et le *serment de persévérer* dans la Congrégation jusqu'à la mort.

Comme ils ont pour but leur propre sanctification et celle du prochain, ils mènent une vie moitié active, moitié contemplative. L'amour du recueillement et de l'union avec Dieu leur fait rechercher la solitude. Aussi désirent-ils que leurs maisons soient construites, autant que possible, en des lieux écartés. C'est pour cela qu'il les appellent *Retraites*. Loin du bruit et du tumulte, ils peuvent plus aisément s'appliquer à l'œuvre de leur perfection, se préparer au ministère évangélique, ou se reposer de leurs travaux apostoliques, en s'adonnant à la prière et à l'étude. Les Passionistes ne se livrent point à l'enseignement ; ils n'ont des cours de langue latine, de philosophie et de théologie que pour leurs jeunes religieux qui n'ont pas achevé leurs études. Mais ils prêchent des missions et des retraites partout où ils sont appelés : dans les villes et les campagnes, dans les séminaires et les collèges, dans les maisons religieuses et les pensionnats, etc... Ils reçoivent aussi chez eux des prêtres et des laïques qui désirent vaquer pendant quelques jours aux exercices spirituels. — Ils psalmodient en chœur les diverses parties de l'office divin. Chaque jour, ils consacrent deux heures et demie à la méditation, une demi-heure à la lecture spirituelle, et environ six heures aux études ecclésiastiques. Ils ne quittent

point le saint habit pour prendre le sommeil. Ils se lèvent la nuit pour dire Matines et Laudes et faire oraison : ce qui dure une heure et demie. Ils se donnent la discipline, chacun à sa dévotion, quatre fois la semaine pendant le Carême et l'Avent, et trois fois seulement pendant le reste de l'année.

Lorsque les enfants de saint Paul de la Croix sont hors de leur Retraite, ils mangent, suivant le précepte du divin Maître et à l'exemple des Apôtres, ce qu'on leur présente : *Manducate quæ apponuntur vobis.*¹ Chez eux, ils usent d'aliments gras tous les dimanches, lundis, mardis et jeudis, excepté pendant le Carême et l'Avent. Le mercredi ils font maigre, ainsi que le vendredi et le samedi. Quand le jeûne n'est pas prescrit par l'Eglise, il leur est facultatif de déjeuner. — Il leur est permis de se chauffer dans les froids rigoureux, après l'office et l'oraison de la nuit et pendant la journée. — Tous les jours, ils ont une demi-heure de promenade solitaire, dans leur enclos, tant avant sexte et none qu'avant les complies; environ une heure de récréation en commun après le dîner, et trois quarts d'heures après le souper. En outre, si le temps le permet, ils font, toutes les semaines, une ou deux promenades et quelquefois plus, hors de leur Retraite.

(1) Luc. 10, 8.

CHAPITRE VI.

GOUVERNEMENT DE SAINT PAUL DE LA CROIX.

I.

Prudence, simplicité, justice et patience, qui brillent dans le gouvernement de saint Paul de la Croix.

Dieu, en inspirant à saint Paul de la Croix l'idée d'un nouvel Institut religieux, lui avait donné, en même temps, l'énergie et la constance qu'il fallait pour l'établir. Il lui apprit aussi, sans doute, la manière de le régir et de le gouverner, car la conduite du pieux fondateur, dans la direction des affaires et à l'égard de ses sujets, ne laissa jamais rien à désirer; toujours elle fut irréprochable et parfaite, toujours elle fut pleinement conforme au cœur du Père de la sagesse incréée. Il nous a paru utile de donner quelques détails sur cette conduite, parce qu'elle est digne de servir de modèle à tous ceux qui sont chargés d'une administration quelconque et qui ont quelque autorité sur leurs semblables. Elle expli-

que, d'ailleurs, pourquoi saint Paul de la Croix fut maintenu toute sa vie dans la haute fonction de prévôt-général malgré les règles qui s'y opposaient et malgré son humilité qui avait grand'peine à s'y soumettre. Quand on connaît sa manière de gouverner, on comprend que ses enfants spirituels aient voulu toujours dépendre de lui ; qu'ils aient, avant chaque chapitre général, demandé les dispenses nécessaires pour pouvoir le confirmer dans la première dignité de la congrégation, et qu'ils n'aient point tenu compte de ses refus.

Entièrement étranger à la folle prudence du siècle, le patriarche des Passionistes, préféra en toute occasion la volonté et la gloire de Dieu aux avantages temporels de son Institut. Voyait-il qu'une œuvre fût selon l'esprit du Seigneur, il l'entreprenait volontiers ; mais, se gardant de toute précipitation, il n'agissait qu'après avoir sérieusement réfléchi et avoir choisi les meilleurs moyens de la conduire à bon terme. Cependant lorsqu'il se présentait une occasion favorable dont il importait de profiter, il ne la laissait point échapper ; il se sentait alors pressé soit par la crainte que des obstacles ne survinssent plus tard, soit par la pensée que la promptitude lui avait, bien des fois, admirablement servi. Mais, qu'il eût peu ou beaucoup de temps pour ses actes et ses dispositions, il était toujours calme et tranquille, ayant coutume de dire que l'agitation et l'inquiétude sont contraires

au succès des entreprises. Au reste, dans les choses de quelque importance, il ne s'en tenait jamais à son seul jugement; il implorait les lumières de Dieu par de longues et ferventes prières et demandait humblement conseil aux hommes.

A la prudence saint Paul de la Croix unissait une étonnante simplicité. Aussi détestait-il les simulations et les détours. « Je suis lombard, répétait-il souvent; ce que j'ai dans le cœur, je l'ai sur la langue. » La moindre faute de la part de ses enfants le plongeait dans la peine et dans une sorte de stupéfaction; le plus petit mensonge lui arrachait des gémissements. Incapable, pour ainsi dire, de juger défavorablement un religieux quelconque, les croyant tous meilleurs que lui-même, il avait pour eux le plus profond respect; ses paroles et ses actes le témoignaient en toutes rencontres.

Grâce à cette grande simplicité, il vivait dans les bras de la divine Providence avec le même abandon qu'un petit enfant sur le sein de son affectueuse mère. Aussi, après avoir employé les moyens qu'il jugeait utiles à la réussite de ses projets, il laissait uniquement à Dieu le soin de sa personne, de la congrégation et de toutes choses. Il désapprouvait que les supérieurs se laissassent trop préoccuper par le soin de pourvoir aux nécessités de leurs familles religieuses. Il leur recommandait d'espérer fermement en Dieu, ajoutant qu'il ne leur manquerait

jamais rien. « Quand nous étions trois, disait-il, le Seigneur nous envoyait des provisions pour trois; quand nous étions dix, il en fournissait pour dix; maintenant que nous sommes nombreux, il en donne encore pour tous. Il suffit que nous soyons bons et que nous observions les saintes règles; il ne nous manquera jamais rien de ce qui convient à notre pauvre état. »

Alliant sans peine la prudence à la simplicité, saint Paul de la Croix, en outre, pratiquait scrupuleusement la justice. Il voulait qu'on accordât à chacun de ses religieux tout ce que les saintes Règles permettaient, soit pour la nourriture, soit pour le repos ou autre chose. Plus d'une fois, il réprimanda des recteurs qui imposaient certaines privations à leur communauté. Mais, d'autre part, il exigeait que chaque religieux s'appliquât à remplir exactement tous ses devoirs; si l'on y manquait, il ne craignait pas d'infliger quelques blâmes et même des punitions, mais des punitions toujours équitables. Quand il était question d'élever quelques sujets aux emplois et aux offices de l'Institut, il se conduisait avec une admirable impartialité, n'ayant égard qu'aux mérites et à l'aptitude, et choisissant attentivement les plus dignes.

Prudent, simple et juste, le saint Fondateur des Passionistes fut encore un modèle vivant de patience. Quelques réprimandes qu'il dût faire, jamais sa voix ne fut même légèrement altérée par la colère ou l'in-

dignation. Sa maxime était : « Que les avis donnés avec douceur peuvent guérir toutes sortes de plaies ; qu'au contraire, donnés avec aigreur, loin de guérir une plaie, ils en ouvrent dix. » « Ayez soin, écrivait-il au recteur d'une de ses Retraites, ayez soin d'agir toujours avec douceur ; parlez avec calme et sans effort de poumons, vous en retirerez plus de profit, croyez-moi, et vos religieux seront plus contents. »

II.

Charité de saint Paul de la Croix envers tous les religieux, — les voyageurs, — les missionnaires, — les malades, — les novices et les étudiants.

Ce merveilleux mélange de patience, de justice, de simplicité et de prudence attirait irrésistiblement à saint Paul de la Croix l'estime et l'affection de ses enfants en Jésus crucifié. Ce qui contribuait encore davantage à lui gagner leur cœur, c'était son extrême charité. Nul ne recourait à lui sans être consolé dans ses peines, relevé de son abattement, rassuré dans ses doutes, et promptement secouru dans tous ses besoins. Le bon Père savait même prévoir les nécessités et prévenir les demandes ; il s'appliquait à deviner les moindres désirs et à les satisfaire quand il les trouvait raisonnables. Il porta une attention toute particulière à conserver la santé des religieux, afin

qu'il leur fût plus facile de faire l'observance et de supporter les fatigues du ministère apostolique. S'il voulait que les aliments fussent conformes à la pauvreté, il voulait encore plus qu'on les préparât avec la propreté la plus exquise et la plus grande charité. Ses co-religieux devaient-ils entreprendre quelque voyage, il avait soin d'examiner minutieusement s'ils étaient suffisamment pourvus des choses nécessaires. Il désirait qu'ils emportassent de petites provisions; à cette fin, il se plaisait à choisir lui-même ce qu'il y avait de plus confortable dans la Retraite. Quand il s'agissait d'un long trajet, il indiquait la route à suivre, marquait en quels lieux on pourrait faire halte et prendre les repas, etc., etc.

Lorsque les religieux rentraient à la maison, il les accueillait avec une tendresse toute paternelle, les embrassait affectueusement, leur prodiguait mille amitiés, compatissait à leurs fatigues et leur demandait un compte détaillé de tout ce qui leur était advenu, mais avec une grâce et une charité ravissantes. Si c'étaient des prêtres qui revenaient de mission, épuisés de fatigue, il les considérait respectueusement comme des victimes du zèle apostolique qui portaient encore empreintes sur leur personne les marques du sacrifice. Non content d'ordonner qu'on les traitât avec honneur, il se faisait un devoir de les servir à table de ses propres mains, même dans sa vieillesse. C'est que, selon sa parole, « un missionnaire, à raison du bien

qu'il opère dans les âmes, vaut mieux qu'une Retraite tout entière. »

La charité de saint Paul de la Croix brillait beaucoup plus encore quand elle avait pour objet les malades. Il recommandait avec instance aux supérieurs de leur procurer soigneusement toutes les choses utiles, allant jusqu'à dire que, s'il le fallait, on devait vendre pour cela les vases sacrés plutôt que de le laisser manquer de rien. Quoiqu'il fût accablé par de graves et nombreuses occupations, on le voyait visiter ses chers infirmes plusieurs fois par jour, les encourager, les exhorter à souffrir avec la résignation du divin Crucifié, les servir de ses propres mains, préparer et administrer lui-même les médicaments avec une incomparable bénignité. Si le mal devenait plus grave, il exigeait que quelqu'un restât continuellement, la nuit comme le jour, auprès du malade. Quand il était lui-même cloué sur son lit de douleurs, il paraissait oublier ses propres souffrances pour ne s'occuper que de celles d'autrui. S'il n'était pas dans l'impossibilité absolue de se lever, il voulait faire au moins une visite aux pauvres infirmes ; il se rendait dans leur cellule, appuyé sur des béquilles ou porté par des frères. Quand il n'y pouvait aller de sa personne, il envoyait quelqu'un à sa place s'informer comment ils étaient, s'il leur manquait quelque chose, s'ils étaient traités en tout avec une charité parfaite. Y avait-il des religieux souffrants dans les maisons où le bon Père ne

pouvait être présent de corps, il se transportait auprès d'eux en esprit, par la compassion et la tendresse. Il écrivait de temps en temps aux Recteurs pour leur recommander les soins les plus dévoués et les plus assidus. « La pauvreté est bonne, leur disait-il souvent à ce propos, mais la charité est meilleure. » Sa maxime était que « pour les infirmes il faut une mère ou un saint. » Quant à lui, il avait vraiment un cœur de mère, parce qu'il avait la charité d'un saint.

Il eut aussi une tendresse toute spéciale pour les novices ; il voulait qu'on les entourât, comme des jeunes plantes, de soins et d'égards particuliers : il défendait de leur imposer des jeûnes au pain et à l'eau, de les traiter avec trop de rigueur, répétant assez fréquemment « que de la conservation des forces physiques, surtout dans la jeunesse, résulte la facilité d'une observance plus parfaite. » S'il se trouvait au noviciat lorsqu'il se présentait des jeunes gens pour demander à prendre l'habit religieux, il paraissait excessivement heureux de les voir arrachés aux tempêtes du monde et parvenus au port assuré de la vie monastique. Dès leur entrée dans la maison, il les environnait des douceurs de sa plus tendre charité. Après le noviciat, pendant qu'ils s'appliquaient à l'étude, il profitait de toutes les occasions pour leur montrer combien ils lui étaient chers. Il voulait que de temps en temps ils prissent quelque récréation honnête. Ils les dirigeait, autant que possible, par

lui-même dans les voies de la spiritualité, ne négligeant rien de ce qui pouvait les exciter à avancer en même temps et dans l'acquisition de la science et dans l'amour du divin Crucifié. Voici un fait qui dépeint admirablement l'affection de notre saint pour la jeunesse.

Quelques étudiants devaient le quitter et partir pour la Retraite où l'on enseignait la philosophie. Au moment où ils vinrent demander sa bénédiction paternelle, il leur offrit à chacun une petite image de la très-sainte Vierge, derrière laquelle il avait écrit son nom en témoignage de son affection sainte. « Vous n'avez plus ni père ni mère, leur dit-il, eh bien ! voilà, regardez celle-ci comme votre mère. » Considérant ensuite avec une grande tendresse ses chers enfants qui étaient agenouillés autour de lui, il se prit à pleurer ; puis il ajouta : « Vous comprenez, mes bien-aimés enfants, que ma vie va bientôt finir ; nous ne nous reverrons plus, je veux donc vous donner trois avis ; ne les oubliez jamais. Je vous recommande tout d'abord la pureté d'intention parce qu'elle a la vertu secrète de convertir toutes choses en or. Donc pureté d'intention dans l'étude. Etudier pour procurer la gloire de Dieu et pour devenir utiles au prochain. En second lieu, faites-vous un tabernacle dans votre intérieur. Là, entretenez-vous avec le souverain Bien qui est au dedans de vous, comme la foi nous l'enseigne : pendant l'étude, prenez un peu de

répét par moments, ravivez votre foi et dites en vous-mêmes : O bonté infinie ! Laissez cette oraison jaculatoire pénétrer votre esprit comme un baume suave. Le matin, faites-vous, à l'exemple de saint Bernard, un faisceau de myrrhe des amertumes du Christ ; pendant le jour, compatissez à l'aimable Jésus, et dites : Ah ! peines de Jésus !... Je vous recommande enfin la modestie des yeux qui a tant de puissance pour le recueillement. »

Après ces paroles, il versa de nouvelles larmes. Ensuite il leur donna sa bénédiction avec effusion de cœur et les congédia.

III.

Zèle de saint Paul de la Croix pour inspirer à ses chers fils l'esprit de dévotion à la Passion de Jésus et à la compassion de Marie, — d'obéissance, — de chasteté, — de pauvreté, — d'oraison, — de solitude.

A son extrême bonté, saint Paul de la Croix joignit constamment un zèle admirable. Ce zèle éclata surtout dans le soin qu'il prit d'inspirer à ses bien-aimés fils en Jésus crucifié l'amour et la pratique de toutes les vertus religieuses, mais plus particulièrement des quatre qui sont l'objet de leurs vœux, à savoir : la Dévotion à la Passion du très-saint Rédempteur, l'Obéissance, la Chasteté et la Pauvreté.

Pour leur inspirer une véritable dévotion à la Pas-

sion de Jésus et à la Compassion de Marie, il leur répétait mainte et mainte fois que « la Passion est la source d'où découle tout bien ; » que « la pensée des souffrances, des ignominies et de la mort du Sauveur est très-utile, très-salutaire et très-efficace pour retirer les hommes de l'iniquité et les conduire à la perfection chrétienne. » Il leur recommandait de prendre ordinairement pour sujet de leur oraison les douloureux mystères du Fils de Dieu et de sa sainte Mère ; d'employer tous leurs soins et leurs efforts à propager cette dévotion parmi les fidèles ; d'en parler du haut de la chaire, au confessionnal et partout ailleurs, aussi souvent que possible ; d'enseigner une méthode courte, claire, facile et pratique au moyen de laquelle les gens même les plus grossiers et les plus dépourvus de culture intellectuelle pourraient se rappeler sans cesse la Passion du très-saint Rédempteur et la Compassion de Marie ; d'engager les chrétiens à produire fréquemment des actes d'amour envers le divin Crucifié et envers Notre-Dame des Douleurs ; de les exhorter à répéter de temps en temps quelque oraison jaculatoire et à souffrir chaque jour quelque chose pour Jésus-Christ, etc., etc.

Saint Paul de la Croix recommanda l'obéissance avec le même zèle que la dévotion à la Passion douloureuse. « L'obéissance, dit-il dans le chapitre 12^e des saintes Règles, l'obéissance est comme la pierre fondamentale de toute perfection.... Que les religieux

de cette humble Congrégation ne se contentent pas de la professer de bouche, mais qu'ils l'expriment saintement dans tous leurs actes.... Qu'ils obéissent promptement, simplement et volontiers. » « Ah! mes bien-aimés, s'écrie-t-il dans une lettre à ses chers Fils,... abandonnez-vous tellement entre les mains de vos supérieurs, qu'ils puissent faire de vous tout ce qu'ils veulent, alors qu'ils ne vous commandent rien de contraire à la loi de Dieu ni aux Règles et Constitutions auxquelles vous devez avoir le plus grand soin de demeurer toujours fidèles. Vous savez bien que Jésus fut obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix ; vous devez donc, vous aussi, mourir à vous-mêmes.... Renoncez donc, mes bien-aimés Fils, à tout sentiment, à toute opinion, et à toute volonté propres ; c'est lorsque vous vous placerez comme morts dans les mains de l'obéissance que vous aurez le bonheur de goûter combien est doux et suave le service de Dieu.... Offrez souvent votre volonté en sacrifice au Seigneur ; épousez la sainte obéissance, aimez-la, aimez-la en Jésus crucifié qui est le souverain roi des cœurs obéissants. »

Le vertueux patriarche des Passionistes apportait le même soin à rendre ses religieux purs et chastes. Sachant que la chasteté est le plus précieux des trésors et que nous la portons dans des vases fragiles¹, il

(1) 2 Cor. 4, 7.

disait à ses chers fils : « Prudence, mes frères, précautions grandes et incessantes, parce que personne ne peut être en sûreté dans ce monde trompeur. Je tremble pour moi de la tête aux pieds, et je crains encore plus maintenant que je suis vieux que lorsque j'étais jeune. Ah ! il faut bien veiller sur nous, et ne pas nous fier à nous-mêmes, non jamais ! » Voici quelques-uns des moyens qu'il prescrit dans les saintes Règles pour obtenir la fidélité à la conservation de cette angélique vertu : « Que vos religieux soient humbles, qu'ils résistent à leurs convoitises et mortifient leur chair ; qu'ils s'adonnent assidûment à l'oraison et procèdent toujours avec précaution et prudence ; qu'ils se défient de leurs forces, et mettent constamment leur confiance en Dieu ; qu'ils opèrent leur salut éternel avec crainte et tremblement. Qu'ils ne parlent point avec des personnes du sexe, à moins d'une vraie nécessité. Si la charité chrétienne ou quelque autre motif raisonnable les y oblige, qu'ils remplissent ce devoir en peu de mots, avec gravité et les yeux modestement baissés vers la terre. Si l'entretien doit avoir lieu dans quelque chambre, qu'on laisse la porte ouverte afin qu'on puisse être vu sans être entendu, etc., etc. »

Si le pieux et zélé Fondateur des Passionistes voulait que ses Enfants se distinguassent par l'esprit de chasteté et d'obéissance, ainsi que par une véritable dévotion à la Passion de Jésus et à la Compassion de

Marie, il exigeait également qu'ils vécussent dans la pauvreté.

Pour leur inspirer l'estime et l'amour de la pauvreté, il appelait cette vertu tantôt le *glorieux drapeau*, tantôt le *mur inexpugnable de la Congrégation*. « Je vous recommande, leur disait-il, la sainte pauvreté. Si vous êtes pauvres, vous serez saints; mais, si vous cherchez à vous enrichir, vous perdrez l'esprit religieux et l'on ne verra plus parmi vous l'observance régulière. » D'autres fois, il ajoutait : « Les Fils de la Passion de Jésus-Christ doivent être dépouillés de tout bien créé; notre Congrégation doit être pauvre d'esprit et dénuée de tout. Tant qu'il en sera ainsi, elle se maintiendra toujours dans sa vigueur. » Il était souverainement jaloux de la pratique de cette vertu divine. Il voulait que la pauvreté parût dans le vêtement des religieux, dans leur nourriture, dans la construction des Retraites et dans le mobilier des cellules; que nul Passioniste ne possédât en propre un objet quelconque, mais que tout fut en commun. « Oh! s'écriait-il, quel grand trésor est renfermé dans la vie commune! quelle félicité! »

A la pratique des quatre vertus dont nous venons de parler, Saint Paul de la Croix recommandait d'unir l'esprit d'oraison et de solitude qui forme, avec l'esprit de pauvreté, la base de l'Institut de la Passion. « Si nous sommes des hommes d'oraison, avait-il coutume de dire, Dieu se servira de nous,

malgré notre extrême misère, pour accomplir des choses merveilleuses qui feront éclater sa gloire ; autrement, nous ne ferons jamais rien de bon. » S'il s'apercevait que quelqu'un de ses Religieux fût plus adonné que les autres à l'oraison, il l'estimait beaucoup et volontiers il écoutait ses conseils. Afin que l'esprit d'oraison s'établît profondément dans les cœurs, il exhortait chacun de ses enfants à se tenir recueilli dans le souvenir de la présence divine. « Par cette pratique, disait-il, l'oraison se continue toujours et n'est jamais interrompue. » Et il ajoutait avec une ardente ferveur : « Il y en a qui ont une grande dévotion pour visiter les lieux saints et les temples magnifiques ; je ne les désapprouve pas, mais je dis que notre intérieur est un grand sanctuaire parce que c'est le temple vivant de la Divinité et que la très-sainte Trinité y réside. Se tenir dans ce temple, oh ! voilà une dévotion vraiment sublime. »

Pour favoriser autant que possible cet esprit d'oraison et de solitude intérieure, il s'appliquait à la pratique de la solitude extérieure. Il voulut qu'on donnât à toutes les maisons de la congrégation le nom de Retraites, afin que cette dénomination rappelât par elle-même l'amour de la solitude. Il exigea qu'on les établît loin de toute habitation pour que les Religieux, après s'être fatigués sur le champ de bataille du Seigneur, trouvassent dans l'air pur et paisible de la solitude le double repos de l'esprit et du corps. Lors-

que ses enfants quittaient momentanément la Retraite, il lui tardait qu'ils revinssent et il comptait avec une sollicitude amoureuse les heures d'absence. A leur retour, il ne leur permettait point de raconter ce qui s'était passé dans les villes et les campagnes, « pour ne pas porter, comme il disait, le monde dans le désert. »

Ainsi, le gouvernement de Saint Paul de la Croix fut un admirable mélange de prudence et de simplicité, de justice et de patience, de charité et de zèle. De là, parmi ses chers Fils, cette observance régulière et cette vie fervente qui lui firent souvent répandre des larmes de consolation et qui lui permirent d'écrire avec sincérité : « On sert Dieu avec beaucoup de ferveur dans nos pauvres Retraités ; d'après le témoignage des supérieurs, c'est une merveille de voir avec quel zèle on s'y applique à l'acquisition de toutes les vertus.

CHAPITRE VII.

FONDATION DES PASSIONISTINES (1730-1771).

I.

Première idée de la fondation des Passionistines. — Motifs de cette institution. — Quelques vocations.

Saint Paul de la Croix ne s'était pas borné à établir une congrégation d'hommes qui méditeraient jour et nuit la Passion du divin Rédempteur et s'appliqueraient à répandre cette dévotion dans le cœur des fidèles; il y avait rattaché un Institut de saintes et pieuses filles qui portaient le nom de *Passionistines*. Déjà, avant l'année 1740, il avait pensé à cette dernière Fondation, et depuis lors il ne la perdit jamais de vue, il la mena de front avec l'autre. Si nous nous sommes abstenu jusqu'à présent d'en parler, c'est qu'il nous a paru bon de ne pas interrompre le récit de la première institution et de réunir dans un seul chapitre tous les détails qui concernent celle-ci.

La fondation des Passionistines, comme l'établisse-

ment des Passionistes, leurs frères, prend sa source dans une révélation divine. Le Très-Haut en inspira l'idée à une jeune personne d'Orbetello, nommée Agnès Grazi. Agnès était d'une famille très-distinguée et fort riche. Dans son adolescence, elle se montra extrêmement passionnée pour les divertissements et les pompes du monde. Mais elle se convertit sincèrement sur la fin de l'année 1730, pendant une mission que le P. Paul de la Croix prêchait avec son frère Jean-Baptiste dans le village de Talamone où elle avait une maison de campagne. Bientôt elle se consacra irrévocablement à Dieu par le vœu de virginité perpétuelle et parvint, sous l'habile direction du Fondateur des Passionistes, au plus sublime degré de la divine contemplation. Après avoir répandu quelque temps dans sa patrie la bonne odeur du Christ, elle se retira pour toute sa vie dans un monastère de Viterbe. Saint Paul de la Croix l'appelait dans ses lettres tantôt « Bien-aimée fille en Jésus Crucifié, » tantôt « Agnès du sacré Côté ou de la Croix de Jésus. » Quand elle eut rendu le dernier soupir, il disait : « Je voudrais qu'il y eût une plume docte et pieuse qui écrivît la vie de la grande servante de Dieu, Agnès de la Croix de Jésus. »

Or, lorsqu'il était encore sur le mont Argentaro, occupé à l'établissement de sa Congrégation, cette âme d'élite lui assura avoir appris de Dieu qu'il devait fonder aussi un monastère de Religieuses qui se con-

sacreraient à méditer la Passion et la mort de l'homme des douleurs et ne désireraient d'autre époux que Jésus Crucifié.

Saint Paul de la Croix comprenait bien la convenance de cette institution pour les personnes du sexe. Au pied de la Croix où l'Apôtre bien-aimé pleurerait son Maître, à côté de lui, n'y avait-il pas la Vierge-Mère, Marie-Madeleine et les autres saintes femmes qui répandaient pareillement des larmes amères? Pendant sa vie mortelle, Jésus-Christ n'avait-il pas permis à ces mêmes femmes de le suivre? Au jour de son agonie sanglante et de son affreuse Passion, ne vit-on pas les filles de Jérusalem pleurer sur lui? Pourquoi donc, quand il s'agissait d'établir dans le cœur des mortels l'éternel mémorial des souffrances du Christ, pourquoi Dieu n'aurait-il choisi que des hommes? Lorsque le très-saint Rédempteur expirait au sommet du calvaire, Adam était-il le seul dont le souvenir se présentât à sa mémoire? A côté du Père des hommes, ne voyait-il pas la figure triste et désolée d'Eve? Excluait-il de toute part à son sacrifice nos mères, nos épouses et nos filles? Ah! puisque Jésus-Christ a souffert, est mort autant pour la femme que pour l'homme, ne faut-il pas que la femme gémissé aussi sur les douleurs du grand martyr? S'il y a sur la terre des cœurs capables et dignes de comprendre les tristesses et les tourments du Sauveur de l'humanité, n'est-ce pas surtout le cœur de la femme?

Et les larmes les plus tendres, les plus sympathiques, Dieu ne semble-t-il pas les avoir mises dans les yeux de la femme ? Il convenait donc que, parmi les cœurs généreux réunis autour du gibet sanglant du Calvaire, il y eut des personnes de l'un et de l'autre sexe.

Aussi celui qui travaillait à instituer les Passionistes, fut-il très-heureux d'entendre qu'il devait encore établir une Congrégation de saintes filles pour propager davantage la dévotion aux souffrances et aux opprobres de Jésus. Il connaissait d'ailleurs trop bien sa pieuse pénitente pour ne pas ajouter foi à sa parole. Mais, ayant coutume de procéder avec une prudence extrême dans la direction des âmes et de tout peser dans la balance du sanctuaire, il ne croyait pas facilement aux lumières et aux révélations surnaturelles, et tout d'abord il parut ne faire aucun cas de ce que lui annonçait la fervente Agnès. Cependant il se mit à supplier le Seigneur avec un vif désir de connaître son adorable volonté. Bientôt il sut clairement que sa fille en Dieu avait réellement parlé par l'inspiration du ciel. Jésus-Christ daigna même lui marquer par quelles voies l'œuvre s'accomplirait un jour et lui découvrir quelles personnes entreraient les premières dans le nouvel Institut.

L'histoire nous a transmis le nom de quatre d'entre elles à qui, de l'année 1743 à l'année 1757, il prédit, contre toute apparence, qu'elles prendraient le saint habit de la Passion au jour même où se ferait l'ou-

verture du futur monastère. Quand il leur parla pour la première fois de leur vocation, l'une n'avait encore que six ans ; l'autre était sur le point de contracter mariage ; la troisième était déjà religieuse bénédictine à Corneto, et, en vertu d'une dispense obtenue du Souverain-Pontife Benoit XIV, destinée à devenir la première supérieure d'un couvent qu'on érigeait à Rome en l'honneur de la Passion de Jésus et des Douleurs de Marie ; la quatrième avait déjà écrit pour solliciter l'honneur d'être admise parmi les Capucines de Santa-Fiora.. Ayant reçu une réponse négative, elle fit des démarches pour entrer dans d'autres monastères ; mais ce fut toujours en vain.

Les prédictions de saint Paul de la Croix venaient de Dieu ; tout improbable que paraissait leur accomplissement, il fallait qu'il eût lieu.

II.

La construction du monastère est commencée. — Lettres d'encouragement. — Contradictions et difficultés. — Suspension des travaux. — Bénédiction du Ciel, reprise et achèvement des constructions. — Rédaction et approbation des Règles.

Cependant les années succédaient aux années, et il ne survenait rien qui laissât espérer la réalisation du louable dessein que Paul de la Croix nourrissait toujours dans son cœur avec une aveugle confiance

en la bonté divine. Soudain, Monsieur Dominique Costantini de Corneto, qui venait de perdre son plus jeune frère, éprouva un besoin intérieur de consacrer toute sa fortune à Jésus Crucifié et à la Mère des Douleurs en établissant un monastère de religieuses selon l'idée de notre Saint, qui lui était déjà connue. Du consentement de son épouse Lucie, il s'offrit à construire l'édifice dans son pays natal même. L'emplacement fut bientôt choisi, et l'on se mit à l'œuvre avec l'agrément de l'évêque diocésain.

Heureux de voir les constructions commencées et vivement désireux d'en contempler au plus tôt l'achèvement complet, Paul de la Croix écrivait de temps en temps à son généreux bienfaiteur pour redoubler son courage : il lui montrait le mérite de préparer un pieux asile à des colombes mystiques, qui gémissaient jour et nuit en pensant à la douloureuse Passion et dont la principale occupation serait d'oindre, avec le baume de leurs larmes, les plaies sacrées du divin Rédempteur ; il l'exhortait à tenir ferme et à poursuivre le travail malgré les contradictions et les obstacles qui ne manqueraient pas de s'élever contre une œuvre si sainte ; enfin, il l'assurait que Dieu finirait par le faire triompher de tout, dut-il opérer des miracles.

Les contradictions et les difficultés prévues ne firent pas défaut. Aussitôt que Monsieur Costantini laissa percer sa religieuse intention, beaucoup de personnes

s'empressèrent de le blâmer hautement et de répéter une multitude de ces paroles insensées que le monde a coutume de dire chaque fois qu'une chose dépasse ses vues étroites : « C'est une vraie folie, s'écriait-on, de fonder un nouveau monastère lorsque déjà il en existe un si grand nombre ; il vaudrait bien mieux employer cet argent à quelque œuvre plus conforme aux besoins de la ville, etc., etc. » Mais M. Costantini laissait parler et activait les travaux.

Malheureusement, les dépenses à faire excédèrent considérablement les devis de l'architecte, et le généreux bienfaiteur fut visité par l'infortune. Outre que sur ses terres se fit sentir en 1665 une affreuse disette qui s'étendit sur l'Etat pontifical presque tout entier, il éprouva de grandes pertes dans son négoce. Aussi se vit-il contraint d'arrêter les constructions au moment même où elles étaient presque terminées. Nouveau sujet de dérisions et de railleries pour les personnes qui l'avaient déjà tant blâmé !

Mais le secours de la puissance divine ne tarda guère à se manifester, et d'une manière admirable. C'était au mois de mai 1766. Le père Paul de la Croix, passant par Corneto, fit une visite à M. Costantini. Celui-ci ne manqua pas de lui raconter les malheurs qui lui étaient survenus, ajoutant qu'il n'avait plus que douze sacs de blé, tandis qu'il lui en faudrait au moins cinquante jusqu'à l'époque de la récolte prochaine. Le saint Religieux monta au gre-

nier, pria quelques instants, bénit ensuite le grain et adressa à son pieux bienfaiteur quelques paroles de consolation, l'exhortant à prendre courage et à persévérer dans le dessein de glorifier le Très-Saint Rédempteur, en la manière toutefois et à l'époque qu'il plairait à sa divine Majesté. Tout ce grain fut moulu en une seule fois; mais, par un miracle évident, la farine se multiplia si bien qu'il en restait encore une certaine quantité au mois d'août, quoique le propriétaire eût abondamment pourvu à tous les besoins de sa maison et à l'entretien de nombreux ouvriers employés tant pour la fenaison que pour la maison et le battage, et qu'en outre il eut donné de larges aumônes aux pauvres. Depuis lors, il fut constamment favorisé du Ciel et réussit dans toutes ses entreprises. Aussi eut-il le bonheur de pouvoir reprendre et achever les constructions du monastère.

De son côté, le père Paul de la Croix s'occupa, dans la Retraite solitaire de Saint-Ange, à écrire les règles pour les futures épouses de Jésus crucifié. Avant de les rédiger, il pria longuement et consultait sur chaque article deux de ses Religieux qu'il savait remplis de la science des saints. Ces nouvelles lois étaient généralement conformes aux inspirations qu'il avait reçues de Dieu pendant sa retraite de quarante jours dans l'obscur cellule de Saint-Charles de Castellazzo. Il y apportait néanmoins quelques légers adoucissements pour en faciliter la pratique.

Au mois de juillet 1770, il les présenta à Clément XIV avec un Mémorial par lequel il suppliait Sa Sainteté de vouloir bien les approuver et autoriser la fondation des Passionnistes. Le très-saint Père confia l'examen du manuscrit au père Maître Pastrovich, prélat fort recommandable par sa doctrine et sa piété et consultant du Saint-Office. Le rapport fut très-favorable. Voici quelques-unes des expressions qu'il contient... « Ces Règles sont, non-seulement conformes à la pureté de la foi, à la sainteté des mœurs et à la perfection de la discipline religieuse, mais encore empreintes d'une sainte onction, pleines de prudence et de sagesse et en harmonie avec le caractère de l'Institut. Il y a tout lieu d'espérer que les âmes qui s'engageront à les observer, en retireront un très-grand profit spirituel. »

Mgr de Zelada, alors secrétaire de la Congrégation du Concile, fut chargé à son tour d'examiner le manuscrit. Son jugement fut semblable à celui de Mgr Pastrovich. Seulement il proposa quelques modifications de peu d'importance qu'il fit avec le P. Paul de la Croix lui-même, conformément à la volonté du Souverain-Pontife. Après cela, Clément XIV voulait sanctionner les Règles par un bref. Mais celui qui les avait rédigées le pria de différer cette approbation solennelle jusqu'à ce qu'on eût appris par l'expérience s'il n'y avait encore rien à ajouter ou à retrancher, et de donner tout simplement un Rescrit qui eût force de

bref. Cette pièce fut rédigée le 3 septembre, et, dès le lendemain, Mgr de Zelada en personne l'apporta avec les Règles au pieux fondateur qui était dans son hospice du Très-Saint-Crucifié.

III.

Empêchement à l'ouverture du monastère. — Autre empêchement. — Entrée dans le monastère et prise du saint habit. — Profession religieuse et élection de la présidente. — Lettres des Passionistines à Clément XIV et réponse du Très-Saint Père.

Le monastère destiné aux futures Passionistines était entièrement construit; les Règles et les Constitutions écrites pour elles étaient canoniquement approuvées, et depuis assez longtemps déjà, onze personnes, impatientes de fuir le monde, appelaient de tous leurs vœux l'heure où elles auraient la consolation de s'enfermer dans le cloître et de revêtir le saint habit de la Passion. Cependant la cérémonie était différée de jour en jour, de semaine en semaine, de mois en mois; c'est que l'Evêque diocésain trouvait insuffisante la rente annuelle offerte par M. Costantini; d'après lui, il fallait sept cents écus, et il ne voulait pas permettre l'ouverture du couvent avant qu'ils fussent assurés. Mais le généreux bienfaiteur qui promettait de laisser, après sa mort, toute sa fortune pour cette bonne œuvre, ne pouvait, sa vie

durant, fournir que quatre cents écus par année. Dans cet embarras, saint Paul de la Croix résolut de recourir à la munificence de Clément XIV. Retenu sur son grabat par la maladie, il chargea deux Passionistes d'aller lui exposer cette affaire et d'implorer humblement son assistance. A peine le Souverain-Pontife connut-il le désir de celui qu'il daignait appeler son vénérable ami, qu'il ordonna à son trésorier, Mgr Braschi, d'assigner au nouveau monastère la rente annuelle de trois cents écus, à condition toutefois qu'elle diminuerait à mesure qu'augmenteraient les revenus de la Communauté religieuse, et qu'elle cesserait entièrement lorsque le Couvent serait en état de se suffire.

Grâce à cette générosité du Vicaire de Jésus-Christ, rien ne s'opposait plus à l'ouverture du monastère. Elle fut fixée au premier lundi après l'octave de Pâques de l'année 1774. Il brillait déjà ce grand jour si ardemment désiré : le saint Fondateur, qui était cloué sur son lit de souffrance, avait député le P. Jean-Marie de Saint-Ignace à Corneto pour assister à la cérémonie ; dix des Postulantes s'y étaient rendues accompagnées de leurs parents, et une multitude considérable était accourue des pays voisins pour jouir de l'émouvant spectacle qui se préparait. Mais, hélas ! en vain attendit-on la onzième postulante dont la présence pourtant était absolument nécessaire. C'était une princesse romaine veuve depuis quelque

temps, et femme d'une grande piété; elle avait pris des informations exactes sur l'Institut qui allait s'établir et avait éprouvé le désir d'en faire partie. Consulté par elle, le Souverain Pontife l'avait engagée puissamment à se consacrer tout entière à Jésus Crucifié; il lui avait même délivré un Bref par lequel il la constituait première supérieure du nouveau monastère et lui accordait la faculté d'en ériger d'autres avec le pouvoir de les agréger à celui-là.

Or, elle avait changé de dessein, on ne sait pourquoi; et, sans prévenir personne, au lieu de se rendre à Corneto, elle était allée se renfermer dans un autre couvent hors de Rome,

La cérémonie ne put donc avoir lieu. Le P. Paul de la Croix en fut miraculeusement averti par le Seigneur, le lendemain matin, pendant qu'il faisait son action de grâces après la sainte communion. Il dit au frère infirmier : « Madame la princesse V*** n'est pas à Corneto; elle a changé d'idée. »

Il en ressentit une très-vive peine; mais il n'en fut guère surpris, car il savait déjà par révélation que Marie-Crucifiée Costantini devait être la première présidente des Passionistines; il l'avait dit à plusieurs personnes dès l'année 1754 ou 1752.

Cependant à Corneto, où l'attente universelle était déçue, le peuple se livrait aux murmures. M. Costantini était dans le trouble et la confusion et les pieuses Postulantes, profondément affligées, ne savaient que devenir.

Le P. Jean-Marie de Saint-Ignace prie le généreux bienfaiteur de les garder dans sa maison pendant qu'il court lui-même à Rome demander ce qu'il faut faire. A peine est-il arrivé dans la Retraite du Très-Saint-Crucifié, que, par ordre de son Prévôt Général, il va exposer la chose au souverain Pontife et implorer la permission de donner l'habit, sans retard, aux Postulantes désolées. Vivement contristé au récit d'une nouvelle si inattendue, Clément XIV expédie immédiatement un Rescrit par lequel il accorde au Vicaire capitulaire de Corneto la faculté de procéder sans délai à l'inauguration du monastère et à la vêtue des pieuses jeunes filles. Par un autre Rescrit, il autorise Marie-Crucifiée Costantini à passer du couvent de Sainte-Lucie où elle était à celui de l'Institut de la très-sainte Croix et Passion de Jésus-Christ.

Tout était prêt enfin. La bénédiction de la chapelle se fit le 3 mai 1774, jour où l'Eglise célèbre la fête de l'Invention de la très-sainte Croix. Le concours du peuple était immense. Après l'oblation solennelle de l'auguste sacrifice de la Messe, les nouvelles épouses de Jésus crucifié se présentèrent à l'autel avec une sainte joie et reçurent l'habit de la Passion. Ensuite on ouvrit les portes du cloître, où elles se renfermèrent pour y goûter le repos suave et béni des enfants de Dieu.

Parmi ces onze Passionistines, il ne s'en trouva pas une seule qui ne fût vraiment appelée à suivre la car-

rière qu'elle venaient de choisir. Après avoir fidèlement observé leurs saintes règles durant une année entière, elles consacrèrent quelques jours à se préparer, d'une manière toute spéciale, à la cérémonie de profession religieuse qu'elles firent entre les mains de Mgr Banditi. Voici la lettre que ce digne Prélat écrivit au vénérable Fondateur :

« Enfin je puis annoncer à mon très-vénéré P. Paul que les onze Religieuses de son Institut ont fait profession entre mes mains. La cérémonie a eu lieu le 20 de ce mois, à ma plus grande consolation. J'ai vu un monastère rempli de l'esprit de Dieu et d'une sainte ferveur. Toutes donnent sujet d'espérer qu'elles contribueront puissamment à faire honorer le divin Sauveur et sa sainte Passion, qu'elles seront d'une grande utilité pour Corneto. Oui, on doit espérer que Dieu, touché par les prières de ces bonnes âmes, répandra sa bénédiction sur tous. Vous ne sauriez vous figurer quel attendrissement a été produit par cette cérémonie sacrée et quelle émotion j'en ai ressentie moi-même. Avant de la faire, j'ai voulu m'entretenir avec toutes les Religieuses réunies et avec chacune en particulier. J'ai pu ainsi m'assurer de la vérité de leur vocation et de leur vif désir de se raffermir dans l'état religieux. »

Après leur profession, les Passionistines se réunirent en chapitre pour procéder à l'élection des supérieures. La révérende mère Marie-Crucifiée fut nom-

mée présidents; Mgr Banditi parle, à la fin de sa lettre, du résultat de ce chapitre. « Jeudi matin, dit-il, aux termes de vos Constitutions, on a élu la Supérieure, la Mère-Vicaire et la Conseillère. J'étais présent; tout s'est passé en bon ordre; il y a eu unanimité. »

Les épouses du Christ gardaient un profond souvenir des bontés de son Vicaire à leur égard. Lorsqu'elles furent définitivement consacrées au Seigneur, elles adressèrent toutes ensemble à Clément XIV une lettre dictée par leur reconnaissance bien légitime et leur amour filial. Le très-saint Père, toujours rempli de bienveillance et de charité, daigna leur envoyer en réponse un Bref dont nous donnons ici la traduction :

« A nos très-chères filles en Jésus-Christ, les religieuses de la très-sainte Passion dans notre ville de Corneto..

» Clément XIV,

» Bien-aimées filles en Jésus-Christ, salut et bénédiction apostolique.

» La lettre par laquelle vous Nous donnez avis de votre profession solennelle des vœux de religion que vous avez faits tout récemment, a été pour Nous le sujet d'une grande joie. Rien en effet ne peut Nous être plus agréable que de voir votre Institut, par Nous approuvé, parvenu au comble de ces vertus qui font la sainteté et la perfection de la vie. La paix et

la consolation spirituelles que vous nous dites avoir ressenties en vous-mêmes dans votre consécration à Dieu, nous donne tout lieu d'espérer que nous aurons à nous réjouir de plus en plus de votre constance dans le genre de vie que vous avez embrassé et dans cette union et cette charité qui règnent parmi vous. Nous attendons tout cela de vous avec une grande confiance ; cependant nous voulons vous encourager et vous exhorter avec instance afin que vous mettiez tous vos soins et votre attention à imiter les vierges prudentes de l'Évangile que l'Époux trouva vigilantes et prêtes à son arrivée. Employez tous vos soins et toute votre application à ne plus regarder le monde que vous avez quitté, mais, les yeux tournés et toujours fixés vers le ciel, rendez de continuelles actions de grâces à Dieu votre Seigneur pour le signalé bienfait qu'il vous a accordé. Que la Passion de Jésus-Christ, notre Sauveur, demeure toujours gravée dans votre cœur et votre esprit ; car elle est l'enseigne et l'ornement qui vous distinguent ; elle donne à votre Institut une vigueur, une beauté toute spéciale. Mettez à la méditer toute votre attention, toute votre étude et toutes vos délices. Tant que vous aurez toujours présentes à l'esprit la Passion et la Mort de notre Rédempteur, rien ne pourra vous être pénible, rien ne pourra vous rebuter ; au milieu même des peines et des angoisses ordinaires, la contemplation de votre Guide et de votre Époux vous

procurera les doux fruits de la paix et de la joie intérieures ; car nulle allégresse, nul plaisir n'est comparable à ces délices remplies d'une céleste suavité, à cette joie que Jésus-Christ a coutume d'accorder à qui le cherche et le médite. Quand le monde sera ainsi crucifié pour vous et que vous serez crucifiés au monde, quand avec un cœur pur et simple, vous vivrez uniquement pour Jésus-Christ votre Epoux et qu'en toutes choses vous observerez exactement les Règles de votre Institut, votre monastère ne manquera pas de répandre un parfum très-agréable de vertu et de suavité. Alors on pourra dire de chacune de vous et de celles qui, attirées par votre exemple, viendront après vous : « Celle-ci est belle entre les filles de Jérusalem. » Enfin, nous vous demandons, chères filles en Jésus-Christ, une chose que votre piété et votre dévouement envers Nous vous porteront à faire volontiers, Nous en avons la certitude : c'est de prier toujours Dieu, le père des miséricordes, pour Nous et pour l'Eglise confiée à notre faiblesse. Quant à Nous, Nous vous promettons de vous accorder à l'occasion toute l'assistance et les avantages qui peuvent dépendre de Notre charité à votre égard. En témoignage de quoi, bien-aimées filles en Jésus-Christ, Nous vous donnons de tout cœur la bénédiction apostolique.

» Donné à Rome, près Sainte-Marie-Majeure, sous l'Anneau du pêcheur, le 25 juillet 1772, de Notre Pontificat la quatrième année. »

IV.

Costume et genre de vie des Passionistines.

Les Passionistines ont le même costume que les Passionistes. Seulement, elles se couvrent la tête d'un voile noir de soie commune, descendant jusqu'au dessous du genou ; et par-dessus ce voile, elles en ont un autre, également noir, qui arrive à la ceinture et leur sert à cacher le visage lorsque la nécessité oblige à introduire un étranger quelconque dans le monastère.

Aux quatre vœux des Passionistes, elles en ajoutent un cinquième : celui de clôture parfaite. Le Pape seul pourrait dispenser de ces vœux, et encore pour des raisons très-graves.

Les Passionistines sont soumises à la juridiction de l'évêque du diocèse où se trouve leur couvent. C'est ce supérieur ecclésiastique qui désigne leur confesseur ordinaire et qui peut leur en donner d'extraordinaires toutes les fois qu'il le juge convenable. Cependant, afin de mieux les maintenir dans l'esprit de leur Institut, le Prévôt-Général des Passionistes, toujours de concert avec l'évêque, leur envoie, trois fois par an, en qualité de confesseur extraordinaire, un prêtre de sa Congrégation. Le séjour de ce religieux délégué dure environ un mois ; et l'un de ces

trois mois est consacré en partie à la prédication de la retraite annuelle.

La vie des sœurs de la Passion ressemble entièrement à celle des religieux, leurs frères, excepté qu'elles consacrent à des travaux manuels la plus grande partie du temps que ceux-ci emploient à l'étude; excepté encore que, chaque vendredi, elles s'appliquent toute la matinée à des lectures pieuses et à des méditations sur les souffrances, les opprobres et la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ou à d'autres exercices de piété qui se rapportent à ce touchant sujet, et qu'en ce jour qui leur est particulièrement cher, une sœur, désignée chaque semaine par le sort, fait trente-trois visites au très-saint Sacrement, en mémoire de la Passion du divin Rédempteur.

Chaque couvent ne peut avoir qu'un nombre déterminé de religieuses-choristes ou converses. Ce nombre est de trente-trois, probablement pour honorer les trente-trois années de la vie mortelle de Jésus. D'après le chapitre XII des saintes Règles, le titre de véritable supérieure n'appartient qu'à Notre-Dame des Douleurs. Celle des religieuses qui en remplit les fonctions porte le nom plus modeste de Présidente. Elle doit être âgée de quarante ans au moins et en avoir passé dix dans la communauté, d'une manière pieuse et irréprochable, depuis sa profession. Elle a une vice-présidente qui peut la remplacer au besoin, et deux conseillères qui l'as-

sistent de leurs lumières et de leur expérience. Dans chaque monastère se trouve un noviciat qui est sous la direction immédiate d'une maîtresse des novices. Les postulantes n'y sont ordinairement admises qu'après une année de séjour dans la maison. Néanmoins on peut abréger ce temps en faveur de celles qui montrent d'excellentes dispositions. — Il y a une partie du couvent dans laquelle une ou plusieurs religieuses s'occupent des jeunes personnes séculières, qui veulent faire leur éducation chez les Passionistines, et qui rentrent dans leurs familles quand elles sont suffisamment instruites. — En outre, une des sœurs choristes est destinée à faire le catéchisme et à enseigner la doctrine chrétienne, une fois par semaine, et plus souvent pendant le Carême, à de petites filles de sept ans et au-dessus qui se présentent devant la grille de la chapelle.

CHAPITRE VIII.

MORT DE SAINT PAUL DE LA CROIX.
(26 JUIN 1775-21 OCTOBRE 1775).

I.

Dernière maladie de saint Paul de la Croix. — Sa communion en viatique et ses instructions suprêmes. — Sa conduite durant tout le cours de la maladie. — Son dernier jour. (26 juin 1775-18 octobre 1775.)

La Congrégation de la très-sainte Croix et Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ était désormais solidement établie pour les religieux des deux sexes. Pleinement tranquille sur le sort de ses enfants, le saint Fondateur, pouvait avec confiance aller recevoir au ciel la récompense de ses longs et pénibles labours. Sa vie tout entière avait été une continuelle préparation à la mort ; jamais il n'avait commis la moindre faute de propos délibéré ; toujours il s'était appliqué à vivre selon l'esprit du divin modèle, le Verbe éternel fait homme. Néanmoins, Dieu lui accorda la grâce

d'une préparation prochaine et spéciale. Dès le printemps de l'année 1775, il l'avertit dans une extase que le 18 octobre suivant serait le dernier jour de son existence mortelle et l'heure fortunée de son entrée dans les joies du paradis. Quelque temps après, il lui envoya un redoublement de souffrances qui lui ôta complètement l'appétit. A partir du 26 juin, le pauvre vieillard ne quitta plus son grabat et fut réduit à l'impossibilité de prendre autre chose que quelques gorgées de bouillon ou d'eau panée. Aussi tomba-t-il bientôt dans une maigreur extrême, et, comme Job, il pouvait dire que sa peau s'était collée à ses os. Dans la journée du 29 août, le médecin déclara qu'il était temps de lui administrer les derniers sacrements. Le pieux malade se comporta comme s'il n'eût point reçu la révélation de l'heure de son départ pour l'éternité; il se prépara à communier le lendemain matin en viatique. Le 30, dès l'aurore, il vit entrer dans son humble cellule Jésus-Hostie, solennellement accompagné de toute la communauté religieuse. Après l'avoir humblement adoré, il fit tout haut sa profession de foi; puis, s'adressant, en sa qualité de Fondateur et de supérieur général, à ses enfants spirituels agenouillés autour de sa couche douloureuse, il leur donna ses instructions suprêmes : « Avant tout, leur dit-il, je vous recommande instamment la charité fraternelle. Souvenez-vous que Jésus-Christ disait à ses disciples : *In hoc cognoscent omnes quod Dis-*

*cupuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem.*¹

Voilà, mes frères bien-aimés, ce que, de toute l'affection de mon pauvre cœur, je désire, non-seulement de vous qui êtes ici présents et de tous les autres qui ont déjà revêtu cet habit de pénitence et de deuil en mémoire de la Passion et de la mort de Jésus-Christ, notre aimable Rédempteur, mais encore de tous ceux que le Seigneur appellera dans la suite à faire partie de cette humble Congrégation, de ce petit troupeau de Jésus-Christ. En second lieu, je vous recommande à tous, mais plus particulièrement aux supérieurs, de vous appliquer de plus en plus à faire fleurir dans l'Institut l'esprit d'oraison, de solitude et de pauvreté. Si cet esprit se conserve, la Congrégation, soyez-en sûrs, *brillera comme le soleil devant Dieu et devant les hommes* jusque dans l'éternité. En troisième lieu, je vous recommande avec les plus vives instances un amour filial envers l'Eglise, notre sainte Mère, et une entière soumission à son chef visible le Souverain-Pontife : qu'on prie nuit et jour pour l'un et pour l'autre; qu'on travaille autant que possible au salut des âmes, selon le but distinctif de notre Institut, en répandant partout la dévotion à la Passion de Jésus-Christ et aux douleurs de sa très-sainte Mère. » Après cette exhortation, il demanda

(1) Joan. 13, 35 : En cela tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres.

pardon, les yeux baignés de larmes, des actes de sa vie, que, dans son extrême humilité il regardait comme de mauvais exemples. Ensuite, se tournant vers l'adorable Eucharistie, il s'écria : « O bien-aimé Jésus ! je vous recommande la pauvre Congrégation qui est le fruit de votre Passion, de votre Croix et de votre mort, et je vous supplie de donner votre sainte bénédiction à tous les Religieux ainsi qu'à tous les bienfaiteurs. Et vous, poursuivit-il en portant ses regards sur une pieuse image de Marie, et vous, ô Vierge Immaculée, Reine des martyrs, par ces vives douleurs que vous firent éprouver la Passion et la mort de votre aimable Fils, donnez-leur, vous aussi, à tous votre maternelle bénédiction, pendant que je les place et les laisse sous le manteau de votre très-douce protection. » Enfin il ajouta : « Je vous quitte, mes frères, et je vais vous attendre dans le paradis où je prierai toujours pour le Souverain-Pontife et pour l'Eglise, pour vous et pour la Congrégation, pour les bienfaiteurs et pour tous ceux qui ont quelque droit à mes prières. » Après ces paroles, il leva sa main desséchée et tremblante et les bénit affectueusement en proférant cette formule : *Benedictio Dei omnipotentis, Patris, et Filii et Spiritus-Sancti, descendat super vos et maneat semper.*¹ Enfin il reçut

(1) Que la bénédiction du Dieu Tout-Puissant, Père, Fils et Saint-Esprit, descende sur vous et y demeure toujours.

la divine Eucharistie avec les sentiments les plus admirables de foi, d'humilité, de confiance et d'amour.

Il avait célébré les saints mystères pour la dernière fois le 15 juin, mais depuis lors il n'avait pas passé un seul jour sans communier et sans assister à l'auguste sacrifice de la messe, qu'on offrait tout exprès dans une petite chapelle contiguë à sa chambre. Ce bonheur lui fut encore accordé presque journellement tant qu'il vécut. Fortifié par cette nourriture céleste, il supporta avec une inaltérable patience les douleurs les plus aiguës. Parfois, quand on l'interrogeait sur l'état de sa santé, il répondait d'une voix faible : « Il me semble que mon âme cherche à se détacher de la poitrine ; il n'y a pas dans tout mon corps un seul point sans douleur. » Mais lui adressait-on quelques paroles de commisérations et de sympathie, il répondait : « Si mon mal vous attriste, j'y suis complètement indifférent ; je me tiens en paix dans les plaies sacrées de mon Jésus. »

Enfin, il vit poindre l'aurore du 18 octobre, ce jour après lequel il soupirait avec une sainte impatience. On lui avait déjà administré l'Extrême-Onction le 8 de ce mois ; il ne pouvait pas la recevoir de nouveau ; mais il lui était permis de communier une fois encore en viatique : il ne manqua point de le faire, et toujours avec les plus sésaphiques dispositions.

Sur les deux heures de l'après-midi, il avertit que le moment de sa mort approchait ; quelques instants

après, toute la Communauté religieuse entra dans sa cellule et commença les prières pour la recommandation de l'âme. Vers les quatre heures, le vénérable malade fut favorisé d'une vision bien consolante : Jésus-Christ lui apparut avec la Vierge-Mère, saint Paul, saint Luc, saint Pierré d'Alcantara, et plus de soixante Passionistes déjà décédés. Au milieu de ce cortège imposant, le saint agonisant distingua les traits de ce frère qu'il avait tant aimé, le père Jean-Baptiste. A cet aspect, il lève les bras et fait un double geste, invitant les célestes visiteurs à s'approcher et engageant ses religieux à leur livrer passage. Tout à coup, comme s'il succombait sous le poids de la béatitude éternelle dont il ressent un avant-goût, il laisse retomber les bras et ferme les yeux. « P. Paul, lui dit alors un évêque Passioniste, Mgr Struzzi, souvenez-vous dans le Ciel de l'humble Congrégation pour laquelle vous avez supporté tant de fatigues, et de nous tous vos pauvres enfants. » Le bon Père le promit par signe. Un instant après son âme rompit doucement les derniers liens qui la retenaient captive dans la chair, et prit son vol vers le Paradis à la suite de Jésus, de Marie et des âmes bienheureuses qui étaient accourues à sa rencontre.

II.

Mort de saint Paul de la Croix. — On est persuadé qu'il jouit de la gloire éternelle. — Beaucoup de personnes accourent à la Retraite des Saints-Jean-et-Paul, désireuses de contempler encore une fois les traits du vénérable défunt. — Le corps de saint Paul de la Croix est exposé dans la basilique des Saints Martyrs Jean-et-Paul. — Concours et vénération des fidèles. — Reconnaissance du corps. — On le dépose dans une chapelle. — La sépulture. (18 octobre 1775-21 octobre 1775.)

Aussitôt que saint Paul de la Croix eut rendu le dernier soupir, ceux qui l'entouraient sentirent tout à coup leur douloureuse tristesse se convertir en une douce et sainte joie. Ils se disaient les uns aux autres : « Il est mort un saint, nous avons vu mourir un saint. » Ils étaient profondément convaincus que ce tendre père était devenu leur puissant protecteur auprès de Dieu dans le paradis.

Pie VI fut pénétré des mêmes sentiments lorsqu'on lui porta la nouvelle, dès le soir même ; il témoigna d'abord un vif regret, mais il s'écria immédiatement : « Oh ! qu'il est heureux, qu'il est heureux ! Il est mort en un beau jour, car il est dit de saint Luc qu'il a porté la mortification de la Croix dans sa chair : *carnis mortificationem in suo corpore portavit* ; et ce serviteur de Dieu l'a si parfaitement imité ! » Aussitôt il ordonna de renfermer soigneusement les dépouilles

mortelles dans un double cercueil de bois et de plomb, et de les déposer, non dans la sépulture commune des Passionistes, mais dans un caveau séparé. Sa Sainteté ajouta qu'elle voulait se charger elle-même de tous les frais.

Comme le P. Paul de la Croix jouissait d'une grande réputation de sainteté, la nouvelle de sa mort se répandit très-rapidement dans presque toute la ville de Rome, et les gens se disaient les uns aux autres : « Allons chez les Passionistes voir le saint qui est mort. » Et il accourut sur-le-champ une foule considérable de personnes désireuses de le vénérer.

Mais, comme il était déjà tard, quelques hommes seulement purent obtenir la faveur d'entrer dans sa cellule pour y satisfaire leur piété.

Les enfants du vénérable défunt s'empressèrent de donner à son corps les soins usités en pareille circonstance ; puis ils l'exposèrent suivant les prescriptions qu'il avait tracées lui-même dans les saintes règles, pour tous les sujets de la Congrégation. Ils ne le quittèrent pas un instant de toute la nuit.

Le lendemain, 19 octobre, ils le descendirent, dès six heures, dans la Basilique, en chantant les prières ordonnées par l'Eglise, et le placèrent, entre quatre cierges, au centre de la grande nef, où il resta toute la journée. On le voyait, étendu sur une simple planche, revêtu du saint habit, la tête couverte de cendres et appuyée sur quelques briques, une étole

au cou, et un crucifix dans les mains ; son visage rayonnait de cette aimable et douce beauté, dont il paraissait empreint lorsque, pendant sa vie il se plongeait dans un profond recueillement et qu'il entraînait dans une union intime avec Dieu.

On ne pouvait le considérer sans ressentir une véritable dévotion. Aussi vit-on continuellement un concours immense de fidèles de tout âge et de toute condition se presser autour du corps du bon Père, verser de pieuses larmes, prier avec ferveur, demander des grâces par son intercession, lui baiser les mains, ou les pieds, ou l'habit, lui faire toucher des objets de piété qu'on emportait ensuite comme des reliques. La dévotion alla plus loin encore : on prenait des morceaux de son vêtement, des grains de son rosaire, des mèches de ses cheveux. On voulait même lui enlever le signe de la Passion qu'il portait sur la poitrine et le crucifix qu'il tenait dans les mains. Pour prévenir ces pieux excès, il fallut dresser une espèce de barricade avec des bancs, et quelques Messieurs, placés dans l'enceinte, se chargèrent de satisfaire, autant que possible, les désirs des âmes religieuses, soit en distribuant des parcelles d'objets qui avaient été à l'usage du saint, soit en faisant toucher à son corps des chapelets, des médailles, et autres choses qui leur étaient présentées.

Pendant ce temps le divin sacrifice était offert sans interruption par plusieurs prêtres, tant réguliers que

séculiers, venus en grand nombre. A dix heures on chanta l'office des morts qui fut suivi de la messe solennelle célébrée par son éminence le cardinal Boschi, titulaire de la Basilique.

Durant le reste de la journée, l'affluence des visiteurs ne diminua point ; elle semblait, au contraire, s'accroître à chaque moment.

La nuit venue, on eut beaucoup de peine à faire sortir la foule ; on fut même contraint de laisser dans l'église plusieurs personnes parmi lesquelles se trouvaient des hommes de haut rang. Quand on eut fermé les portes, un notaire dressa l'acte de reconnaissance du corps, sous les yeux de Mgr Marcucci, Vice-Gérant, de toute la communauté religieuse et des séculiers présents. Les chairs étaient fraîches encore, et les membres flexibles ; les doigts de la main se fermaient et s'ouvraient avec la même facilité que ceux d'un homme vivant ; le visage paraissait éclairé d'une douce lumière. Les assistants émerveillés s'écriaient : « Qu'il est beau ! Qu'il est beau ! Quel dommage de l'ensevelir si promptement ! » Néanmoins on le mit dans un cercueil de bois qui fut immédiatement muni des sceaux nécessaires et renfermé dans une chapelle dont Mgr Marcucci prit la clef.

Le jour suivant, l'affluence des visiteurs recommença de bonne heure. Tous étaient profondément contrariés et affligés en apprenant que le corps ne se voyait plus. Pie VI lui-même regretta qu'on se fût tant hâté

à l'œuvre ; la pensée lui était venue, pendant la nuit, de faire ouvrir la poitrine pour en tirer le cœur et le garder à part. Combien les Passionistes ne furent-ils pas peïnés, à leur tour, de n'avoir pas connu assez tôt l'intention du Souverain-Pontife !

Deux jours après, dans la soirée du 24 octobre, Mgr le Vice-Gérant retourna à la basilique des Saints-Jean-et-Paul. Il examina d'abord avec soin le cercueil où l'on avait enfermé le corps du P. Paul de la Croix, et constata que les sceaux étaient demeurés intacts ; puis il le fit mettre dans un autre cercueil en plomb qui fut également scellé ; ensuite on plaça les deux cercueils dans un troisième en bois, et on les descendit dans le caveau qui avait été préparé au fond de la nef latérale que l'on voit à gauche en entrant dans l'église. C'est là que les dépouilles mortelles du saint Fondateur des Passionistes ont reposé soixante-dix-sept ans.

CHAPITRE IX.

LA GLORIFICATION (1775-1867).

I. BÉATIFICATION.

Saint Paul de la Croix apparaît à plusieurs personnes et opère des miracles. — Le titre de Vénérable lui est décerné par Pie VI. — L'héroïcité de ses vertus est reconnue par Pie VII. — Deux de ses miracles sont approuvés par Pie IX. — La cérémonie de la Béatification se fait le 1^{er} mai 1853. — La chambre du Bienheureux Paul de la Croix est convertie en chapelle, et son corps exposé à la vénération des fidèles. (1775-1853.)

La mémoire du P. Paul de la Croix n'avait pas été ensevelie avec son corps ; elle vivait surtout dans les lieux qui avaient été témoins de ses vertus. On invoquait ce vénérable défunt comme un habitant du Ciel ; on recourait à ses reliques et à ses images pour obtenir des guérisons extraordinaires et d'autres faveurs. Il apparut à plusieurs âmes pieuses ; il rendit la santé à plusieurs malades. Dieu accomplissait cette pro-

messe : « Celui qui m'aura glorifié, Je le glorifierai : *quicumque glorificaverit me, glorificabo eum.* »

Remplis d'une pensée si consolante, les Passionistes travaillèrent, deux ans après le décès de leur bien-aimé patriarche, à dresser des procès-verbaux touchant ses actions héroïques et ses miracles. Après avoir recueilli plus de deux cents témoignages, tous dignes de foi, et un nombre considérable de suppliques faites par des cardinaux, des évêques, des généraux d'Ordres et des congrégations, et par des chapitres de diverses églises, ils les portèrent au Saint-Siège et sollicitèrent l'introduction de la cause. Les procès furent longuement et soigneusement examinés ; les témoins furent entendus ; enfin, la Sacrée Congrégation des Rites émit un vote tout à fait favorable, et, le 22 septembre 1784, le titre de Vénérable fut décerné au P. Paul de la Croix par le grand Pontife Pie VI.

Vingt-sept ans plus tard, le 24 mars 1821, Pie VII déclara solennellement que le Vénérable serviteur de Dieu Paul de la Croix avait porté à un degré héroïque la pratique des vertus théologiques, des vertus cardinales et de leurs annexes : *Constare de Venerabilis servi Dei Pauli a Cruce virtutibus theologalibus et cardinalibus eorumque annexis in gradu heroïco.*

Après ce décret, il n'y avait plus de doute sur la sainteté de Paul de la Croix ; cependant, on ne pouvait pas encore lui rendre un culte public ; l'Eglise

ne décerne les honneurs solennels qu'aux élus dont le Très-Haut déclare la glorification sur la terre comme au ciel, en leur accordant le privilège des miracles. Paul de la Croix a fait beaucoup de miracles et pendant sa vie, et après sa mort. Deux seulement étaient indispensablement requis pour sa Béatification. Nous nous bornerons à rapporter ceux qu'on choisit pour les présenter à la Congrégation des Rites et dont l'incontestable authenticité fut hautement reconnue. Ce sont deux guérisons corporelles.

La première s'accomplit sur un jeune enfant. François-Marie Georgi était venu au monde avec une complexion très-délicate ; pour comble de malheur, il fut sujet, dès sa plus tendre enfance même, à des palpitations de cœur si violentes, qu'il vomissait et s'évanouissait très-fréquemment. Néanmoins, grâce aux soins intelligents et dévoués de ses parents affectueux et d'habiles médecins, il était parvenu à l'âge de neuf ans. C'était en l'année 1816. A cette époque, une fièvre typhoïde envahit son corps, déjà si faible et si délabré ; et dès lors, ses palpitations devinrent plus fortes encore, ses défaillances plus nombreuses, ses vomissements plus obstinés. A tout cela se joignirent une dysenterie accompagnée de pertes de sang abondantes et l'impossibilité absolue de prendre ni aliments ni remèdes. Après une dizaine de jours, l'enfant était réduit dans une extrême maigreur. Les médecins l'avaient abandonné ; il allait rendre le dernier soupir.

Mais son père et sa mère invoquèrent avec confiance le vénérable Paul de la Croix. Ils possédaient comme un trésor précieux un morceau d'une tunique portée jadis par ce grand serviteur de Dieu. Monsieur Georgi en mit une parcelle dans une cuillerée d'eau et la fit avaler à son fils, dont il ouvrit la bouche avec beaucoup d'efforts et de peine. O miracle ! à l'instant même François-Marie ouvre les yeux, lève la tête et appelle sa mère. Celle-ci priaît avec ferveur, agenouillée devant une image du Fondateur des Passionistes. Elle accourt, hors d'elle-même. « Que veux-tu, cher enfant ? » dit-elle. — « Me lever et manger, » répond-il. Elle crut qu'il était dans le délire. Néanmoins elle reprit : « De quelle nourriture voudrais-tu ? » — « Je veux de la morue, des radis et du pain de maïs. » La mère ne savait que faire. L'enfant insiste, les aliments lui sont apportés ; il mange avec un appétit extraordinaire, puis s'endort paisiblement et repose tout le reste de la nuit. Le lendemain matin il se leva radicalement guéri.

Le second miracle s'opéra sur une personne de trente-deux ans. Au mois de juin 1844, Marie de Rollo sentit de fortes piqûres et comme un poids au sein gauche, qui s'était un peu enflé et durci. Par un sentiment de pudeur fort louable, elle laissa passer quelque temps sans en rien dire. Mais la douleur augmentant de jour en jour, elle finit par se décider à exposer son état à une personne digne de toute sa

confiance. Celle-ci lui fit une obligation rigoureuse d'en parler à un médecin expérimenté et sage. Le savant docteur constata l'existence d'un squirre qui ne tarderait pas à dégénérer en un cancer mortel, si l'on n'y apportait un prompt remède. Cependant Marie ne suivit point le traitement qui lui avait été prescrit; c'était trop difficile et presque impossible pour elle. Quelque temps après, le cancer était déjà formé; il fallait nécessairement subir une opération chirurgicale qui serait très-douloureuse et dont on ne pouvait plus espérer le succès. Retenue par la crainte des souffrances, et plus encore par son amour-excessif de la sainte pudeur, elle refusa obstinément de s'y soumettre. Instruit de cela, son directeur lui conseilla de recourir à l'intercession du P. Paul de la Croix. Elle le fit volontiers. Mais elle avait beau prier et supplier ce serviteur de Jésus Crucifié, tout en appliquant sur la partie malade un morceau d'étoffe qui avait été à son usage, le mal empirait sans cesse. Un jour, pendant qu'elle invoquait le saint dans l'église avec une ferveur extraordinaire, elle sentit tout à coup descendre dans sa poitrine comme un torrent de feu. Persuadée qu'elle va mourir, elle s'assied, produit des actes de contrition et se prépare à paraître devant Dieu. Mais, ô miracle éclatant! la douleur a cessé, le mal a disparu, la guérison est complète. Les médecins qu'elle avait consultés le constatent et le déclarent hautement.

La Sacrée Congrégation des Rites apporta à l'examen de ces deux guérisons physiques cette sage lenteur, cette scrupuleuse attention et cette rigueur extraordinaire que tout le monde connaît. Si la dernière réunion générale relative au premier miracle se tint en présence de Grégoire XVI, pape d'heureuse mémoire, c'est l'immortel Pie IX qui a porté les deux décrets d'approbation : l'un, au mois de février 1854, dans un Oratoire intérieur des Passionistes ; dans cet oratoire, où, trente ans auparavant, Sa Sainteté avait suivi les exercices d'une retraite, comme elle daigna le rappeler dans sa savante allocution ; l'autre, le 2 août 1852, dans l'église de Saint-François-de-la-Rive, où le Vicaire de Jésus-Christ s'était rendu à l'occasion du pardon. Environ deux mois après, le 28 septembre, le même Pontife publia, dans la chapelle Sixtine du Vatican, le décret définitif par lequel il déclarait qu'on pouvait procéder en toute sûreté à la Béatification solennelle du vénérable Paul de la Croix : *Tuto procedi posse ad solemnem venerabilis Pauli a Cruce Beatificationem*. Le bref fut rédigé et signé le 4^{or} octobre suivant. Après avoir raconté succinctement la vie du Fondateur des Passionistes et tout ce que la Congrégation des Rites avait fait pour lui depuis que la cause de sa canonisation avait été introduite, le très-saint Père ajoute : « C'est pourquoi, touché des prières de toute la Congrégation des Clercs déchaussés de la très-sainte Croix et Passion de Notre-Seigneur

Jésus-Christ, de l'avis et de l'assentiment des cardinaux précités, en vertu de Notre Autorité, nous accordons que le serviteur de Dieu Paul de la Croix, prêtre, Fondateur de la Congrégation des Clercs déchaussés de la très-sainte Croix et Passion de Jésus-Christ, soit honoré désormais du nom de Bienheureux, et que son corps et ses reliques soient exposés à la vénération publique des fidèles. »

La magnifique cérémonie de la Béatification se fit, dans la basilique vaticane, le 4^{or} mai 1853.

A cette époque, la cellule que le B. Paul de la Croix avait habitée près de deux ans, sur le mont Celius fut convertie en une modeste chapelle où l'on conserve très-précieusement la plupart des objets qui servirent à son usage. — Son corps fut tiré du cercueil et exposé à la vénération des fidèles, dans la nef même où il reposait, mais à l'extrémité opposée, sous l'autel du très-saint Sacrement. Il est encore là, dans une chasse ouverte à tous les regards, sous un verre qui permet à la dévotion de satisfaire une sainte curiosité. On le voit étendu sur un lit d'honneur, revêtu de l'habit et des insignes de Passioniste, tenant un crucifix dans les mains. Les fidèles, ses enfants, surtout, ne sauraient le contempler sans être saisis d'une profonde émotion, sans avoir le cœur embaumé de ce parfum céleste qu'on respire au tombeau des saints. Je n'oublierai jamais la joie si douce dont je fus inondé et l'indicible bonheur que je ressentis

lorsque je le visitai pour la première fois, le 42 janvier 1866.

II. CANONISATION.

Pie IX approuve comme authentique deux nouveaux miracles du Bienheureux Paul de la Croix. — Il décrète qu'on peut procéder à la canonisation solennelle de ce grand serviteur de Dieu. — La cérémonie a lieu le 29 juin 1867. (1853-1867.)

Une fois élevé sur les autels catholiques, le Fondateur des Passionistes fut invoqué par un plus grand nombre de fidèles et avec plus de confiance encore qu'il ne l'avait été jusqu'alors ; et le Seigneur, pour le glorifier davantage, opéra par son intermédiaire deux nouveaux miracles dont voici la relation.

Premier miracle. — Au mois de mars 1854 les Passionistes de la Retraite de Saint-Ange, n'avaient plus que 25 à 26 sacs de blé. Il en fallait au moins 20 de plus pour l'entretien de la maison jusqu'à la récolte nouvelle. Mais comment se les procurer ? La caisse de la maison était à peu près vide, et l'on ne pouvait guère recourir à un emprunt, car les familles, même les plus aisées, étaient cette année-là dans la gêne, parce que la dernière récolte avait été fort médiocre.

Le très-révérend P. André de Saint-Louis, alors prévôt provincial, dit qu'il fallait recourir à Dieu par l'entremise du B. Paul de la Croix. Il ordonna à tous

les religieux de cette retraite de faire un *Triduum* en l'honneur de leur saint Patriarche. En outre, il enjoignit à tous les étudiants de se rendre chaque jour à la porte du grenier et d'y réciter, en l'honneur du B. Paul de la Croix, un Pater, un Ave, un Gloria et un Credo.

Leurs prières furent exaucées ; le grain se multiplia considérablement ; car le 15 mai suivant on constata que l'on avait consommé beaucoup plus de blé que le grenier n'en contenait au mois de mars, et que néanmoins il en restait encore douze sacs.

Comme ces douze sacs ne suffisaient point pour arriver à l'époque de la récolte, on s'adressa encore au B. Fondateur avec plus de confiance et de ferveur que jamais. Nouvelle multiplication miraculeuse ! Le 5 juillet il fut avéré que, depuis le 6 mars, on avait dépensé 45 sacs de blé, plus $3\frac{1}{4}$ de sac, et que cependant il y en avait encore 42 à 43 kilos. Le grain avait donc augmenté d'une vingtaine de sacs.

Deuxième miracle. — Rose d'Alena avait le sein gauche rongé par un cancer intérieur qu'il était extrêmement difficile, sinon tout à fait impossible, d'extirper. Plusieurs médecins très-habiles en avaient fait la déclaration formelle. Ne pouvant plus compter sur les ressources de l'art, la pieuse infirme recourut à l'intercession du B. Paul de la Croix. C'était au mois d'août 1858. Malgré ses prières ardentes, huit semaines s'écoulèrent sans que la guérison miraculeuse

s'opérât. Néanmoins Rose était loin de perdre confiance. Tantôt elle se signait avec une relique de celui qu'elle avait choisi pour son avocat auprès du Dieu tout-puissant; tantôt elle baisait une de ses images; tantôt elle récitait la prière : O B. Paul. Enfin, au mois d'octobre, elle vit ses persévérantes supplications pleinement exaucées. Un jour qu'elle assistait, dans la chapelle des Passionistes, près de Pontecorvo, à une messe chantée à son intention et en l'honneur du B. Paul de la Croix, au moment où elle priait en versant des larmes et en tenant les regards fixés sur une image de son intercesseur, elle éprouve tout à coup, à la partie malade, une chaleur insolite et inconnue et sent la tumeur cancéreuse se dissoudre en tournant avec rapidité. La guérison la plus parfaite s'était accomplie.

Après avoir été soumis aux examens les plus rigoureux, ces deux miracles furent dûment approuvés comme authentiques le 26 août 1866.

Il ne restait plus qu'à agiter, dans la Congrégation des Rites sacrés, la question suivante : Peut-on procéder en toute sûreté à la solennelle Canonisation du B. Paul de la Croix : *An tuto procedi possit ad solemnem Beati Pauli a Cruce canonizationem?* Cela se fit à la réunion générale qui se tint le 18 septembre suivant dans le palais apostolique du Vatican, en présence du Souverain-Pontife lui-même. Les Pères Consultants et les Cardinaux qui s'y trouvaient don-

nèrent tous une réponse affirmative. Néanmoins le Vicaire de Jésus-Christ ne voulut pas porter immédiatement le jugement suprême. Il prit du temps pour adresser de ferventes supplications à la Sagesse éternelle et solliciter les lumières dont il avait besoin avant de prononcer une décision de si haute importance. « Enfin, le 4 octobre, jour où l'Eglise célèbre la fête de saint François d'Assise, le très-saint Père, après avoir offert l'auguste sacrifice dans son Oratoire privé, se rendit à la basilique patriarcale du Vatican. Ayant ensuite mandé le cardinal Patrizi, préfet de la Congrégation des Rites sacrés, le R. P. Pierre Minetti, promoteur de la sainte Foi, et Mgr D. Bartolini, secrétaire de la Congrégation des Rites sacrés, et les ayant réunis dans la chapelle qui est dédiée à la Vierge Immaculée et à saint François, là même où le B. Paul de la Croix avait reçu le sacerdoce, il décréta en leur présence qu'on pouvait en toute sûreté procéder à la canonisation solennelle du B. Paul de la Croix : *Tuto procedi posse ad solemnem Beati Pauli a Cruce Canonizationem.*

Et tout le monde sait que cette belle solennité a attiré à Rome un nombre considérable de Cardinaux, de Patriarches, d'Archevêques, d'Evêques, de Prêtres, de princes et de simples fidèles, venus de toutes les parties du monde, et qu'elle a été célébrée, au milieu des pompes les plus éclatantes, dans l'immense Basilique de Saint-Pierre, le 29 Juin 1867, 48^{me} anniver-

saire centenaire du trépas des bienheureux Apôtres Pierre et Paul.

La fête de saint Paul de la Croix a été fixée au 28 avril.

Voici comment le journal de Rome rend compte des cérémonies relatives à la canonisation :

« Le 29, jour destiné à la grande solennité, dès l'aube on a vu la population se porter en foule de tous les points de la ville vers le Vatican, et chacun chercher une place dans la basilique pour assister à la messe, ou sur la place pour assister à la procession.

» Cette procession a commencé à la chapelle Sixtine où le Saint-Père est descendu un peu avant sept heures. Après s'être revêtu des ornements sacrés, Pie IX a entonné l'*Ave, maris Stella*.

» L'espace nous manque pour décrire minutieusement la cérémonie. Tous ceux qui y ont pris part, marchaient sur deux rangs, tenant un cierge allumé et un petit livre de prières imprimé pour la circonstance.

» En tête de la procession et précédés des élèves de la maison des orphelins s'avançaient, sous leur bannière respective, les religieux des ordres mendiants et monastiques, et les chanoines réguliers, suivis de la croix du clergé séculier, des élèves du Séminaire Romain, du collège, des curés, des chanoines et clergés des collégiales, des chanoines et clergés des

Basiliques mineures et patriarcales, ces derniers précédés des pavillons et des clochettes. La marche était fermée par Mgr le Vice-Gérant, entouré des membres du tribunal de Son Eminence le Cardinal-Vicaire.

» A la suite du clergé venaient les membres de la sacrée Congrégation des Rites, les consultants appartenant aux ordres religieux et au clergé séculier, les prélats, les procureurs et les avocats des causes des bienheureux et des saints.

» Puis on voyait les sept bannières des sept bienheureux qui allaient être canonisés. La première, de la bienheureuse Germaine Cousin, était portée par la confrérie du Très-Saint-Sacrement de Sainte-Marie *in Via*, précédée de prêtres du diocèse de Toulouse revêtus de la *cotta* et tenant un cierge, et accompagné de quatre d'entre eux tenant les cordons; la seconde, de la bienheureuse Marie-Françoise des cinq Plaies de Notre-Seigneur Jésus-Christ, était portée par la confrérie des Stigmates de Saint-François, et accompagnée de religieux Alcantarins de Naples et de leur syndic, tenant les cordons; la troisième, du bienheureux Léonard de Port-Maurice, était accompagné de Franciscains de la Stricte Observance et de leur syndic et portée par l'archiconfrérie des Amis de Jésus et Marie; la quatrième, du bienheureux Paul de la Croix, entourée de religieux Passionistes, était portée par l'archiconfrérie du Très-Saint-Sacre-

ment de Saint-Pierre; la cinquième, des bienheureux dix-neuf martyrs de Gorcum, était entourée de religieux de divers Ordres auxquels appartenait ces héros, de quelques parents des martyrs tenant les cordons, et portée par l'archiconfrérie du *Gonfalon*; la sixième, du bienheureux Pierre d'Arbues, était entourée de religieux de l'Ordre de la Merci, tenant des cierges, de quelques parents du bienheureux tenant les cordons et portée par la confrérie de Sainte-Marie-des-Neiges; la septième enfin, du bienheureux Josaphat Kuncovich, était accompagnée des Basiliens de *Grottaferrata* et portée par la confrérie des Cinq-Plaies.

» Venait ensuite la chapelle pontificale dans l'ordre ci-après : les Procureurs du collège, les *Bussolanti*, les Chapelains communs dont quelques-uns portaient les tiaras et les mitres précieuses de Sa Sainteté, les Clercs secrets, le Procureur Général du Fisc avec le commissaire de la Chambre apostolique, les Avocats consistoriaux, les Camériers d'honneur et secrets ecclésiastiques, les Camériers participants, les Chapelains chœurs pontificaux et le personnel des divers collèges de la Prélature, savoir : les Référéndaires de la signature, et parmi eux, le Prêtre assistant, le Diacre et le Sous-Diacre de la chapelle pontificale, les Abréviateurs du Parc Majeur, les Votants de la signature, les auditeurs de la Rote, et, parmi eux, le P. Maître du Sacré-Palais, les Chapelains portant

la tiare et la mitre ordinaires de Sa Sainteté, et le Maître du Saint-Hospice.

» Puis, le dernier Auditeur de la Rote, en *tonacella*, portait la croix papale fixée sur une hampe ; le prélat Doyen de la signature balançait l'encensoir devant elle ; sept votants de la signature faisant les fonctions d'Acolytes tenaient autour d'elle des cierges ornés d'arabesques ; deux Maîtres *ostiari*, gardiens de la croix, la suivaient de près.

» Le clergé séculier portait les ornements rouges ; le Prélat auditeur de la Rote, qui devait remplir les fonctions de Sous-Diacre apostolique, l'aube et la *tonacella* ; le Diacre et le Sous-Diacre grecs, les ornements de leur rite. Ils étaient suivis des Pères pénitenciers du Vatican en chasuble damassée, des abbés nullius, et des abbés généraux en chape damassée et la mitre de lin sur la tête.

» Les Evêques, Archevêques et Patriarches du rite latin portaient la chape lamée d'or et la mitre de lin ; ceux des rites orientaux, les ornements qui leur sont propres. Plus de 450 prélats, disposés selon l'ordre des préséances, s'avançaient deux à deux : les Patriarches, Archevêques et Evêques latins marchant à côté des Patriarches, Archevêques et Evêques grecs-melchites, grecs-ruthènes, grecs-rumènes, grecs-bulgares, arméniens, syriens, chaldéens, maronites, coptes. Spectacle imposant que Rome n'avait pas contemplé depuis plusieurs siècles. Derrière les

Patriarches venaient les Cardinaux-Diacres, en dalmatique, les Cardinaux-Prêtres en chasuble et les Cardinaux-Evêques en chape.

» Plus près de Sa Sainteté s'avançaient les Conservateurs et le Sénateur de Rome, le Prince-Assistant au trône, le Vice-Camerlingue de la sainte Eglise, les deux Auditeurs de la Rote qui soutiennent la *falda* du Saint-Père, les deux Cardinaux-Diacres Assistants, le Cardinal-Diacre Ministrant, les deux premiers Maîtres des cérémonies. Les personnages dits de *custodia Pontificis* étaient rangés autour de l'auguste Chef de l'Eglise : Officiers Supérieurs des Gardes Noble, Suisse et Palatine, Camériers secrets d'épée et de cape, Massiers *Palafrenieri* et *Sediari*, sous la direction du grand *Forriere* et du grand *Cavallerizzo*, et tenant soulevée sur leurs épaules la *Sedia gestatoria* où était assis le Souverain-Pontife, la mitre en tête, enveloppé dans les plis du manteau pontifical, la main gauche recouverte d'un voile de soie brodé d'or et portant un cierge allumé; la droite se levait de temps en temps pour bénir le peuple. Ce peuple qui encombrait l'immense place, se heurtait, se soulevait pour voir le Maître infailible de la foi porté sous le dais entre les *flabelli*, et s'agenouillait avec émotion et respect pour recevoir sa bénédiction.

» Derrière Sa Sainteté, l'Auditeur Général de la Chambre, le trésorier général, le Majordome, le per-

sonnel du collège des Protonotaires apostoliques et les Généraux d'Ordres fermaient la marche.

» La procession sortie sur la place par le portique des Suisses, l'a traversée, s'est engagée sous le portique opposé, est entrée dans la basilique et s'est arrêtée à l'autel du Saint-Sacrement.

» La basilique était décorée d'une magnificence inouïe. Le regard était attiré tout d'abord par la partie principale de l'ornementation, c'est-à-dire par les bannières en l'honneur des Princes des apôtres et des bienheureux qui allaient être canonisés. Les piliers étaient tendus de soie. Quinze mille cierges étincelaient le long des corniches, devant les niches des saints et sur d'immenses candélabres. De la voûte de la grande nef pendait la Croix renversée de saint Pierre, surmontée de la Tiare et des clefs, en cristaux d'un vif éclat.

» La procession achevée, tous les personnages qui devaient prendre part à la cérémonie de la canonisation et de la messe papale, sont entrés dans le chœur, où chacun a pris la place qui lui était assignée, et le Saint-Père s'est assis sur son trône.

» La cérémonie de la canonisation allait commencer.

» Le Cardinal, procureur de la canonisation, s'est avancé devant le trône, entouré d'un maître des cérémonies et d'un avocat consistorial. L'avocat, au nom de Son Eminence, a dit au Saint-Père :

» Beatissime Pater, Reverendissimus Dominus Car-

dinalis hic præsens *instantèr* petit per Sanctitatem Vestram catalogo sanctorum D. N. J. C. adscribi, et tanquam sanctos ab omnibus Christi fidelibus pronuncïari venerandos Beatos Josaphat, Petrum, Nicolaum Pichi cum sociis, martyres; Paulum et Leonardum confessores; Franciscam et Germanam, virgines. »

» Mgr Pacifici, secrétaire des Brefs *ad Principes*, a répondu en latin, au nom du Saint-Père, que Sa Sainteté, bien que pleinement édifiée sur les vertus de ces bienheureux, ordonnait néanmoins à l'assistance d'implorer les secours d'en haut par l'intercession de la bienheureuse Vierge Marie, des saints apôtres Pierre et Paul et de toute la Cour céleste. A ces mots, deux chapelains chantres ont entonné les *Litanies des saints*.

» Les litanies terminées, l'avocat a répété la formule de l'instance, en y ajoutant au mot *instantèr* le mot *instantius*. Puis, on a chanté le *Veni Creator*. Enfin, l'avocat a répété une troisième fois la formule de l'instance, en ajoutant aux deux mots *instantèr* et *instantius* le mot *instantissime*.

» Sur ce, le Saint-Père, la mitre en tête, en qualité de Docteur et de Chef de l'Eglise universelle, a ~~parlé~~ ^{sur le trône} en ces termes :/ ^{de l'évêque de Couronné}

« *Ad honorem Sanctæ et Individuæ Trinitatis, et exaltationem Fidei Catholicæ et Christianæ religionis augmentum, auctoritate Domini Nostri Jesu Christi, Beatorum apostolorum Petri et Pauli, ac Nostra;*

matura deliberatione præhabita et Divina ope sæpius implorata, ac de Venerabilium Fratrum Nostrorum sanctæ Romanæ Ecclesiæ cardinalium, patriarcharum, archiepiscoporum et episcoporum in urbe existentium consilio, Beatos Josaphat Kuncévick, Pontificem; Petrum de Arbues; Nicolaum Pichi, cum sociis, videlicet: Hieronimum, Theodicum, Niciasium Joannem, Willehadum, Godefridum Mervellanum, Antonium Werdanum, Antonium Hormaniensem, Franciscum, Joannem, Adrianum, Jacobum, Joannem, Osterwicicum, Leonardum, Nicolaum, Godefridum Duneum et Andream, Sacerdotes, Petrum et Cornelium, Laicos, omnes Martyres; Paulum a Cruce, et Leonardum a Portu Mauritio, confessores; Franciscam et Germanam virgines, sanctos esse decernimus, et definimus, ac Sanctorum Catalogo adscribimus; Statuentes ab Ecclesia Universali eorum memoriam quolibet anno, nempe Josaphat, die duodecima novembris; Petri, die decima septima septembris; Nicolai et sociorum ejus, die nona julii inter sanctos martyres; Pauli, die vigesima octava aprilis; Leonardi, die vigesima sexta novembris, inter sanctos Confessores non Pontifices; Mariæ Franciscæ, die sexta octobris; Germanæ, die decima quinta junii, inter sanctas Virgines, pia devotione recolî debere. In Nomine Pa † tris, et Fi † lii et Spiritus † Sancti. Amen.

» A ces mots solennels, l'avocat consistorial a remercié Sa Sainteté au nom du cardinal Procureur,

en ajoutant qu'il la suppliait de vouloir bien ordonner l'expédition des lettres Apostoliques concernant la canonisation. Le Saint-Père a répondu : « *Decernimus,* » et l'a béni. Puis, l'avocat adressant la parole aux Protonotaires apostoliques, les a priés de dresser acte du tout, à quoi le premier de ces prélats a répondu en se tournant vers les Camériers secrets appelés à rendre témoignage : *Conficiemus, vobis testibus.*

» Ce grand acte accompli, Sa Sainteté a entonné le *Te Deum*, auquel a répondu le peuple. Les cloches de la basilique communiquaient l'allégresse de l'assistance aux fidèles qui n'avaient pu en faire partie, les canons du château Saint-Ange annonçaient le grand événement à la Ville Eternelle, et les cloches de toutes les églises conviaient tous les fidèles à réciter les prières prescrites pour gagner les indulgences.

» Après le *Te Deum*, le premier des cardinaux diacres assistants a récité à haute voix le verset : *Orate pro nobis, sancti Josaphat, Petre, Nicolae tuisque socii, Paule, Leonarde, Maria-Francisca et Germana.* Le peuple y ayant répondu, Sa Sainteté a récité l'oraison propre des nouveaux saints, et l'*Amen* chanté par le peuple a mis fin à l'acte de canonisation. »

CHAPITRE X.

PHASES DIVERSES TRAVERSÉES PAR LA CONGRÉGATION DES PASSIONISTES. (1775-1867).

I.

Prosperité de la Congrégation. — Terrible épreuve. — Nouvelle vie. — Nouvelles épreuves.

Quand un bon père quitte sa famille pour avoir l'insigne honneur d'être admis à la cour royale et de participer aux richesses de son Souverain, il promet de ne point oublier ses enfants, et de profiter de son avantageuse position afin de leur être plus utile que s'il sût resté avec eux. Cette promesse, saint Paul de la Croix l'avait faite le jour même où son âme partit de ce monde pour s'envoler au céleste séjour et aller prendre part à l'éternelle félicité du Seigneur. Aussi l'Institut qu'il avait fondé, reçut-il d'abondantes bénédictions et se multiplia-t-il depuis lors plus rapidement encore que par le passé. Pie VII, élu Pape le 14 mars 1800, lui porta autant d'intérêt que ses

illustres prédécesseurs Benoit XIII, Clément XII, Benoit XIV, Clément XIII, Clément XV et Pie VI. Par sa Bulle *Gravissimas intercuras* du 5 août 1804, il déclara « recevoir et mettre pour toujours sous la spéciale protection du Saint-Siège la Congrégation des Passionistes, chacune de leurs maisons ou Retraites et chacun des Religieux. »

Toutefois, cette Congrégation fut dispersée et presque anéantie pendant l'exil du Souverain-Pontife, de l'année 1809 à l'année 1814. Mais elle reprit une nouvelle vie du jour où le Vicaire de Jésus-Christ rentra triomphant à Rome.

A partir de cette époque elle a prospéré continuellement, quoique lentement, jusqu'à ces dernières années, où, comme les autres Ordres Religieux, elle a eu la douleur de se voir ravie, en Italie, toutes les Retraites qu'elle avait hors du territoire laissé au digne successeur de Saint-Pierre.

II.

Etat actuel de la Congrégation des Passionistes. — Détails sur la province de Saint-Michel-Archange : Retraite de la Très-Sainte Croix. — Retraite de l'Immaculée-Conception. — Retraite de Notre-Dame des Sept-Douleurs. — Expression de gratitude.

Actuellement la Congrégation des Passionistes est connue et a des Retraites, non-seulement dans la con-

trée qui l'a vue naître, mais encore en France, en Belgique, en Hollande, en Angleterre, en Irlande, en Ecosse, dans les Etats-Unis, dans le Mexique et dans la Bulgarie. Elle se divise en six provinces. Nous ne donnons de détails que sur la province de Saint-Michel-Archange ; quoiqu'elle soit la moindre de toutes, il nous semble qu'elle seule, plus que toute autre, peut intéresser les lecteurs d'un pauvre écrivain français.

La province de Saint-Michel-Archange ne se compose que de trois Retraites, dont une en Belgique et deux en France. Ce sont : la Retraite de la Très-Sainte-Croix, à Ere (près Tournai) ; la Retraite de l'Immaculée-Conception à Hardingham (Pas-de-Calais), et la Retraite de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, à Bordeaux (Gironde).

I. La Retraite de la Très-Sainte-Croix doit en grande partie son existence à M. l'abbé Bernard, actuellement vicaire-général de Cambrai (France), et au lord anglais Georges Spencer, qui de ministre protestant était devenu prêtre catholique. L'un et l'autre, après avoir entretenu quelques relations avec les Passionnistes de Rome, avaient conçu le projet d'établir ces religieux en Angleterre. Déjà ils s'étaient entendus avec le R. Père-Général pour faire une fondation, au printemps de l'année 1840, dans le centre de ce royaume. Mais en 1839 certains obstacles surgirent et s'opposèrent à l'accomplissement de leur dessein.

Alors ils se proposèrent de fixer les fils de Saint Paul de la Croix à Boulogne-sur-mer ou à Dunkerque, afin que de là il leur fût facile de passer dans l'ancienne île des saints, lorsque lui-rait le jour favorable. Mais ils y renoncèrent bientôt, parce que le gouvernement de juillet prétendaient leur imposer certaines conditions qu'ils jugèrent inacceptables. Ce fut en ce moment qu'ils portèrent leurs vues sur la Belgique. M. l'abbé Bernard, qui résidait en ce temps-là à Lille, s'adjoignit M. le chevalier Fiévet-Combart, homme d'une foi vraiment patriarcale. Tous deux s'adressèrent à M. le chevalier Dubois de Valenciennes, personnage connu dans son pays par un entier dévouement à toutes les bonnes causes. Grâce aux démarches de ce dernier, M^{me} de Croëser consentit à vendre, pour la fondation proposée, son château d'Ere près Tournai, avec les terres qui en dépendent.

Sûrs de trouver une maison convenable, ces trois messieurs allèrent demander à Mgr Labis, évêque de Tournai, s'il lui serait agréable d'avoir des Passionistes dans son diocèse. Sa réponse fut affirmative. Le 24 mai de l'année suivante, quatre Passionistes, dont trois pères et un frère partirent de Rome avec la bénédiction du souverain pontife, Grégoire XVI. Le 9 juin, ils arrivèrent à Lille chez M. l'abbé Bernard, qui les reçut avec la plus exquise bienveillance. Le 13, ils se dirigèrent vers la Belgique, conduits par

ce digne prêtre et M. Fiévet; le 14, ils allèrent présenter leurs respectueux hommages à Mgr Labis, à M. Dubois et à M^{me} de Croëser. Le lendemain, ils visitèrent le château d'Ere déjà destiné à devenir leur résidence. Comme il n'était point pourvu des meubles nécessaires, les Passionistes ne purent s'y installer tout de suite. Ils n'en prirent possession que six jours après, c'est-à-dire le 22 juin 1840. En attendant les Frères de la charité, de Froidmond, leur donnèrent l'hospitalité la plus fraternelle.

II. La Retraite de l'Immaculée-Conception a été fondée par Mgr Parisis, d'heureuse mémoire, et M^{lle} Lévisse, une de ces ferventes diocésaines.

Une fois fixés dans la Belgique, les enfants de saint Paul de la Croix avaient songé à passer dans l'ancienne Ile des saints pour la conversion de laquelle leur pieux Fondateur avait prié, jour et nuit, pendant plus d'un demi-siècle. Leurs vœux avaient été bientôt exaucés; ils avaient fait leur première fondation en Angleterre le 7 février 1842.

Cependant ils avaient ouvert un noviciat dans la Retraite de la Très-Sainte-Croix, et plusieurs postulants étaient venus, non-seulement de la Belgique, mais encore de la Prusse, de la Hollande et même de l'Ecosse. Tandis qu'un Père s'appliquait à former ces nouvelles recrues, les autres se livraient aux fatigues de l'apostolat. Déjà dès l'année 1854, ils avaient prêché dans la Belgique une centaine de missions ou

de retraites. Quelquefois aussi ils avaient été appelés dans les diocèses limitrophes de la France. Pendant la seule année 1852, ils donnèrent une quinzaine de missions dans le diocèse d'Arras. Mgr Parisis, heureux des succès qu'ils obtenaient, leur témoigna la plus vive sympathie et leur exprima, à plusieurs reprises, particulièrement le 28 juin, le désir qu'il éprouvait de les établir au milieu de son troupeau. Mais il ne savait en quel lieu les placer. Trois mois plus tard, il reçut d'Hardingham une lettre par laquelle M^{lle} Lévisse lui offrait pour des missionnaires sa maison et une propriété attenante. A peine avait-il pris connaissance de cette offre généreuse et inattendue, qu'on lui annonce la visite d'un Religieux. C'était l'ex-ministre anglican Georges Spencer devenu, sous l'humble nom de Père Ignace de saint Paul, consultant provincial des Passionistes pour la Belgique et l'Angleterre. Monseigneur voit dans cette coïncidence un trait palpable de la Providence divine. C'est, à ses yeux, le signe certain qu'il doit faire à Hardingham une fondation de Passionistes. Sur ses instances réitérées, son illustre visiteur se rend chez M^{lle} Lévisse avec un vicaire général d'Arras, M. de la Tour-d'Auvergne, actuellement Archevêque de Bourges. Il trouve que le local laisse beaucoup à désirer pour l'installation d'une communauté religieuse; cependant il croit qu'avec quelques dépenses on pourra l'approprier assez convenablement. Aussi promet-il d'appuyer

auprès de ses supérieurs la demande de Mgr Parisis. Environ un mois et demi plus tard, deux autres Passionistes, le T. R. P. Provincial d'Angleterre et de Belgique et le R. P. Recteur de la Retraite de la Très-Sainte-Croix, viennent à leur tour examiner la propriété qu'on leur propose. Ils partagent le sentiment du T. R. P. Ignace. Le premier écrit bientôt au R. P. Général pour le prier d'accepter cette fondation. La réponse fut favorable. Deux Passionistes, qui prêchaient dans le diocèse d'Arras pendant le mois de décembre, se chargèrent de porter cette décision à Mgr l'Evêque. Ce fut le 26 qu'ils se rendirent au palais épiscopal. Sa Grandeur fut enchantée d'apprendre que ses vœux étaient enfin pleinement exaucés. On convint que la prise de possession aurait lieu au commencement de l'année suivante. Le Père qui avait été désignée pour remplir les fonctions de supérieur arriva à Hardingham, le 5 janvier 1853. Huit jours après, deux autres religieux vinrent le rejoindre. L'installation solennelle se fit le 17 janvier. Elle fut très-émouvante. Toute la population d'Hardingham y voulut assister. Délégué pour présider à cette cérémonie, M. le Doyen de Guines était entouré de tous les curés de son canton et de quelques autres ecclésiastiques. Dans un discours très-remarquable il montra le but du nouvel établissement, disant que les Passionistes étaient appelés à faire beaucoup de bien, non-seulement dans la paroisse qui

avait le bonheur de les posséder, mais encore dans tout le diocèse et même dans la France entière, où ils ne manqueraient pas de se répandre. Le P. Supérieur parla après M. le Doyen. D'après le compte-rendu que nous a laissé un journal du département, il enthousiasma tous les assistants surtout par sa péroraison. « Il la termina, est-il dit, en paraphrasant, avec la plus pathétique et la plus entraînante onction, l'*Aspice cœlum* de la mère des Machabées. Tout l'auditoire était ravi et comme sous le charme d'une impression céleste. »

Après la messe, les trois religieux Passionistes furent conduits processionnellement dans leur Retraite, au chant du *Te Deum*.

Mgr Parisis s'applaudit toute sa vie d'avoir introduit en France les Fils de saint Paul de la Croix. Plusieurs de ses lettres le témoignent. Dans celle qu'il leur écrivit peu de temps avant de rendre son âme à Dieu, il s'exprimait en ces termes : « Je suis très-content et de vos personnes et de votre ministère. »

L'un de ses vicaires généraux, en lui succédant sur le siège épiscopal d'Arras, a hérité de son estime et de son affection pour les Passionistes. Voici un petit extrait d'une très-belle lettre que Sa Grandeur Mgr Lequette adressa à leur P. Provincial en date du 8 mai 1866 : « Je sais tout l'intérêt que Mgr Parisis portait à votre communauté. J'aime à croire que vous ne perdrez rien sous ce rapport de la part de son

successeur. Je serai toujours heureux de voir votre pieuse Congrégation prospérer dans le diocèse d'Arras. Je sais apprécier tout le bien qu'elle y fait. »

III. La Retraite de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, est redevable de son existence à Son Eminence le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, dont l'activité infatigable et l'inépuisable munificence ont établi tant d'autres fondations et d'œuvres pieuses.

Au mois de juin 1853, cet illustre Prélat s'était rendu à Rome pour recevoir le chapeau de cardinal. Il était encore dans la capitale du monde catholique quand il apprit que, sur le mont Celius, les Passionistes célébraient un *triduum* solennel pour remercier le Très-Haut de la béatification de leur vénérable Fondateur, Paul de la Croix. Jaloux de vénérer les reliques du nouveau bienheureux, Mgr Donnet monta à la basilique des Saints-Jean-et-Paul, où elles étaient exposées. Après avoir satisfait son ardente piété, il fit une visite aux Passionistes, s'informa de leur genre de vie, de leur but, de la méthode qu'ils suivaient dans leurs missions, etc., etc. Le R. Père Général s'empressa de répondre humblement à toute ces questions dictées par la bienveillance. Son Eminence se montra charmée de connaître l'Institut établi par le bienheureux Paul de la Croix et manifesta immédiatement le désir qu'elle éprouvait d'emmener quelques Religieux dans son diocèse. Elle se contenterait, pour le moment, de trois pères et d'un ou deux frères ;

possédant une maison non loin de Bordeaux. Elle les y placerait provisoirement, en attendant qu'on en trouvât une autre plus convenable; Elle se chargerait, au reste, de pourvoir aux premiers frais d'établissement, etc., etc. Notre R. P. Général était pleinement satisfait de toutes ces propositions; il désirait d'ailleurs l'exten- tion de son Institut, et il lui paraissait très-avantageux d'établir une Retraite dans l'archidiocèse d'un cardinal qu'il savait non moins dévoué aux ordres religieux qu'au clergé séculier. Mais, comme il ne pouvait actuellement disposer d'aucun sujet qui connût la langue française, il pria Son Eminence d'attendre que le noviciat de la Belgique en eût formé quelques-uns. Mgr le Cardinal eut beau faire des instances à la fois douces et fortes, conformément à sa devise : *Ad finem fortiter, ... omnia suaviter*¹, il quitta les Passionistes sans avoir obtenu autre chose qu'une promesse pour un avenir plus ou moins rapproché. Avait-il renoncé à l'accomplissement immédiat de son dessein? Non; avec la confiance d'Abraham, il espérait contre toute espérance : *Contra spem, in spem credidit*². Il me semble qu'il répétait alors en lui-même cette parole fameuse : « Le mot *impossible* n'est pas français. »

Dès la première audience que le Très-Saint Père lui accorda, il raconta simplement à Sa Sainteté l'entretien qu'il venait d'avoir avec le Prévôt-Général des

(1) Sap. 8, 1.

(2) Rom. 4, 18.

Passionistes et la supplia de vouloir bien user de son autorité toute-puissante pour réaliser ce pieux projet. Pie IX approuva hautement les vues de Son Eminence, fit à cette occasion l'éloge des Passionistes, puis dit à son illustre visiteur : « Allez, Eminence, allez parler encore une fois au Général des Passionistes, et demandez-lui, en mon nom, des religieux de sa Congrégation ; il ne pourra vous refuser plus longtemps. »

Il eût été difficile à Mgr Donnet de mieux combiner la douceur avec la force : *Ad finem fortiter... omnia suaviter*. Aussi la fondation n'était-elle plus impossible, elle était assurée ; car, pour notre Prévôt-Général, comme pour tout Passioniste, la volonté du Vicaire de Jésus-Christ, c'est la volonté de Dieu même. A peine la connut-il, qu'il n'écouta plus les raisons qu'il avait d'abord trouvées si légitimes et qui l'avaient obligé à différer de quelque temps la fondation sollicitée. Mais qui n'eût cédé sur-le-champ à la prière d'un saint Prélat et à la volonté d'un grand Pontife ?

Néanmoins le premier supérieur des Passionistes ne manqua pas d'agir avec prudence. Il chargea le Recteur d'Ere d'aller en personne examiner le local si généreusement offert par Mgr le Cardinal de Bordeaux ; puis il envoya en Belgique les religieux destinés à fonder la nouvelle Retraite ; il voulait qu'ils s'appliquassent pendant quelques semaines à l'étude

de la langue française sous la direction de leurs confrères qui la connaissaient déjà. Trois prêtres et un frère laïque partirent de Rome le 19 septembre 1853. Ils arrivèrent dans la Retraite de la Très-Sainte-Croix après huit jours de voyage.

Le plus ancien des Pères avait une mission particulière à remplir dans le Nord; il devait faire la visite des deux maisons dont nous avons raconté l'établissement, ainsi que d'une autre qui avait été fondée dans la Hollande. Aussitôt qu'il eut accompli ce devoir, il se dirigea sur Bordeaux avec un Père de la Retraite de la Très-Sainte-Croix et avec le frère qu'il avait emmené d'Italie. Ils frappèrent à la porte de l'archevêché le 23 novembre. Son Eminence les fit conduire ce jour-là même, dans sa propre voiture, au Pont-de-la-Maye où se trouvait la maison qu'il leur avait promise. Les deux autres Pères restèrent en Belgique pour continuer, quelque temps, l'étude du français. Ce fut seulement le 4^{er} mars 1854 qu'ils se mirent en route pour la Gironde, où ils arrivèrent, chez leurs bien-aimés confrères, le 4 du même mois.

Cependant la maison du Pont-de-la-Maye n'avait été donnée que comme un pied-à-terre provisoire; on ne pouvait s'y fixer définitivement. Aussi les Passionistes s'occupèrent-ils à chercher un local plus convenable. Ils le trouvèrent enfin après de nombreuses démarches et en firent l'acquisition. C'est la

Retraite qu'ils occupent encore actuellement et qui est située dans un des faubourgs de Bordeaux, sur la route d'Espagne, n° 482. Ils en prirent possession le 23 janvier 1855.

Mgr le cardinal Donnet a toujours honoré de sa haute considération et de ses vives sympathies les Fils de saint Paul de la Croix qui résident dans son diocèse. Dans une lettre qu'on a mise sous mes yeux, il dit à un de ses curés : « Les Passionistes font merveilles partout. » Dans une autre : « Les Passionistes sont mes enfants bien-aimés. » Tous les ans, Son Eminence se fait un plaisir, je dirais presque un devoir, de célébrer avec nous la fête de notre glorieux Fondateur. Elle, chante la messe solennelle, prend sa part de notre modeste dîner et préside aux vêpres. Une année même, Elle voulut bien, à la grande satisfaction des fidèles réunis dans notre humble chapelle, prêcher le Panégyrique de saint Paul de la Croix.

Maintenant il serait bien doux à notre cœur de proclamer les noms de ceux qui par leur charité généreuse contribuent à l'entretien des trois fondations mentionnées. Les Passionistes n'ont ni revenus fixes, ni part à aucun budget. Apôtres de Jésus-Christ, pauvres comme lui, ils vivent de leurs sueurs, sans doute ; mais ceux qui les rémunèrent, le font volontairement. Ces religieux ne réclament rien au nom de la justice et du droit ; ils attendent tout de

la sympathie et de la charité. Les âmes pieuses ont compris notre pauvreté et nos besoins ; toujours et partout elles sont venues à notre secours. Qu'elles reçoivent ici l'expression bien sentie de notre vive et éternelle gratitude. Elles ont suivi à notre égard la loi sublime de la générosité désintéressée ; leur main gauche a ignoré ce que faisait pour nous leur main droite. Nous savons que nous blesserions leur modestie si nous déchirions le voile sous lequel aiment à se cacher ces dévoués bienfaiteurs. Mais ce que nous ne disons pas tout haut, nous ne cessons de le répéter dans le mystère de nos Retraites et dans le fond de nos cœurs. Les noms de nos amis ne sont pas seulement inscrits dans les archives de chaque maison, ils sont gravés dans votre mémoire en caractères ineffaçables. C'est surtout à l'heure de la prière que leur souvenir se ranime au fond de nos âmes et que leurs noms viennent se placer sur nos lèvres. Nous les bénissons de leurs sympathies chrétiennes et de leur pieuse munificence. Comme les pauvres femmes montraient à saint Pierre les vêtements dont Tabithe les avaient recouvertes, et demandaient sa résurrection pour récompense,¹ de même nous montrons à Dieu les dons de nos bienfaiteurs et nous lui demandons en retour, pour eux et leurs familles, les plus abondantes bénédictions du Ciel.

(1) Act. 9. 36-43.

CHAPITRE XI.

CHOIX DE PRIÈRES.

TRIDUUM EN L'HONNEUR DE SAINT PAUL DE LA CROIX.

PREMIER JOUR.

Le Père éternel glorifié dans la personne de saint Paul de la Croix.

Considérons d'abord comment dans saint Paul de la Croix fut glorifié, la puissance du divin Père, qui rendit son serviteur en tout admirable. Admirable dans sa naissance, elle fut illustrée par l'apparition d'une lumière céleste ; admirable dans sa vie, elle fut toujours innocente et pénitente ; dans son ministère apostolique, il fut accompagné de prodiges et de la conversion d'innombrables pécheurs ; dans la fondation d'un ordre, qu'il conduisit à bon terme avec une sagesse et une force surhumaine ; admirable dans sa mort, elle fut précédée d'une vision céleste et suivie de miracles.

O Dieu éternel, vraiment admirable dans vos saints, vous qui choisîtes saint Paul pour être un des plus nobles instruments de votre gloire sur la terre, faites qu'il soit un de nos puissants intercesseurs dans le ciel. Accordez-nous par ses mérites une telle vivacité de foi, que nous tenant toujours à son exemple en votre présence, nous évitions le péché, que nous nous conformions à votre sainte volonté dans tous les événements, et que nous nous glorifions dans toutes nos actions.

Trois fois *Pater, Ave, Gloria Patri.*

PRIÈRE A SAINT PAUL DE LA CROIX.

O glorieux saint Paul, qui avez été sur la terre un miroir d'innocence et un modèle de pénitence ! ô héros de sainteté, prédestiné de Dieu pour méditer jour et nuit la passion très-douloureuse de son Fils unique, et pour en propager la dévotion par vos discours, par vos exemples et par le moyen de votre institut ! ô Apôtre puissant en œuvres et en paroles, qui avez consumé votre vie à ramener aux pieds de Jésus crucifié les âmes égarées de tant de pauvres pécheurs ! ah ! daignez du ciel abaisser un regard propice sur mon âme et prêter l'oreille à mes prières. Obtenez-moi un tel amour pour Jésus souffrant, qu'en les méditant sans cesse ses souffrances me deviennent propres ; que je reconnaisse dans la profondeur des plaies de mon Sauveur la malice de

mes péchés; que je puise à ces sources de salut la grâce de les pleurer amèrement et une volonté efficace de vous imiter dans votre pénitence, si je ne vous ai pas suivi dans votre innocence. Obtenez-moi aussi, ô saint Paul, la grâce particulière que je vous demande instamment ici prosterné devant vous. (*Il faut exprimer la grâce qu'on désire.*) Obtenez de plus à la sainte Eglise notre Mère la victoire sur ses ennemis, aux pécheurs la conversion, aux hérétiques et spécialement à l'Angleterre pour laquelle vous avez tant prié, le retour à la foi catholique. Enfin implorez pour moi de la bonté de Dieu la grâce d'une sainte mort, afin que j'aie le bonheur de le posséder avec vous pendant toute l'éternité. Ainsi soit-il.

Pater, Ave, Gloria.

Sa Sainteté le Pape Pie IX a daigné accorder et signer de sa main vénérée les indulgences qui suivent :

Sur la demande qui nous en a été faite, Nous accordons l'indulgence d'un an à quiconque récitera avec les dispositions requises, la prière ci-dessus. En outre, une indulgence plénière au jour de la fête de saint Paul, le 28 avril ou un jour de l'octave, que gagneront ceux qui l'auront récitée chaque jour, depuis le commencement du mois de novembre jusqu'au jour de la fête. PIUS P. P. IX.

Rome, 24 avril 1853.

CAPITULE, voir p. 209.

HYMNE.

Quiconque gémit dans cette vallée de larmes sous le poids des afflictions, qu'il élève ses regards au ciel et adresse à Paul ses humbles prières.

Ce que saint Paul peut faire avec le secours de la grâce dont il est rempli, les miracles opérés chez tous les peuples l'annoncent à chaque pas.

Au seul nom de Paul les ruses de l'enfer s'évanouissent, le démon desserre ses griffes et lâche sa proie en fuyant.

Aussitôt que Paul est invoqué, la maladie quitte le corps; les pluies, les tempêtes et les fleuves sentent la puissance de ses ordres.

Souvent les anges lui applanissent les difficultés du chemin, et quand il doit

In valle quisquis aspera
Curis gravatus ingemit,
Levans in altum lumina,
Paulum rogando supplicet.

Quid ille possit, gratiæ
Almo refertus munere,
Gentes per omnes didita
Portenta passim nuntiant.

Pauli sonante nomine,
Fraudes averni concidunt;
Laxisque Dæmon unguibus

Prædam fugendo deserit.
Ut invocatur, ilicet
Morbus recedit artubus,
Imbres, procella, et flumina

Jubentis arma sentiunt.
Illi frequenter Angeli
Callem per arctum militant;

Ac melle sparsas cœli- parler il lui suggèrent les
tum. paroles les plus suaves.

Voces loquenti suggerunt.

O Patris, o tenerrimi O excessive charité d'un
Ducis profusa Caritas, Père et d'un chef si tendre,
Infunde lucem mentibus, répandez la lumière dans
Accende nos ad fortia ! nos esprits, enflammez-nous
d'ardeur pour les fortes
entreprises.

Per te nitescat. Auspi- Que sous vos auspices la
cem candeur et la foi brillent
Candor, fidesque pul- d'un plus grand éclat ; que
chrior ; la hideuse erreur n'ose
Nec turpis error Italos point pénétrer dans l'Italie.

Intrare fines audeat.

Sit laus, potestas, gloria Louanges, pouvoir et
Tibi, suprema Trinitas, gloire à vous, ô Trinité sou-
Æterna quæ fidissimo veraine, qui avez introduit
Servo dedisti gaudia. dans les joies éternelles,
votre très-fidèle serviteur.

Amen.

Ainsi soit-il.

RÉCITEZ LES LITANIES DE LA B. V. MARIE.

ÿ. Ora pronobis, Sancta Dei Genitrix. R̄. Priez pour nous, sainte Mère de Dieu.

R̄. Ut digni efficiamur promissionibus Christi. R̄. Afin que nous devenions dignes des promesses de Jésus-Christ.

ORAISON, voir p. 213.

DEUXIÈME JOUR.

Le divin Fils glorifié dans la personne de saint Paul.

Considérons comment dans saint Paul de la Croix fut glorifiée la sagesse du divin Fils, qui le choisit pour méditer sa sainte Passion, mystère de sagesse infinie, et pour en propager la dévotion. Il lui communiqua dès ses tendres années une connaissance si vive de ses cruelles souffrances, et l'âme de Paul en fut tellement pénétrée, que dès lors Jésus-Christ forma l'objet de ses pensées, de ses affections, de ses actions; il pouvait dire avec l'Apôtre : « Ma vie est Jésus-Christ. » Il crucifiait son corps par une mortification continuelle; il cherchait les mépris et les opprobres pour se rendre ainsi de plus en plus semblable à son Dieu crucifié; toujours avide de souffrir pour son amour, il ne se lassait jamais de le prêcher.

O Rédempteur souffrant de nos âmes, vous qui fîtes de Paul une copie de vous-même, ah! gravez aussi dans nos cœurs votre très-sainte Passion, et rendez-nous semblables à vous; car c'est là le caractère des élus. Accordez-nous, par les mérites de votre serviteur, de vous avoir toujours devant les yeux comme un modèle qui nous a été donné par votre divin Père à imiter, afin que nous dépouillant du vieil homme, par la mortification de nos passions déréglées et de nos penchants vicieux, nous nous revétions de vos vertus et surtout de cette patience et de cette force

qui nous sont nécessaires pour vous suivre dans les voies de la croix. Veuillez, aimable Sauveur, ne pas nous refuser la grâce que nous vous demandons en son nom.

Le reste, comme au premier jour.

TROISIÈME JOUR.

L'Esprit-Saint glorifié dans la personne de saint Paul.

Considérons comment dans saint Paul de la Croix fut glorifiée la grâce du Saint-Esprit, qui le prévint par la douceur de ses bénédictions et l'embrasa à la flamme de la divine charité. Le cœur de Paul aimait toujours Dieu et le prochain pour Dieu, et cet amour s'accrut de manière à former un céleste incendie qui se manifestait même à l'extérieur. Tantôt des rayons de lumière jaillissaient de son visage enflammé, tantôt son corps s'élevait en l'air ravi en douces extases ; tantôt son cœur se dilatait au point de ne pouvoir plus se contenir dans ses propres limites. Aussi se sentait-il dévoré par le zèle de la gloire divine et travaillait-il sans cesse à allumer dans les âmes le feu du saint amour pour détruire le péché.

O divin Esprit, qui rendîtes Paul un séraphin sur la terre, ranimez-en nous cette charité avec laquelle vous nous sanctifiâtes dans notre baptême, mais que nos péchés ont par trop alanguie et peut-être même éteinte. Pauvres infortunés ! qui, pour l'amour des

créatures, avons perdu votre grâce et avec elle la vraie paix et la vraie félicité!... Ah! éclairez notre esprit, purifiez notre cœur avec une étincelle de ce feu divin qui embrasa votre serviteur, et faites qu'il aime toujours Dieu, qui seul peut nous rendre heureux.

Le reste, comme au premier jour.

1^{re} VÊPRES DE SAINT PAUL DE LA CROIX.

O Dieu, venez à mon aide.

Seigneur, hâtez-vous, etc.

Mettez-moi comme un sceau sur votre cœur, comme un sceau sur votre bras, car l'amour est fort comme la mort. Alleluia.

Je vous donnerai des trésors cachés et vous révélerai mes impénétrables secrets, afin que vous sachiez que je suis le Seigneur qui vous appelle par votre nom. Alleluia.

Deus, in adjutorium, etc.

Domine, ad adjuvandum, etc.

Antiph. Pone me ut signaculum super cor tuum, ut signaculum super brachium tuum, quia fortis est ut mors dilectio. Alleluia.

Ps. Dixit Dominus.

Antiph. Ego dabo tibi thesauros absconditos, et arcana secretorum: ut scias quia ego Dominus, qui voco nomen tuum. Alleluia.

Ps. Confitebor.

Antiph. Ad omnia ,
quæ mittam te, ibis; et
universa , quæcumque
mandavero tibi , loque-
ris. Ne timeas, quia te-
cum ego sum. Alleluia.

Vous entreprendrez tou-
tes les œuvres que je vous
confierai, et vous direz ce
que je vous commanderai.
Ne craignez point, car je
suis avec vous. Alleluia.

Ps. Beatus vir.

Antiph. Constituum te
ministrum, et ostendam
tibi quanta oporteat pro
nomine meo pati. Alle-
luia.

Je vous établirai mon
ministre, et je vous mon-
trerai combien vous devez
souffrir pour mon nom.
Alleluia.

*Ps. Laudate, pueri,
Dominum.*

Antiph. Directus est
divinitus in pœnitentiam
gentis: et in diebus pec-
catorum corroboravit
pietatem. Alleluia.

Il a été destiné divine-
ment pour faire entrer le
peuple dans la voie de la
pénitence, et dans les jours
de péchés et de désordres
il a raffermi la piété. Alle-
luia.

*Ps. Laudate Domi-
num, omnes gentes.*

CAPITULE.

*Fratres, mihi omnium
sanctorum minimo data*

Mes frères, j'ai reçu ,
moi qui suis le plus petit

d'entre tous les saints ,
 cette grâce d'annoncer aux
 gentils les richesses incom-
 préhensibles du Christ, et
 d'éclairer tous les hommes
 en leur découvrant quelle
 est l'économie du mystère
 caché, dès le commence-
 ment des siècles, en Dieu
 qui a tout créé.

est gratia hæc, in genti-
 bus evangelizare investi-
 gabiles divitias Christi,
 et illuminare omnes, quæ
 sit dispensatio sacramen-
 ti absconditi a sæculis in
 Deo, qui omnia creavit.

HYMNE.

Regardez du ciel, ô Paul,
 ceux qui chantent vos œu-
 vres admirables, et faites
 qu'en vous imitant, vos
 Fils courent à la couronne
 dont ils sont avides.

Cerne de cœlis tua,
 Paule, mira.
 Gesta laudantes, simili-
 que tecum,
 Fac ad optatas prope-
 rare natos
 Arte coronas.

O grand saint, en ve-
 nant au monde, vous êtes
 environné d'une éclatante
 lumière; dans votre enfance,
 la main de la divine Mère
 vous arrache aux flots d'un
 fleuve rapide.

Dive, tu terris oriens de-
 cora
 Luce adornaris, rapido-
 que summæ
 Dextera Matris puer ele-
 vatus
 Flumine surgis.

Nulle mauvaise convoi-
 tise ne vous a captivé, nulle

Nulla te mundi tenuit
 cupido,

Nulla sc̄davit macula in-
nocentem,
Aurei mores, pietas su-
pernis

Cœtibus æquant.

Caritas totum dominata,
fido

Pectori Jesu notat igne
nomen ;

Hinc Deo jugi bene man-
cipatus

Stigmatè vivis.

Vivis, et cervi sitiētis
instar

Ad Crucem curris : tibi
solitudo

Dulcis adspirat : doci-
lem palestræ

Gratia format.

Corpus infestis domitum
flagellis,

Hinc fames torquet, si-
tis atque frigus :

Fervor insomnes jubet
ire noctes,

Raptus ad astra.

tache n'a souillé votre in-
nocence ; la pureté de vos
mœurs et votre piété vous
égalent aux esprits célestes.

La charité dont vous
êtes tout enflammé grave
le nom de Jésus en carac-
tère de feu sur votre cœur
fidèle. Ce stigmatè perpé-
tuel marque que vous êtes
bien le serviteur de Dieu,
que vous vivez pour Dieu.

Vous ne vivez que pour
Dieu, et vous courez à la
Croix avec l'ardeur d'un
cerf altéré : la solitude est
pleine de douceur pour
vous, la grâce vous trouve
docile à la lutte.

Vous domptez votre corps
par de cruelles flagellations,
vous le tourmentez par la
faim, la soif et le froid ; dans
votre ferveur, vous passez
la nuit en contemplation
sublime, sans prendre de
sommeil.

Soldat animé d'une pieuse émulation, vous suivez votre chef d'un cœur joyeux : comme une belle image vous avez le bonheur de reproduire en vous Jésus souffrant.

Louange et honneur vous soient rendus, ô admirable Trinité, dont la volonté gouverne toute chose : sous le patronage de Paul, faites-nous monter au céleste séjour.

ÿ. Vous m'avez accueilli à cause de mon innocence.

ñ. Et vous m'avez fortifié dans votre présence, ô Seigneur. Alleluia.

Au Magnificat.

Ant. L'homme de Dieu a réuni sous le drapeau de la croix les soldats du Christ : il leur a enseigné à marcher avec Dieu, à combattre contre l'antique serpent et à prêcher aux peuples

Corde lætanti pius æmulator

Sic Ducem miles sequeris : beata

Sorte, sic passum speciosa Christum

Promis imago.

Sint tibi laudes, tibi sint honores

Quæ regis nutu, Trias alma, cuncta ;

Nosque da Paulo superas Patrono

Scandere Sedes.

Amen.

ÿ. Me autem propter innocentiam suscepisti.

ñ. Et confirmasti me in conspectu tuo, Domine. Alleluia.

Ad Magnificat.

Antiph. Homo Dei sub crucis vexillo milites Christi congregavit : docuit eos ambulare cum Deo, et pugnare cum antiquo serpente ; prædicare populis Jesum

Christum, et hunc crucifixum. Alleluia. Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié. Alleluia.

ORAIISON.

Domine Jesu Christe, qui ad mysterium crucis prædicandum sanctum Paulum singulari charitate donasti, et per eum novam in Ecclesia Familiam florescere voluisti; ipsius nobis intercessione concede, ut Passionem tuam jugiter recolentes in terris, ejusdem fructum consequi mereamur in cœlis. Qui vivis. Alleluia:

Seigneur Jésus-Christ, qui avez enrichi saint Paul d'une charité spéciale afin qu'il prêchât le mystère de la Croix, et qui avez voulu l'employer à faire fleurir dans l'Eglise une famille nouvelle, accordez-nous par son intercession qu'après avoir médité continuellement votre Passion, nous en méritions les fruits au séjour de la gloire. Vous qui vivez et réglez dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

A LA MESSE.

INTROÏT. Galat. 2. 19. 20.

Christo confixus sum cruci. Vivo autem, jam non ego: vivit vero in J'ai été crucifié avec Jésus-Christ et, je vis ou plutôt ce n'est plus moi qui vis,

mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi ; je vis en la foi du Fils de Dieu qui m'a aimé et qui s'est lui-même livré à la mort pour moi. Alleluia. Alleluia.

Ps. 40. Heureux l'homme qui a de l'intelligence sur le pauvre et l'indigent : le Seigneur le délivrera dans le jour mauvais.

me Christus : in fide vivo Filii Dei, qui dilexit me, et tradidit semetipsum pro me. Alleluia. Alleluia.

Ps. 40. Beatus qui intelligit super egenum et pauperem : in die mala liberabit eum. Dominus.

Oraison, voir p. 213.

ÉPÎTRE.

Leçon de l'Épître de saint Paul, apôtre, aux Corinthiens.

Mes frères, Jésus-Christ ne m'a pas envoyé pour baptiser, mais pour prêcher l'Évangile, sans y employer la sagesse de la parole, pour ne pas anéantir la croix de Jésus-Christ. Car la parole de la croix est une folie pour ceux qui se perdent : mais pour ceux qui se sauvent, c'est-à-dire pour nous, elle est la

Lectio Epistolæ Beati Pauli Apostoli ad Corinthios. 4. Corint. 4. 23.

Fratres : Nos autem prædicamus Christum crucifixum : Judæis quidem scandalum, Gentibus autem stultitiam ; ipsis autem vocatis Judæis, atque Græcis, Christum Dei virtutem et Dei sapientiam : quia quod stultum est Dei, sapientius est hominibus :

et quod infirmum est Dei, fortius est hominibus. Videte enim vocationem vestram, fratres, quia non multi sapientes secundum carnem, non multi potentes, non multi nobiles : sed quæ stulta sunt mundi elegit Deus, ut confundat sapientes : et infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia : et ignobilia mundi, et contemptibilia elegit Deus, et ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt, destrueret : ut non gloriatur omnis caro in conspectu ejus. Ex ipso autem vos estis in Christo Jesu, qui factus est nobis sapientia a Deo, et justitia, et sanctificatio, et redemptio : ut quemadmodum scriptum est : Qui gloriatur in Domino gloriatur.

vertu de Dieu ; car il est écrit : Je détruirai la sagesse des sages, et je rejeterai la science des savants. Où sont les sages ? où sont les doctes ? ou sont les savants du siècle ? Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie la sagesse de ce monde ? Car Dieu voyant que le monde avec sa sagesse, ne l'avait point connu dans sa sagesse divine, il lui a plu de sauver par la folie de la prédication ceux qui croiraient. Les juifs demandent des miracles et les gentils cherchent la sagesse : pour nous, nous prêchons Jésus-Christ crucifié, qui est un scandale aux Juifs, et qui parait une folie aux gentils ; mais qui est la force de Dieu et la sagesse de Dieu pour ceux qui sont appelés, soit juifs soit gentils ; parce que ce qui parait en Dieu une folie est plus sage que les hom-

mes ; et que ce qui parait en Dieu une faiblesse est plus fort que tous les hommes.

Alleluia. Alleluia. Jésus-Christ est mort pour tous les hommes, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes mais pour Celui qui est mort et qui est ressuscité pour eux. Alleluia.

Si nous, enfants, nous sommes aussi héritiers, héritiers de Dieu et cohéritiers de Jésus-Christ, pourvu toutefois que nous souffrions avec lui, afin que nous soyons glorifiés avec lui. Alleluia.

Alleluia. Alleluia. Pro omnibus mortuus est Christus ; ut et qui vivunt, jam non sibi vivant, sed ei qui pro ipsis mortuus est et resurrexit. Alleluia.

Si filii et hæredes : hæredes quidem Dei cohæredes autem Christi : si tamen compatimur, ut et conglorificemur. Alleluia.

ÉVANGILE.

Évangile selon saint Luc.

En ce temps-là, le Seigneur choisit encore soixante-douze autres disciples qu'il envoya devant lui deux à deux dans toutes les villes et dans tous les

Luc. c. 10. 1.

In illo tempore : Designavit Dominus et alios septuaginta duos : et misit illos binos ante faciem suam, in omnem civitatem et locum, quo erat

ipse venturus. Et dicebat illis : Messis quidem multa , operarii autem pauci. Rogate ergo Dominum messis, ut mittat operarios in messem suam. *Ite* : ecce ego mitto vos sicut agnos inter lupos. Nolite portare sacculum, neque peram, neque calceamenta, et neminem per viam salutaveritis. In quamcumque domum intraveritis, primum dicite : Pax huic domui : et si ibi fuerit filius pacis, requiescet super illum pax vestra ; sin autem, ad vos revertetur. In eadem autem domo manete, edentes et bibentes quæ apud illos sunt : dignus est enim operarius mercede sua. Nolite transire de domo in domum. Et in quamcumque civitatem intraveritis, et

lieux où lui-même devait aller. Et il leur disait : La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers. Priez donc le maître de la moisson qu'il envoie des ouvriers en sa moisson. Allez, je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups. Ne portez ni bourse, ni sac, ni souliers, et ne saluez personne dans le chemin. En quelque maison que vous entriez, dites d'abord : Que la paix soit dans cette maison, et s'il s'y trouve quelque enfant de paix, votre paix reposera sur lui, sinon elle retournera sur vous. Demeurez dans la même maison mangeant et buvant de ce qu'il y aura chez eux. Ne passez point de maison en maison, et en quelque ville que vous entriez, et où l'on vous aura reçus, mangez ce qu'on vous présentera, guérissez les

malades qui s'y trouveront, et dites-leur : Le royaume de Dieu est proche.

susceperint vos, manducate quæ apponuntur vobis : et curate infirmos, qui in illa sunt, et dicite illis : Appropinquavit in vos regnum Dei.

OFFERTOIRE.

Marchez dans l'amour, dans la charité, comme Jésus-Christ nous a aimés, et s'est livré pour nous comme une oblation et une victime d'agréable odeur. Alleluia.

Ephes. 3. Ambulate in dilectionem sicut et Christus dilexit nos et tradidit semetipsum pro nobis oblationem et hostiam Deo in odorem suavitatis. Alleluia.

SECRÈTE.

Seigneur, que ces mystères de votre Passion et de votre mort nous donnent la ferveur céleste avec laquelle saint Paul, en les offrant, faisait de son corps une hostie vivante, sainte et agréable à votre cœur.

Cœlestum nobis, Domine, præbeant mysteria hæc Passionis et mortis tuæ fervorem, quo sanctus Paulus, ea offerendo, corpus suum hostiam viventem, sanctam, Tibique beneplacentem exhibuit. Qui vivis.

COMMUNION.

4. Petr. 4. 43. Com- Réjouissez-vous de ce
municantes Christi pas- que vous participez aux
sionibus gaudete, ut in souffrances de Jésus-Christ,
revelatione gloriæ ejus afin que vous soyez aussi
gaudeatis exultantes. Al- comblés de joie dans la ma-
leluia. nifestation de sa gloire. Al-
leluia.

POSTCOMMUNION.

Sumpsimus, Domine, Seigneur, nous avons
divinum Sacramentum reçu le divin Sacrement,
immensæ charitatis tuæ mémorial perpétuel de vo-
memoriale perpetuum : tre immense charité : ac-
tribue, quæsumus, ut cordez-nous, nous vous en
sancti Pauli meritis et supplions, que par les mé-
et imitatione, aquam de tes et à l'imitation de saint
fontibus tuis hauriamus Paul, nous puisions à vos
in vitam æternam salien- sources l'eau qui jaillit jus-
tem, et tuam sacratissi- qu'à la vie éternelle, et
mam Passionem cordi- que par nos mœurs et no-
bus nostris impressam tre vie nous tenions votre
moribus et vita tenea- très-sainte Passion impré-
mus. Qui vivis. mée dans nos cœurs. Vous
qui vivez et réglez.

DEUXIÈMES VÊPRES.

Deus, in adjutorium, etc.

Je me suis reposé sous l'ombre de celui que j'avais désiré, et son fruit a été doux à mon palais.

Antiph. Sub umbra illius, quem desideraveram, sedi, et fructus ejus dulcis gutturi me. Alleluia.

Psaumes comme aux premières vêpres.

Le feu se ranimera dans ma méditation ; il est devenu dans mon cœur comme un feu dévorant. Alleluia.

Antiph. In meditatione mea exardescet ignis : factus est in corde meo quasi ignis exæstuans. Alleluia.

A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la Croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui le monde est crucifié pour moi et moi au monde. Alleluia.

Antiph. Mibi absit gloriari, nisi in Cruce Domini nostri Jesu Christi, per quem mihi mundus crucifixus est, et ego mundo. Alleluia.

Je me suis éloigné en fuyant et je me suis arrêté dans la solitude. La solitude s'est réjouie, elle a fleuri et germé ; ils verront

Antiph. Elongavi fugiens, et mansi in solitudine : et exultavit solitudo, floruit, et genuit : ipsi videbunt glo-

riam Domini. Alleluia. la gloire du Seigneur. Alleluia.

Antiph. Dominus dedit mihi linguam eruditam, ut sciam sustentare eum qui lapsus est; ut mederer contritis corde, ut consolarer lugentes. Alleluia. Le Seigneur m'a donné une langue savante, afin que je sache relever celui qui est tombé; que je guérisse ceux qui ont le cœur contrit et que je console ceux qui pleurent. Alleluia.

CAPITULE ET HYMNE COMME AUX PREMIÈRES VÊPRES.

Ÿ. Memento Congregationis tuæ. Alleluia. Ÿ. Souvenez-vous de votre congrégation. Alleluia.

℞. Quam possedisti ab initio. Alleluia. ℞. Que vous avez possédée dès le commencement. Alleluia.

ANT. DU MAGNIFICAT.

Antiph. O animarum venator, Evangelii præco, et lucerna fulgens, Paule, dedicisti sapientiam in vulneribus Christi : confortaris ad labores in sanguine Christi : gentes ducis ad pœnitentiam per Passionem O chasseur des âmes, prédicateur de l'Évangile et lampe resplendissante, ô Paul, vous avez appris la sagesse dans les plaies de Jésus-Christ; pour travailler, vous avez puisé la force dans le sang de Jésus-Christ; vous conduisez les

âmes à la pénitence par la Christi : accipe coronam
Passion de Jésus-Christ : justitiæ de manibus Chri-
recevez des mains de Jésus- sti. Alleluia.
Christ la couronne de jus-
tice. Alleluia.

FIN

TABLE DES MATIÈRES.

Dédicace	vi
Lettre de Sa Grandeur Mgr Laurence à l'auteur . . .	vi
Approbation du très-révérend Père Provincial. . . .	x
Préface	xiii

CHAPITRE I.

- I. Parents de saint Paul de la Croix. — Sa naissance. — Ses premières années. — Sa dévotion à la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. (1694-1718) . . . 4
- II. Saint Paul de la Croix parvient à connaître sa vocation que Dieu lui révèle peu à peu par des visions miraculeuses. — Il reçoit l'habit de la Passion (1718-1720). 4
- III. Saint Paul de la Croix se retire dans une petite cellule contiguë à l'église de Saint-Charles de Castellazzo. — Il voit, dans le Ciel ouvert, la bienheureuse vierge Marie, les Anges et les Saints, mais tout spécialement les fondateurs d'ordres religieux, prier pour l'établissement de l'Institut de la Passion. — Il écrit les Règles. — Approbation donnée per Mgr Gattinara (1720-1721). . . 43

CHAPITRE II.

- I. Saint Paul de la Croix fixe sa demeure d'abord dans l'ermitage de la Très-Sainte-Trinité, puis dans l'ermitage de Saint-Etienne. — Il fait le catéchisme. — Il prêche sur les maximes fondamentales de la foi et sur le mystère de la Passion. — Il donne des missions. — Il a des postulants. — Il veut soumettre son projet au Souverain-Pontife, mais il ne peut obtenir aucune audience. — Il va passer quelques jours sur le mont Argentaro, dans le couvent de l'Annonciation. — Il se rend à Castellazzo pour s'adjoindre de nouveau son frère Jean-Baptiste (1724-1722) 17
- II. Saint Paul de la Croix et son frère Jean-Baptiste partent pour le mont Argentaro. — Leur vie dans la solitude. — Ils vont dans le diocèse de Gaëte. — Prédication de saint Paul de la Croix. — Les deux frères sont appelés à Troie. — Sentiment de Mgr Cavalieri sur leur projet. — Ils se rendent à Rome où Benoît XIII approuve leur dessein (1722-1725) 24
- III. Les deux frères retournent à Gaëte. — Leur projet d'aller se fixer à Rome. — Ils en sont détournés par Mgr Cavalieri. — Mort de ce saint Prélat. — Les deux frères partent pour la Ville éternelle. — Ils sont mis à la tête de l'hospice Saint-Gallican et promus au sacerdoce. — Ils apprennent la mort de leur bien-aimé père et font une visite à leur famille. — Ils reviennent à Rome, puis se retirent sur le mont Argentaro (1725-1728). 31

CHAPITRE III.

- I. Saint Paul de la Croix et son frère s'établissent dans l'ermitage de Saint-Antoine, où ils jettent les fondements de la nouvelle Congrégation. — Il leur vient des pos-

- tulants. — La très-sainte Vierge révèle à saint Paul de la Croix où il doit bâtir la première Retraite. — Commencement des constructions. — Source d'eau miraculeuse. — Les travaux sont suspendus. — Ils sont repris. — Cris et tentatives de l'enfer. — Intervention de l'archange saint Michel. — Les Passionistes sont solennellement installés dans la nouvelle Retraite. — Missions (1728-1738) 42
- II. Benoît XIV approuve les Règles par un rescrit, et fait l'éloge de la Congrégation. — Première cérémonie de la profession religieuse. — Nouvelle fondation (1738-1744). 53
- III. Saint Paul de la Croix se rend à Rome pour demander un Bref apostolique en confirmation de son Institut. — Il reprend la route du mont Argentario avec un postulant. — Il tombe malade. — Sa correspondance avec les cardinaux chargés de l'examen des Règles. — Il part de nouveau pour Rome. — Les Règles sont confirmées par un Bref. — Approbation des rites usités pour la vêtue et la profession religieuse. — Armoiries des Passionistes. — Actions de grâces (1744-1746). . . 63

CHAPITRE IV.

- I. Le noviciat est établi sur une base solide. — Saint Paul de la Croix est élu Prévôt-Général. — Sa manière de gouverner. — Deux nouvelles fondations. — Épreuves. — Quatre autres fondations. — La solennité des vœux est demandée et refusée. — Fondation d'une seconde Retraite sur le mont Argentario. — Saint Paul de la Croix se livre aux fatigues de l'apostolat jusqu'à l'année 1762 (1746-1762). 67
- II. Saint Paul de la Croix perd son frère Jean-Baptiste. — Il visite les Retraites de la Campagne romaine et fait

une fondation à Rome. — Il tombe malade. — Mort de Clément XIII. — Fondation à Corneto. — Saint Paul de la Croix présente une supplique au nouveau pape Clément XIV. — Il apprend que ses vœux sont exaucés. — Sa reconnaissance. — Il prêche une mission à Rome. — La Congrégation des Passionistes est canoniquement approuvée et érigée en état religieux (1762-1769). 86

CHAPITRE V.

- I. Saint Paul de la Croix fixe sa demeure à Rome. — Il visite les Retraites de Corneto et du mont Argentario. — Il revient à Rome. — Il est atteint d'une maladie mortelle. — Guérison miraculeuse (1770-1773). 101
- II. Les Passionistes sont transférés de l'hospice du Très-Saint-Crucifié au couvent des Saints-Jean-et-Paul. — Clément XIV les honore d'une visite. — Mort de ce Pape. — Bienveillance de Pie VI, son successeur, pour saint Paul de la Croix et l'Institut de la Passion. — Nouvelle et dernière modification des Règles. — Nouvelle Bulle d'approbation (1773-1775). 109
- III. Costume et genre de vie des Passionistes. 116

CHAPITRE VI.

- I. Prudence, simplicité, justice et patience qui brillent dans le gouvernement de saint Paul de la Croix 120
- II. Charité de saint Paul de la Croix envers tous ses religieux, — les voyageurs et les missionnaires, — les malades, — les novices et les étudiants 124
- III. Zèle de saint Paul de la Croix pour inspirer à ses chers fils l'esprit de dévotion à la Passion de Jésus et à la Compassion de Marie, — d'obéissance, — de chasteté, — de pauvreté, — d'oraison, — de solitude. 129

CHAPITRE VII.

- I. Première idée de la fondation des Passionistes. — Motifs de cette institution. — Quelques vocations. . . . 136
- II. La construction du monastère est commencée. — Lettre d'encouragement. — Contradictions et difficultés. — Suspension des travaux. — Bénédiction du Ciel, reprise et achèvement des constructions. — Rédaction et approbation des Règles 140
- III. Empêchement à l'ouverture du monastère. — Autre empêchement — Entrée dans le monastère et prise du saint habit — Profession religieuse et élection de la présidente. — Lettre des Passionistes à Clément XIV et réponse du Très-Saint Père 145
- IV. Costume et genre de vie des Passionistines . . . 153

CHAPITRE VIII.

- I. Dernière maladie de saint Paul de la Croix. — Sa communion en viatique et ses instructions suprêmes. — Sa conduite durant tout le cours de la maladie. — Son dernier jour (26 juin 1775 - 18 octobre 1775). . . 159
- II. Mort de saint Paul de la Croix. — On est persuadé qu'il jouit de la gloire éternelle. — Beaucoup de personnes accourent à la Retraite des Saints-Jean-et-Paul, désireuses de contempler encore une fois les traits du vénérable défunt. — Le corps de saint Paul de la Croix est exposé dans la basilique des Saints-Martyrs-Jean-et-Paul. — Concours et vénération des fidèles. — Reconnaissance du corps. — On le dépose dans la chapelle. — La sépulture. (18 octobre 1775-21 octobre 1775) 162

CHAPITRE IX.

- I. **BÉATIFICATION.** Saint Paul de la Croix apparaît à plusieurs personnes et opère des miracles. — Le titre de Vénérable lui est décerné par Pie VI. — L'héroïcité de ses vertus est reconnue par Pie VII. — Deux de ses miracles sont approuvés par Pie IX. — La cérémonie de la Béatification se fait le 1^{er} mai 1853. — La chambre du Bienheureux Paul de la Croix est convertie en chapelle, et son corps exposé à la vénération des fidèles. (1775-1853) 167
- II. **CANONISATION.** Pie IX approuve comme authentique deux nouveaux miracles du Bienheureux Paul de la Croix. — Il décrète qu'on peut procéder à la canonisation solennelle de ce grand serviteur de Dieu. — La cérémonie a lieu le 29 juin 1867, et la fête de saint Paul de la Croix est fixée au 28 avril. (1853-1867). 174

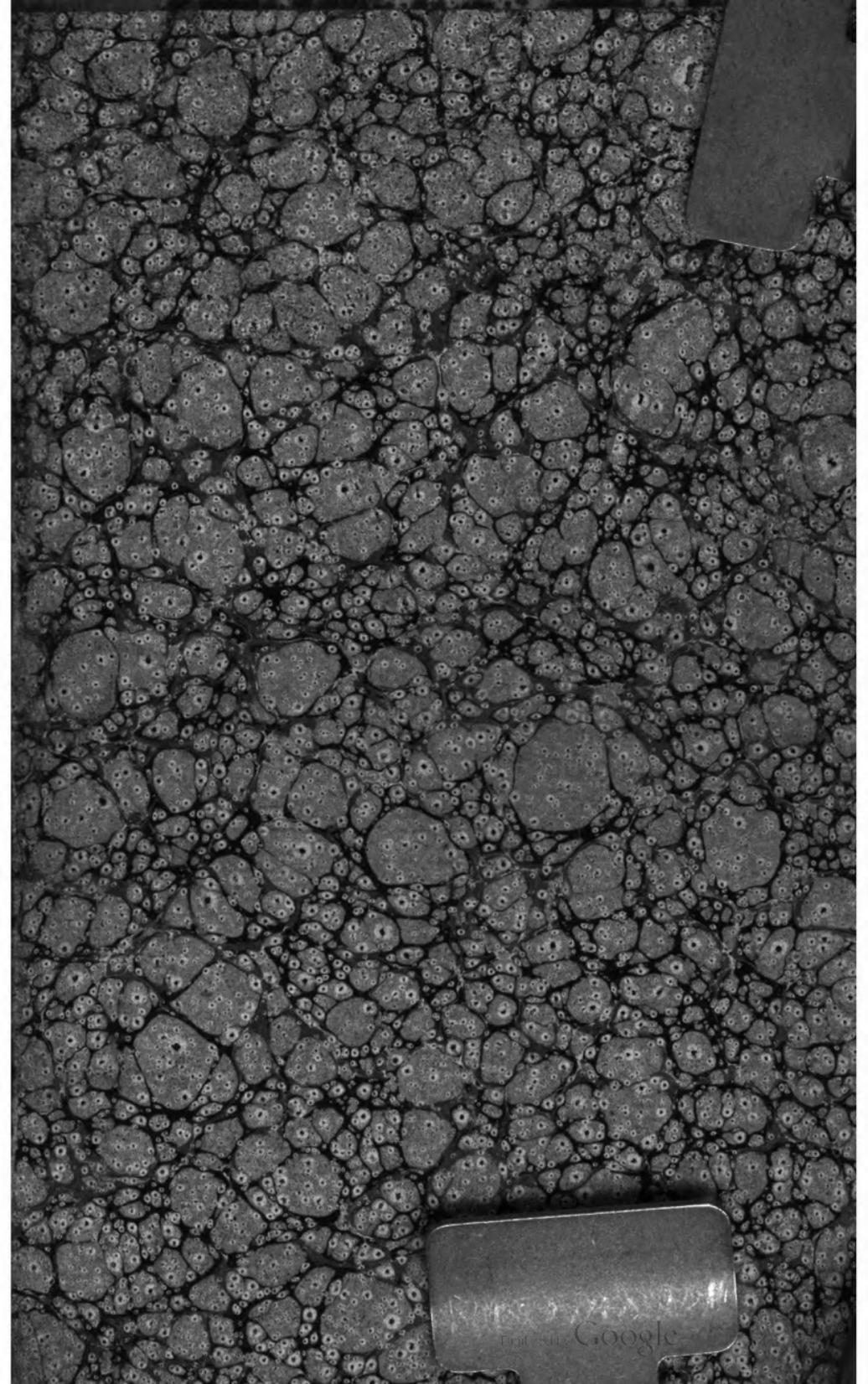
CHAPITRE X.

- I. **Prosperité de la Congrégation des Passionistes — Terribles épreuves. — Nouvelle vie. — Nouvelles épreuves** 187
- II. **Etat actuel de la Congrégation. — Détails sur la province de Saint-Michel-Archange; Retraite de la Très-Sainte-Croix. — Retraite de l'Immaculée-Conception. — Retraite de Notre-Dame des Sept-Douleurs. — Expression de gratitude** 188

CHAPITRE XI.

- Choix de prières 201





Digitized by Google

